

Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Théâtre royal de Dannemarc ou Recueil des
meilleures pièces dramatiques françoises,
représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis
1766 ... : Opéra-Comédies.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 1

Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhagen : Cl. Philibert, 1770-73

Fysiske størrelse | Physical extent:

5 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

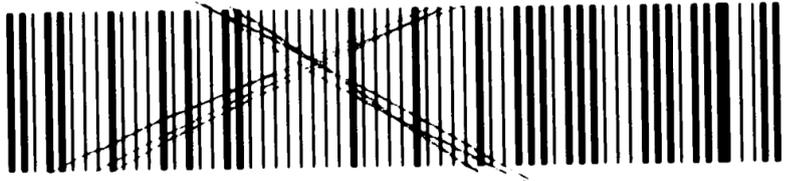
UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.



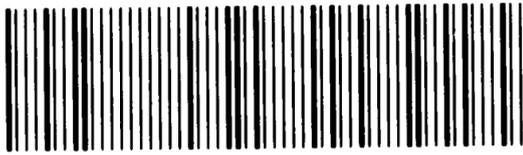


DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.2.S 56 8°



1 1 56.0 8 01277 3

DET KONGELIGE BIBLIOTEK



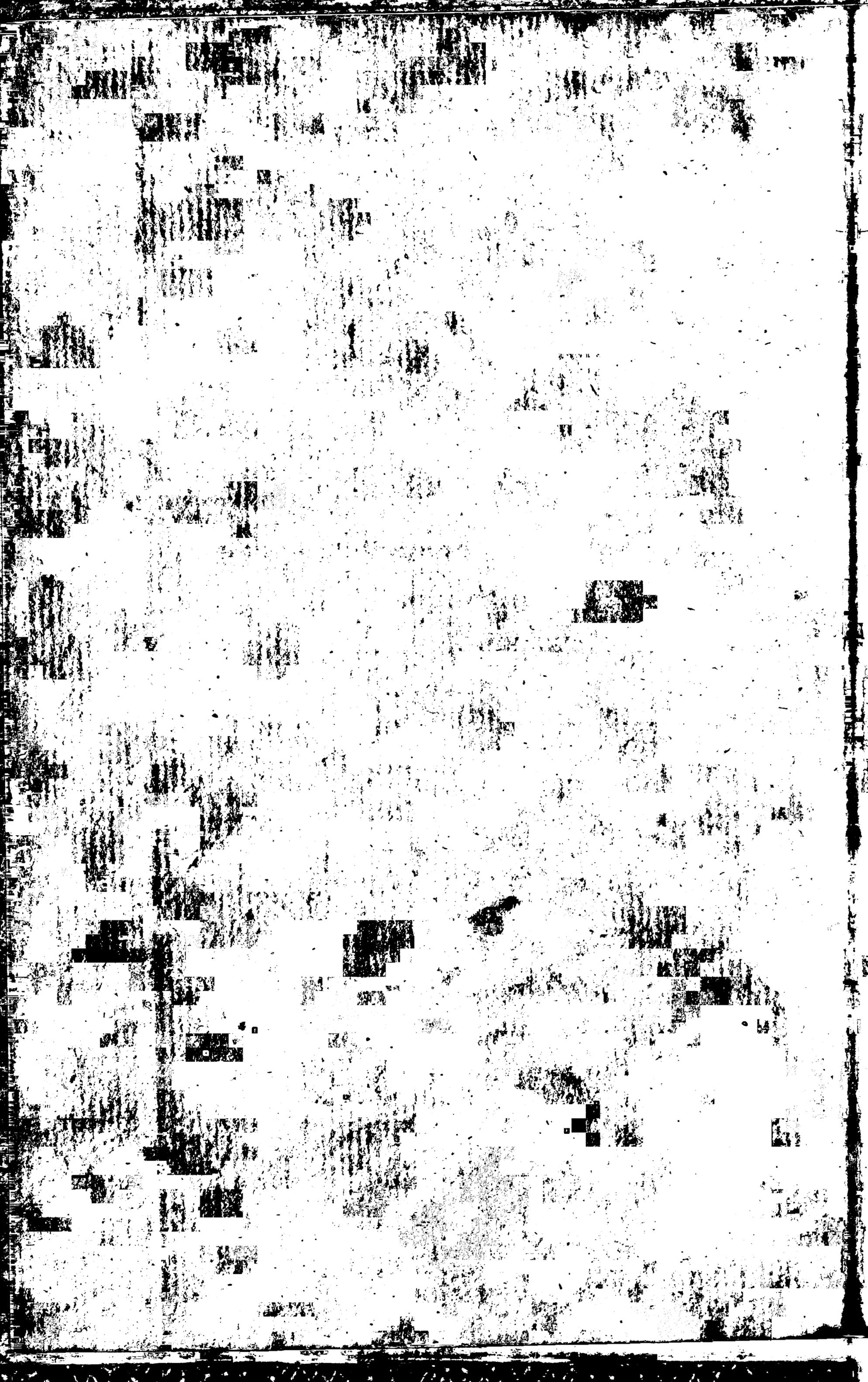
130023414865

BIBLIOTEK



56, -163- 8°





THEATRE ROYAL

DE DANNEMARC,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DRAMATIQUES FRANCOISES,

*Représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis
1766 à 1769.*

OPERA-COMIQUES.

TOME I.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

MDCCLXX.

Avec Permission du Roi.

56, - 163, - 8°

Pieces contenues dans ce Volume.

O P E R A - C O M I Q U E S.

Le Sorcier,	-	-	f. 4 $\frac{1}{4}$.
Sancho Pança,	-	-	4.
Tom Jones,	-	-	4 $\frac{1}{2}$.
Le Maître en Droit,	-	-	3.
La Meuniere de Gentilli,	-	-	3 $\frac{1}{2}$.
La Clochette,	-	-	3.
Le Peintre amoureux de son modele,	-	-	2 $\frac{1}{2}$.
Les Aveux Indiscrets,	-	-	1 $\frac{1}{4}$.

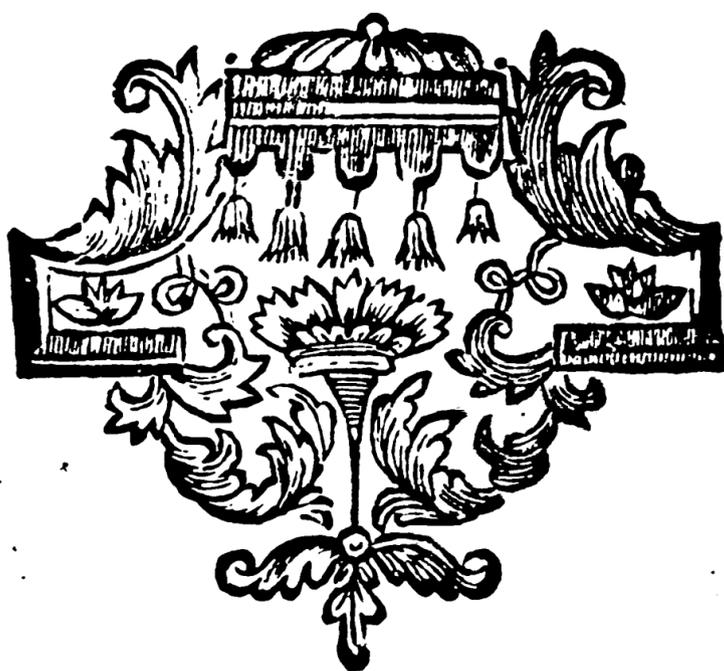
f. 26. à 2 sols. - Rixd. 1. 4.



LE SORCIER,
COMEDIE LYRIQUE,
MESLÉE D'ARIETTES;
EN DEUX ACTES:

Représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le
1767.

Neque chorda sonum reddit quem vult manus & mens;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
HORAT. *Art. Poët.*



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXVII.
Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

JULIEN,
BLAISE,
BASTIEN,

Mr. Casimir.
Mr. Delatour,
Mr. Veillas.

ACTRICES.

AGATE,
SIMONE,
JUSTINE.
PAYSANS & PAYSANNES.

Mad. Dinesi.
Mad. Dartimon.
Mad. Mercier.

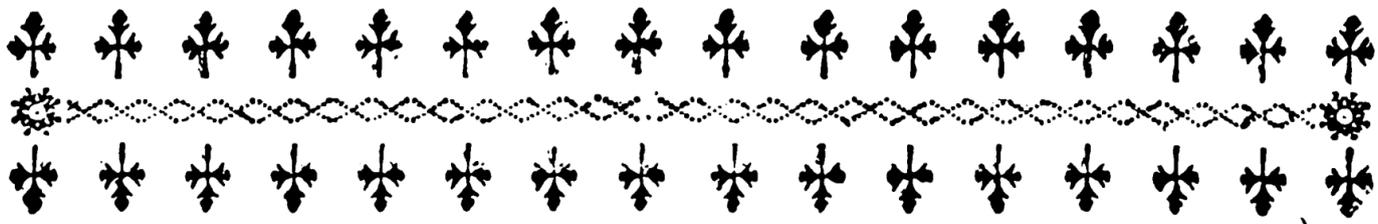
La Scene est dans un Village.

Les paroles sont de M. POINSINET*, de
l'Academie des Arcades de Rome.

La Musique est de M. A. D. PHILIDOR.

* Je profite de cette occasion pour avertir le Public au sujet de l'équivoque qu'a souvent occasionné la conformité du nom de mon Cousin avec le mien; c'est pour la prévenir désormais que M. Poinset de Sivri, Auteur de l'élégante traduction des Poètes Lyriques Grecs, & des Tragédies de Briseis & d'Ajax, ne prendra plus que le nom de Sivri, ainsi qu'il l'a fait sur l'édition de ses œuvres.





A M O N S I E U R

D E C^R **

M O N S I E U R,

Voici la première fois que le Public a bien voulu récompenser mon travail de son suffrage, sans y mêler la moindre amertume; & vous êtes la première personne qui m'avez voulu du bien pour le seul plaisir d'être généreux. En vous offrant l'hommage d'un succès que les talens de M. Philidor ont décidé, je remplis mon devoir, & ne m'acquitte que bien

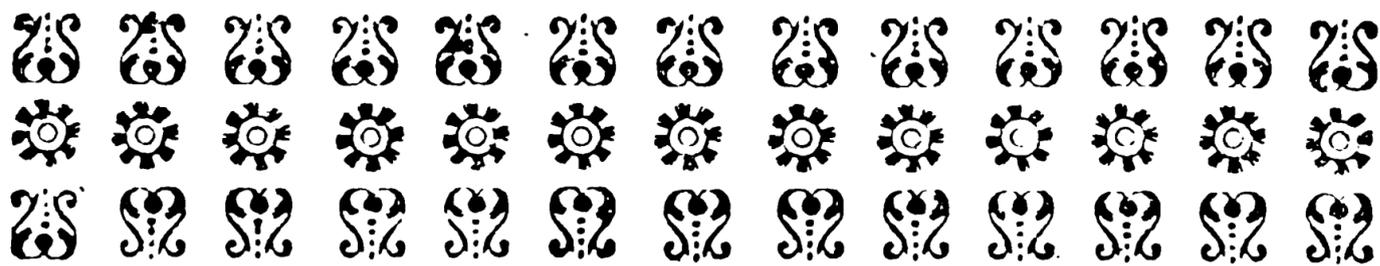
faiblement encore. C'est vous dont l'amitié & les bienfaits m'ont invité à rentrer dans la carrière que trop de chagrins me faisoient abandonner. Sans perdre de vie un moment ces affaires qui vous environnent & se multiplient, vous chérissez les Arts, vous regardez comme précieux les momens où vous les encouragés; vos bontés les préviennent, & vous apprenez à tous ceux qui vous approchent que la reconnoissance est un plaisir. Daignez recevoir ce témoignage public de la mienne, & du respect avec lequel

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très-
obéissant serviteur,
POINSINET.





LE SORCIER, COMEDIE LYRIQUE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente d'un côté une avenue d'arbres, & de l'autre un Village ; on apperçoit au milieu un, ou plusieurs arbres qui distinguent le village du grand chemin. Sur le devant est la maison de Madame Simone, vis-à-vis de laquelle est un arbre dont les branches courbées forment une espece de berceau ; on voit sous cet arbre une table qui sert à différens usages.

SCENE PREMIERE.

AGATE, BLAISE.

(Agate, à la gauche du Théâtre, est auprès d'une table sur laquelle il y a du linge, tel que des mouchoirs, des serviettes qu'elle s'occupe à repasser ; on voit sur sa gauche une petite corde attachée aux deux coulisses, sur laquelle il y a aussi du linge suspendu ; à sa droite, à terre, un fourneau où les fers chauffent, & à côté un petit soufflet.)

AGATE, *en repassant.*

DE ce linge que je repasse,
Chaque pli disparaît soudain ;

De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude & le chagrin ...

*(Elle met un fer au feu, prend
le soufflet & souffle.)*

Ce feu qu'en soufflant j'allume
Est l'image de mon cœur ;
L'Amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

(Elle se remet à repasser.)

D U O.

BLAISE l'apperçoit, & arrive doucement.
La voilà .., marchons doucement,
Elle est feulette.

AGATE continue à repasser sans voir Blaise.
Toi que je regrette,
Cher Julien ... cher amant !

BLAISE, toujours à part.
Sur sa bouche jolie,
Que je me fens d'envie
De voler un baiser !

AGATE, en reprenant un nouveau fer.
Voulais-tu m'abuser ?

BLAISE, en tournant son chapeau.
Bon jour ma bonne amie.

AGATE, à part.
C'est Blaise ... ah ! qu'il m'ennuie !

BLAISE, s'approche pour la caresser.
Ma bonne amie ...

AGATE, en repassant, le repousse du coude.
Que voulez-vous oser ?

BLAISE gaiement, en remettant son chapeau.
C'est ce soir qu'on nous marie :
Tu ne peux me refuser
Un seul petit baiser.

AGATE.
Finissez, je vous en prie.

AGA-

COMÉDIE LYRIQUE. 7

AGATE. BLAISE.
Ne vous y jouez pas. Tu me l'accorderas.

BLAISE.
C'est ce soir qu'on nous marie.

AGATE, *en repassant, & sans le regarder.*
Nous ne le sommes pas.

BLAISE *la presse de plus en plus.*

Fillette

Jeunette

S'appaise en pareil cas.

AGATE *se fâche, & lui oppose un fer qu'elle vient
de prendre au feu.*

Ne vous y jouez pas.

Le fer est chaud ... garre au visage.

BLAISE.

Quoi ! tu fais la sauvage !

BLAISE, *la presse.* AGATE, *lui présente le fer.*
Tu me l'accorderas. Ne vous y jouez pas.

AGATE *se remet à l'ouvrage.*

Je vous le répète encor, Monsieur Blaise ; vos
façons ne me conviennent point du tout.

BLAISE, *avec humeur.*

Vraiment ! je sçais bien que vous ne m'aimez pas.

AGATE, *d'un air détaché & travaillant toujours.*

Vous avez deviné cela sans être Sorcier.

BLAISE.

Oh ! le Sorcier ! je sçais bien itou que vous atten-
dais celui dont on parle tant dans le village, & que,
si vous en étiais la maîtresse, vous l'auriai déjà été
consulter plus de dix fois pour avoir des nouvelles de
Julien. C'est celui là qui vous tiant au cœur ; mais
attendu qu'il est peut-être mort ...

AGATE, *vivement.*

Et qui vous l'a dit ?

BLAISE.

Parguienne, autant vaut. De d'puis deux ans qu'il est parti pour le bout du Monde, je n'ons pas reçu une seule fois de sés nouvelles.

AGATE, *piquée.*

Vous feriez tous bien étonnés, s'il revenait.

BLAISE.

C'est vrai : j'ons plus d'une raison, pour ne m'en pas foucier.

AGATE.

Je le crois, j'ai entendu parler d'un certain dépôt.

BLAISE, *vivement.*

ça n'est pas vrai. (*A part.*) Tenons ferme. (*Haut.*) Je n'ons rien à lui : qu'il revienne s'il veut. Il reviendrait trop tard, en tout cas. C'est drès demain que je vous épouse. Parmi tous ceux qui vous courtisont, votre mere m'a choisi elle-même, & ça fait ben voir qu'elle est connaiffeuse, oui.

AGATE.

Puisqu'elle s'y connaît, & vous trouve si aimable, que ne nous épouse-t-elle aussi, elle-même ?

BLAISE.

Oui-dà, vous le prenez sur ce ton. Oh ! je m'en vais un peu l'y conter ma chance ; elle sçait bien le Procès que les Procureurs nous entretenont depuis dix ans ; si je ne vous époufons pas, je m'en moque ; je plaiderons tant, que j'y ferons ruinés l'un ou l'autre. Mais la v'là qui vient tout à point. Acoutez, un peu, Dame Simone.

SCE-

SCENE II.

BLAISE, SIMONE, AGATE,
qui se remet à son linge.

SIMONE, *gaiement.*

Bon jour, Monsieur Blaise. Eh ! bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a, notre Gendre ?

BLAISE, *en la saluant.*

Oh ! rien : tant seulement une bagatelle ; c'est que votre Fille ne veut pas de moi.

SIMONE, *tantôt grondant sa Fille, tantôt caressant Blaise.*

Alle ne veut pas de vous ... Tredame ... si j'en étions çartaine ... Mais ça ue se peut pas , Monsieur Blaise, ma Fille est trop bian élevée , trop obéissante ... Si je l'entendions remuer le bout des lèvres ... Au reste, il ne faut pas vous fâcher, c'est un enfant, ça ne sçait pas ce qui lui convient ... Et ce n'est pas ma faute , depuis trois ans que son pauvre pere est défunt, on sçait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une Dame & l'y bailler de bons principes , mais on a beau faire ... Allons , petite Fille, laissez-la votre linge , & demandez excuse à Monsieur Blaise.

A G A T E.

Moi, ma mere , que je lui demande excuse ! tandis que c'est lui qui voudrait ...

S I M O N E.

Comment il voudrait ! ... en v'là bien d'un autre ;

A 5

mais

mais il fait bien , il a droit de vouloir, il fera votre mari, & les maris sont les maîtres. Oh! vraiment, vraiment; vous ne connaissez pas le mariage : il y a bien d'autres volontés qu'il faudra vous accoutumer à faire ... Mais voyons donc ce qu'il voudrait ...- qui vous rend si maussade ?

AGATE, *d'un air fâché.*

Il voudrait m'embrasser de force.

SIMONE.

De force! ... Ah? ça n'est pas bien, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Parguienne, c'est sa faute. Au point où que j'en sommes, ces petites familiarités-là devraient bien nous être permises; mais elle n'a que son Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra ben qu'il en sorte.

AGATE, *en repassant & comme à part.*
Non, jamais.

SIMONE.

Plâit-il ?

AGATE, *en repassant, à demi-voix avec humeur.*

En tout cas, ce ne serait pas Monsieur Blaise ...

BLAISE.

Vous l'entendez. Elle veut épouser quelque Seigneur, un Magister, un Bâilli, pour faire la Madame. Mais apprenez, Mademoiselle, que chacun vaut son prix. J'estimons autant notre profession que leur science, & Blaise le Vigneron ne se donnerait

COMEDIE LYRIQUE. III

nerait pas pour tous les Procureurs du Bailliage. Fi donc, toute leur besogne n'aboutit souvent qu'à faire de la peine ; mais nous , je ne travaillons jamais que pour la santé & le plaisir.

ARIETTE.

Grace à nos soins, quand la vendange est bonne,
De tous côtés on accourt pour nous voir.

On entend gémir le pressoir.

Le vin dans la cuve bouillonne,

Il fait éclater les cerceaux ;

Mais, morguienne, à coups de marteaux,

Je vous l'enchaînons dans la tonne,

Dont j'allons parer nos caveaux.

Partout de la liqueur vermeille

Les flots purs coulent à foison.

Chacun rit, s'anime, s'éveille,

Et chante en vidant sa bouteille,

Et le vin & le Vigneron.

Grace à nos soins, &c.

(Pendant cette Ariette, Agate est toujours occupée à son ouvrage, & Simone applaudit à Blaise par ses gestes.)

SIMONE.

Et v'là ce qui s'appelle avoir du plaisir. Aussi quand j'y suis, comme je m'en donne ! vous en souvient-il, compere Blaise ?

ARIETTE.

A la vendange dernière,

Il fallait me voir danser,

Recommencer

Sans me lasser.

J'engageais d'la bonne manière

Les garçons à se trémousser.

Toujours en cadence,

Par ici, Compere, & par-là,

Et trallalire, & trallalla,

Et vive la danse.

Dans

Dans un coin, d'un air boudeur,
 Ma fille cachait son humeur.
 Va, mon enfant, j'aurai beau faire;
 Tu ne vaudras jamais ta mere.
 Mais moi, compere Blaise, mais moi!
 A la vendange derniere, &c.

(A la reprise, elle prend Blaise,
 & le fait danser.)

BLAISE *continuant de danser, quoique
 Dame Simone l'ait quitté.*

Courage, Dame Simone, courage.

SIMONE, *le caressant.*

Allez, mon petit Compere, ne vous inquiétez pas,
 vous serez mon Gendre, je vous baillerai ma Fille;
 vous avez ma parole, ça suffit: je m'en vas un peu
 lui parler serieusement. ... Courez, de votre côté,
 trouver le Tabellion; vous sçavez de d'quoi je som-
 mes convenus.

BLAISE.

Oui, j'ons déjà prevenu le Notaire, tout fera prêt
 pour ce soir; mais j'y repasserons encore. Sans
 adieu, Dame Simone: bon jour, Mademoiselle
 Agate.

SIMONE, *d'un air gracieux.*

Votre servante, Monsieur Blaise.

(Blaise sort.)

SCENE III.

SIMONE, AGATE.

AGATE, *quitte vivement son ouvrage.*

MA mere, de grace, écoutéz-moi.

SIMO.

SIMONE.

Vous allez me parler encore de votre Julien?

AGATE.

Hélas ! oui.

SIMONE.

Et moi, je prétends que vous n'y pensais plus.

AGATE.

Je ne le puis pas.

SIMONE.

Mais je le veux.

AGATE, *vivement.*

Est-ce que je suis la maîtresse d'oublier quelqu'un à qui j'ai du plaisir à penser sans cesse. (*Très-vivement.*) Vous l'exigez en vain, vous n'y réussirez pas.

ARIETTE.

Rien ne peut bannir de mon ame,
Ni mon amour, ni mon ennui :
Le seul nom de Julien m'enflamme,
Personne n'aimait comme lui :
En partant, il me dit, Agate,
,, Julien ne vivra que pour toi :
Et l'on veut que je sois ingrate ?
Ne m'en imposez pas la loi.

SIMONE.

Vraiment, je ne dis pas que Julien ne soit un joli garçon ; mais tu sçais qu'il s'est fait soldat.

AGATE.

Mais, mon Pere ne l'avait-il pas été ?

SIMO-

SIMONE.

C'est bien différent. Il ne l'était plus quand je l'ons épousé, & j'avais des preuves qu'il m'aimait.

AGATE.

Je suis bien sûre aussi que Julien m'aime.

SIMONE.

Oui-dà, un garçon qui est au bout du Monde? Comme ça raisonne! comment veux-tu, ma pauvre enfant, que les hommes nous soyent fideles quand ils sont loin de nous; c'est tout ce qu'ils peuvent faire, quand je ne les pardons pas de vue.

AGATE.

Oh! je sçaurai bien-tôt à quoi m'en tenir, & quand je devrais aller toute seule au village prochain, pour y consulter ce fameux Sorcier qui sçait tout ..

SIMONE.

Oui! il t'en dira de belles! ce sont des fripons que tous ces gens-là. Mais, tant y a qu'il n'y a ni Sorcier, ni sorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit; aime Julien, ma Fille, tu l'as fait, & c'était raisonnable; parce que j'en avions la fantaisie. A présent, je voulons que tu l'oublies, & il faut nous obéir de d'même. Julien est parti, il ne revient, ni ne baille de ses nouvelles: c'est lui qui a tort. Est-ce que j'avons le loisir de te garder fille pendant dix ans? Si tu le crois, tu te trompes; v'là le Compere Blaise qui se présente. C'est un garçon sage, riche ..

AGATE.

Oui, du bien d'autrui.

SIMONE.

Eh! que nennin: du sien propre. Il est un peu simple, un peu crédule; c'est ce qu'i faut pour faire

un bon mari. J'ons un gros procès ensemble qu'il consent de tarminer en baillant notre signature & la sienne, & j'entendons que drès ce soir, tout ce trac-cas-là finisse.

AGATE.

Que je suis malheureuse ! Mais, ma mere, songez donc que je n'aime point du tout ce Monsieur Blaise.

SIMONE.

Tant mieux pour toi, vraiment : t'en auras moins de tintoin : va, va, ma Fille, tu apprendras quelque jour à tes dépens qu'une honnête femme n'aime jamais que trop son mari. Parguienne, la plûpart du tems, quand on s'épouse, on ne se baille pas le loisir de penser si on s'aime : tout ça n'y fait rien, drès que les finances se convenont, on s'arrange, le mariage se tarmine, & l'amitié vient quand alle peut : c'est la belle magniere.

SCENE IV.

SIMONE, JUSTINE, AGATE.

JUSTINE, *accourt en sautant.*

MA Marreine, ma Marreine ...

SIMONE, *d'un ton grondeur.*
Eh ! bien, que voulez-vous, petite fille ?

JUSTINE.

V'là Monsieur Blaise qui se promene avec le Tabellion : il dit comme ça qu'il va épouser Agate.

SIMONE.

Sans doute.

JUSTI-

JUSTINE, *d'un ton naïf.*

Oh ! puisque vous donnez un mari à votre Fille, donnez-m'en donc un aussi , ma bonne petite Marreine.

SIMONE.

En voici bien d'un autre ! Comment , vous avez envie d'être mariée ?

JUSTINE, *en riant.*

Vraiment, oui, tout le monde me dit que ça fait grand plaisir.

SIMONE.

Et, à qui voulez-vous l'être ?

JUSTINE.

Mais ... à qui vous voudrez ; moi : cela m'est égal.

AGATE, *vivement.*

Eh ! bien, ma mere : Justine est beaucoup plus aimable que moi ; que ne la donnez-vous à Monsieur Blaise ?

SIMONE, *à sa fille.*

Taisez-vous.

JUSTINE, *d'un air en dessous.*

Oh ! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

AGATE, *vivement.*

Je vous le cède de tout mon cœur.

JUSTINE, *baisse les yeux, & joue avec son tablier.*

Ce n'est pas de celui-là que je me soucierais d'être la femme.

SIMONE, *durement.*

Vous en aimez donc un autre ?

JUSTINE, *intimidée.*

Je ne sçais pas.

SIMO.

SIMONE, *ferme.*

Parlez, parlez.

JUSTINE, *reculant.*

Mais non, ma Marreine ; je trouve seulement bien jolis les bouquets que Bastien me donne.

SIMONE.

(A part.) Qu'entends-je ? la petite Masque ! un Garçon que je me réservais ! *(Haut.)* Ah ! vous vous donnez les airs d'aimer Bastien ! C'est bon à sçavoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime : je serais seulement plus contente de l'épouser qu'un autre ... Si j'ai du plaisir à voir Bastien, ce n'est pas ma faute ... & puis, n'est-il pas bien permis à mon âge d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

ARIETTE.

(Pendant cette Arriette, Agate resserre son linge, ses fers, & met le tout sur la table.)

Jeune fillette,
 Sans trembler, n'ose faire un pas.
 Les mamans, les papas,
 Chacun la guette,
 Tout l'inquiète,
 Jeune fillette,
 Sans trembler, n'ose faire un pas.
 C'est une gêne, un martyre.
 Danfes, chansons, petits jeux,
 Regards, sourire,
 Tout pour elle est un crime affreux.
 Jeune fillette, &c.

Mais quand on est femme, oh ! cela est bien différent.

B

SIMO-

SIMONE.

Oh! vraiment, vraiment, v'là de belles raisons que vous me baillez-là. (*A part.*) J'aurons l'œil que Bastien & elle ne se trouvent plus ensemble. (*Haut.*) Vous ne sçavez donc pas que vous dépendez de votre frere Julien que nous ignorons s'il vit encore, & que vous ne pouvez prendre aucun engagement sans son aveu?

JUSTINE.

Mais, Monsieur Blaise dit par-tout que Julien ne reviendra plus.

AGATE, *vivement, tout en pliant son linge.*
Monsieur Blaise ne sçait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je serai aise de revoir mon frere ! je l'aime de tout mon cœur ; il m'aime bien aussi, & peut-être ne s'opposerait-il pas si fort à mon mariage.

SIMONE.

Allez, vous n'en seriez pas si curieuse, si vous sçavez comme moi ce qui en est.

AGATE, *vivement.*

Mais, si cela est si fâcheux, pourquoi voulez-vous ...

SIMONE.

Paix ... il y a bien de la différence.

(*Elle les prend toutes deux par la main.*)

ARIETTE.

Mes chers enfans, laissez-moi faire.

Je suis de bonne foi :

Je vous chéris en mere.

Laissez-moi faire,

Dans

COMEDIE LYRIQUE. . 19

Dans cette affaire
Ne vous fiez qu'a moi.

*(Elles les conduit chacune à un
côté du Théâtre.)*

(A Justine.) Va, le mariage
Est un esclavage
Où l'on n'éprouve que rigueurs.

(A Agate.) Dans le mariage,
Une femme sage
Ne trouve jamais que douceurs.

(A Justine.) Il n'a que des rigueurs.

(A Agate.) Il n'a que des douceurs.

(A Justine.) Les travaux, les soins, la misere,
Tiens, tout cela me fait frémir.

(A Agate.) Un mari qui cherche à nous plaire.
Qui ne vit que pour nous chérir.

(A Justine.) Toujours de la gêne.

(A Agate.) Jamais nulle peine.

(A Justine.) Un mari jaloux.

(A Agate.) Un fidele époux.

(Elle les rassemble, & reprend l'Ariette.)

Mes chers enfans, laissez-moi faire, &c.

(A Agate.) Blaise est ton fait ... *(A Justine.)*
Vous perdez votre tems ; petite Fille, de songer à
Bastien ; on m'a bien averti qu'il en aimait une autre.

(Ici on apperçoit Bastien.)

SCÈNE V.

(*) JUSTINE, SIMON, BASTIEN,
AGATE.

BASTIEN, *qui a entendu les dernières paroles de Simone, accourt.*

OH ! pour cela non, Dame Simone, je n'ai de ma vie aimé que Justine.

JUSTINE, *d'un ton très-malin.*
On vous a mal averti, ma Marreine.

SIMONE.

Taisez-vous, petite sotte. (*A part.*) Que vient faire ici cet étourdi ? tâchons de les séparer. (*Haut.*) Allons, resserrez tout cela, ma Fille, & rentrez vite. Vous sçavez bien que Monsieur Blaise & le Notaire ne sont pas faits pour vous attendre. (*A Justine.*) Et vous aussi, marchez devant moi. Oh ! vraiment, vraiment, je ne vous laisserai plus causer avec les garçons ... (*Elle fait marcher ses deux Filles devant elle : Justine & Bastien se saluent des yeux ; Simone revient tout de suite, & caresse Bastien.*) Adieu, mon ami Bastien. N'est-ce pas une honte, un joli jeune hom-

(*) Les Acteurs sont placés sur le papier, comme ils le doivent être au Théâtre. Les lecteurs seront peut-être surpris du soin avec lequel on a noté, pour ainsi dire, la déclamation & la pantomime de cette Piece ; mais ils ne peuvent ignorer que ces sortes d'ouvrages, pour peu qu'ils ayent de succès, sont joués dans toutes les Provinces & dans les Sociétés particulières, où les Acteurs ne peuvent être aidés des conseils des Auteurs, & pour qui, sans cette attention, nombre d'endroits, tels que l'Arriette ci-dessus, seroient absolument inintelligibles.

homme comme vous de s'amuser avec des enfans ?
Allez, je vous reserve quelque chose de bien meilleur. Adieu, mon Petit Bastien; adieu, mon ami.

(Elle sort.)

SCENE VI.

BASTIEN seul, & tout étonné des caresses
de Simone.

QUE veut dire cette folle, avec ses caresses? ...
Elle emmeme Justine. En vain son frere me
l'avait promise en mariage: de la façon dont s'y prend
Dame Simone, je suis bien tenté de croire qu'elle a
sur moi des vues pour elle-même... Si Julien pou-
voit revenir, son retour ferait mon bonheur: il
m'accorderait Justine, il m'aiderait à obtenir le ten-
dre aveu qu'elle s'obstine à me refuser.

ROMANCE.

Nous étions dans cet âge encore
Où chacun ignore
L'amour & l'espoir.
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul desir de se voir.
D'un bouquet cueilli pour Justine,
Que ma main badine
Dans son sein a mis,
Sur sa bouche encore enfantine,
Le plus doux baiser fut le prix.
Aujourd'hui la friponne oubliée,
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir,
Et je n'oublierai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.

SCÈNE VII.^{LOU}

JULIEN, BASTIEN.

JULIEN, *en habit de voyage.***A** La fin, m'y voici.BASTIEN, *à part.*

Qu'entends-je? ... Qui peut conduire ici ce Voyageur? ... Mais quels traits! ...

JULIEN, *sans voir Bastien.*

Je me sens renaître ; ma foi, on a raison de dire qu'il fait bon reprendre son air natal. La chaumière où je suis né me plaît cent fois mieux qu'un Palais.

BASTIEN, *à part.*

Si j'en crois mon cœur ...

JULIEN, *regardant Bastien.*

Que vois-je? ... mais, oui, vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous ...

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, *vivement.*

C'est lui.

JULIEN, *vivement.*

C'est lui.

TOUS DEUX.

C'est lui-même.

JULI-

JULIEN, *l'embrasse.*

Mon cher Bastien!

BASTIEN, *l'embrasse.*

Mon cher Julien! .. quoi! .. c'est toi que je re-vois, que j'embrasse, toi dont j'attends tout mon bonheur! Comment te portes-tu: ... d'où viens-tu?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes, j'avais suivi, par devoir, sur les Côtes de Bretagne, ce jeune Gentilhomme, le fils de la Dame du village; je l'aimais assez. Mais la plupart des Grands Seigneurs ressemblent aux belles peintures; ça n'est bon à regarder que de loin. J'ai bien vite cessé d'estimer celui-ci, en commençant à le connaître. Il était trop fier pour écouter mes avis, & j'étais trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé de le quitter, je me suis fait soldat.

BASTIEN.

Soldat! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu, j'étais né pour servir, & j'ai choisi le meilleur maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues?

JULIEN.

Oh! je t'en répons; mais, ma foi, mon ami, cet état rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment, &, tout bien compté, l'honnête homme y gagne. A peine avais-je eu le tems d'écrire qu'il me fallut suivre mon Régiment, que l'on embarquait pour les Indes; oh! c'est-là, par exemple, que

nous avons pendant cinq jours effuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN, *effrayé.*

Cela doit être bien affreux ?

JULIEN.

Il est vrai, mon ami, que, pour le moment, ça n'est pas agréable ; mais bon ! après la tourmente vient la bonace, & quand on jouit de l'un, on oublie l'autre. Tiens, écoute.

ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux.

Bientôt du ciel la fraîcheur bienfaisante

Se change en un tems nébuleux.

Le vent croit ... s'élève ... s'augmente ...

On le voit des flots qu'il tourmente

Précipiter les roulemens.

L'éclair brille .. la foudre éclate.

En vain les matelots tremblans

Se courbent sur la rame ingraté ;

Des cables, des flots & des vents,

On entend les mugissemens.

L'horrible bruit de la tempête,

Du Nocher le cri douloureux,

Frapent l'écho qui les répète,

Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore

Ramene un beau jour.

Le ciel se colorè ;

Le soleil y brille à son tour.

D'un vent frais le naissant murmure,

Du nocher bannit les frayeurs,

Et le calme qui le rassure,

Regne sur l'onde & dans les cœurs.

BASTIEN.

Mais en l'attendant, on pâtit.

JULI-

JULIEN.

Arrivé à notre destination , j'ai successivement été volé, blessé, fait prisonnier. J'en suis revenu , j'ai gagné de l'honneur & quelque peu d'argent. Une partie m'a servi à traiter de mon congé, & tout en riant, je rapporte l'autre; mais laissons cela, nous aurons le tems d'en causer ensemble: dis-moi vite à ton tour ce qui se passe ici: comment vont les affaires, les plaisirs? comment s'y porte ma chere Agate?

BASTIEN.

Tu ne pouvais arriver plus à propos pour danser à la nôce.

JULIEN, étonné.

Que me dis-tu? ... Agate se marie?

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible? ... Agate, que j'aime! ... Agate ... qui m'a tant juré de n'aimer que moi! Elle me trahit! Non, je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai. C'est le Vigneron Blaise qui l'épouse.

JULIEN, très vivement, comme un homme qui abonde dans ses idées, & dont les paroles sont entrecoupées.

Arrête, mon cher Bastien ... Oh! si je m'en croyais ... Elle épouse Blaise? ... lui que j'ai cru mon meilleur ami! .. lui à qui j'ai confié, en partant, tout mon bien.

BASTIEN.

Que veux-tu dire ?

JULIEN.

Oui, vraiment, c'est entre ses mains que j'ai remis cette petite cassette qui renfermait le seul argent comptant que j'ai recueilli de la succession de mon Pere : il le devait remettre à ma sœur, & je vois trop que le fourbe n'en a rien fait ... Il s'enrichit de mes dépouilles ! .. Il m'enleve Agate ! .. elle y consent ! ..

BASTIEN.

Modère-toi.

JULIEN.

Je ne le puis ... Je vais l'aller trouver, l'accabler de reproches, & quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Ecoute.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être encore la faiblesse de lui accorder ... Oh ! si je pouvais plutôt causer avec elle sans en être reconnu, pénétrer ses vrais sentimens ... voir un peu jusqu'à quel point elle & ce fripon de Blaise, portent la malice & l'ingratitude !

BASTIEN.

Cela serait excellent ; mais le crois-tu facile ?

JULIEN.

En me déguisant.

BASTIEN.

Comment ?

JULIEN.

Parbleu ... en ... en Pelerin, par exemple.

BASTIEN.

BASTIEN, *d'un ton d'intérêt, & réfléchissant.*

Oui-dà ... Mais ... rien : .. Oh ! écoute ... il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vite.

BASTIEN, *en regardant si on l'écoute.*

Personne ne t'a encore apperçu, que je sçache; & il faut que tu sçaches aussi toi, qu'ils attendent ici depuis quelques jours un Sorcier qui fait grand bruit aux environs. Agate m'a confié qu'elle le voulait consulter ... Si je te faisais passer pour lui ?

JULIEN, *étonné.*

Pour un Sorcier !

BASTIEN.

Sans doute; tu n'auras pas grande peine à deviner ce que tu sçais déjà; & pour eux, puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des Sorciers dans le monde, il ne leur fera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils desirent.

JULIEN, *avec vivacité.*

Oui ... sans doute ... aussi-bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages: il en est même avec qui je me fais associé pour mieux connaître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvû que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, *gaiement.*

Laisse faire ... j'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien Dervis Indien: je l'achetai là-bas par curiosité, & il va me servir à merveille; sous ce déguisement, j'étonnerai nos payfans; j'intimiderai les uns,
je

je gagnerai la confiance des autres, je pourrai ... mais prenons garde que l'on ne m'apperçoive. Ne dis rien de mon retour, & sois discret, même avec ta sœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi; fais-y porter ton bagage. Tu dois avoir besoin de repos.

JULIEN, *pénétré.*

Ah! mon ami, ne crois pas que j'en prenne.

D U O.

JULIEN.

Agate me trompe, m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Modère ton courroux,
Cher ami, sois plus sage.

JULIEN.

Non, non; je veux qu'elle partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Mais si le sien n'est point volage,
S'il te prépare un sort plus doux.

JULIEN.

Je crois, dans ma douleur extrême,
La voir auprès de son époux,
Lui répéter, c'est toi que j'aime;
Lui donner les noms les plus doux.
Elle me trompe, elle m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.

ENSEM.

ENSEMBLE.

JULIEN.

Suis-moi. Si ma sœur t'est
chère,
Comme ami, comme beau-
frère,
A ton tour, tu dois parta-
ger.
Mes chagrins, ma juste co-
lere,
Et m'aider à me venger.

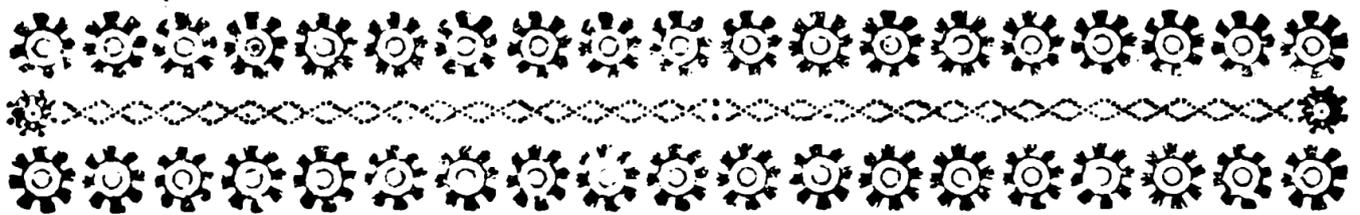
BASTIEN.

Je te suis. Ta sœur m'est
chère.
A mon tour je dois parta-
ger
Tes chagrins, ta juste co-
lere,
Et taider à te venger.

(Ils sortent en s'embrassant.)

Fin du premier Acte.





A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

BASTIEN, JULIEN.

(Julien travesti en Dervis Indien, mais sans charge, avec une robe qui cache son premier habit, un bonnet auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.)

BASTIEN.

COURAGE, mon ami; j'ai déjà répandu le bruit de ton arrivée, & nos payfans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai, tout en m'habillant, concerté quelques projets; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnoissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es, & depuis le tems qu'ils ne t'ont vû, je te jure que tu n'as rien à craindre.

JULIEN.

Que je vais avoir de plaisir à me venger de Blaise!

BASTIEN.

Tu sçais combien il est crédule, simple, timide! ...

JULIEN.

N'importe: il me trahit, & je puis tout soupçonner: puisqu'il a bien l'indignité de me ravir ma
mai-

maitresse, je le crois aussi capable de me nier mon dépôt ; mais j'y sçaurai mettre ordre.

BASTIEN.

Calme ta colere , & n'oublie point l'unique prix que j'ai mis à mes soins ; aide-moi, mon cher Julien, à lire dans le cœur de Justine : songe que tu me l'as promise, que je l'adore, que Simone me la refuse.

JULIEN.

Sois tranquille.

BASTIEN.

Je l'ai avertie, & ... tiens ... justement c'est elle qui s'approche. (*On apperçoit Justine.*) Regarde, elle n'a grandi que pour embellir.

JULIEN.

Paix, laisse moi faire, cache-toi derriere ces arbres, & ne reparais qu'à propos.

(*Bastien se cache derriere un arbre.*)

SCENE II.

JUSTINE, JULIEN, BASTIEN *caché.*

JUSTINE, *à part.*

BASTIEN m'a dit que le Sorcier était arrivé ; j'ai tant d'envie de le consulter que je suis accourue bien vite.

JULIEN, *à part.*

Il n'a vraiment pas tort ; ... elle est drôlette. (*Haut.*)
Bon jour, ma belle Enfant.

JUSTI-

JUSTINE, *apperçoit le Sorcier, & a peur.*
 Ah! Ciel! ... qui vois-je? ... Monsieur, ne m'approchez pas.

JULIEN, *riant.*
 Comment! je vous fais peur?

JUSTINE, *en se reculant.*
 Non; mais je tremble ... que ma Marreine.

JULIEN.
 Et la, rassurez-vous, je ne suis ici que pour vous rendre service.

JUSTINE, *reculant toujours.*
 Oh! je n'en ai pas besoin.

JULIEN.
 Vous me trompez; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuse.

JUSTINE.
 Vraiment, oui ... C'est donc vous qui êtes un Sorcier?

JULIEN.
 Justement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous sçavoir?

JUSTINE.
 Oh! dame, tenez, ce sont des choses bien difficiles.

JULIEN.
 N'importe; expliquez-vous, je me suis toujours intéressé au sort des jeunes filles.

JUSTINE.
 Dites-moi d'abord s'il est bien vrai que mon frere Julien ne reviendra plus.

JULI-

JULIEN.

Gardez-vous de le croire, il reviendra, & bien plutôt que l'on ne pense.

JUSTINE *saute.*

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

JUSTINE.

Comment ne l'aimerais-je pas ? Il ne m'a jamais fait que du bien & des carresses. Dès qu'il sera revenu, je quitterai cette méchante Simone qui gronde toujours ... & puis ... peut-être bien mon frere ...

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, *en jouant avec son tablier.*
Me mariera-t-il.

JULIEN.

Vous voudriez l'être, & avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarasse. Ils me disent tous ici que je suis amoureuse de Bastien. Je n'en sçais rien. Seriez-vous assez habile pour m'apprendre ce qui en est ?

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la peine ... & bien du plaisir.

CHANSON.

Sur les gazons,
Loin des garçons,

C

Quand

Quand les fillettes du village
Parlaient d'amour, de mariage,
J'écoutais sans comprendre rien.

Dès que j'ai vû Bastien,
J'ai pris plaisir à leur langage.
Je ne sçais si c'est mal ou bien ;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet,
Frais & bien fait,
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prends sans en faire usage ;
Mais une simple fleur, un rien
Qui me vient de Bastien,
Me plaît mille fois davantage.
Je ne sçais, &c.

Pour bien danser,
Sans me lasser,
On me connaît dans le village.
Mais quand c'est Bastien qui m'engage,
Je perds la force, le maintien ;
(*Bastien sort de derrière l'arbre, & écoute.*)
Je suis lasse d'un rien,
Puis le feu me monte au visage.
Je ne sçais &c.

BASTIEN *accourt, & lui prend la main.*
Non ; ne m'en voulez jamais, ma chere Justine.
J'obtiens enfin l'aveu que j'attendais.

JUSTINE, *naïvement.*
Comment ! vous étiez là ?

BASTIEN.
Oui ; j'ai tout entendu. En êtes-vous fâchée ?

JUSTINE.
(*Avec ingénuité.*) Non, puique ça vous fait plaisir...
(*Fine-*

(*Finement, en faisant une petite menace à Julien.*)
Mais vous êtes un méchant, Monsieur le Sorcier.

JULIEN, *en souriant.*

Ah ! vous ne m'en voudrez pas long-tems ; allez, le meilleur secret de mon art, c'est d'accorder les amoureux avec leurs maîtresses ... Ah ! ça, la paix, en attendant que Julien vous vienne unir.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc.

BASTIEN.

Chut, j'entends nos gens qui arrivent ... (*A Julien à part.*) Je t'ai instruit.

JULIEN.

(*A Bastien.*) Ne crains rien ... (*Il apperçoit les paysans.*) Que vois-je ! Agate ... Blaise ... Ah ! leur vue me rend ma colere.

BASTIEN, *à Julien.*

Contiens-toi.

JULIEN, *se contraignant.*

Oui ... je le dois ... Mais qu'il m'en coûte !

SCENE III.

AGATE, SIMONE, JULIEN, BASTIEN,
JUSTINE, BLAISE, TROUPE DE PAYSANS
ET DE PAYSANNES.

CHOEUR.

JE venons en diligence,
J'accourons tous vous prier,

LE SORCIER,

Comme Sorcier,
De nous bailler audience.

JULIEN, *d'un air imposant.*

Parlez, parlez ;
Vos desirs seront comblés,
J'en atteste ma puissance.

BLAISE, *en tournant son chapeau.*
Si j'osons nous présenter ...

AGATE, *d'un air timide.*
Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience, patience ;
C'est moi ...

BLAISE.

C'est moi ...

AGATE.

C'est moi ...

T O U S.

C'est moi qu'il faut contenter.

JULIEN, *à Bastien.*

Agate, Agate est charmante ;
Elle m'enchanté.

BASTIEN, *à Julien.*

Tu vas te trahir.

JULIEN, *à Bastien*

Je sçais me contenir.

CHOEUR, *qui reprend.*

Je venons en diligence, &c.

SIMONE.

Il est bon de vous instruire ...

BLAISE.

D'abord je venons vous dire ...

ENSEM-

ENSEMBLE.

<p>JULIEN. Parlez, parlez ; J'en atteste ma puis- fance, Vos desirs seront com- blés.</p>	<p>CHOEUR. Pour apprendre notre chance, Je nous sommes assem- blés.</p>
---	---

BLAISE.

Je venons donc vous instruire ...

JULIEN, *d'un air capable.*

M'instruire ! ... Voilà du nouveau, par exemple, vous venez m'instruire.

BLAISE.

Et vraiment oui.

JULIEN.

Et de quoi, s'il vous plaît ? Qu'il s'est fait hier un vol dans le village ; qu'il s'y prépare une noce aujourd'hui ; que l'on reverra bien-tôt quelqu'un que l'on n'attend guères ; que Maître Blaise épouse peut-être malgré elle une fille ...

SIMONE *l'interrompt.*

Doucement, doucement ; je ne vous demandons pas les secrets des familles.

JULIEN.

Et vous-même, qui parlez, venez-vous m'apprendre que vous vous nommez Dame Simone, veuve depuis trois ans, mere de la petite Agate, & amoureuse, malgré votre âge, du jeune ...

SIMONE, *vivement.*

V'là qui est fini, Monsieur le Sorcier, v'là qui est fini ; je ne doutons plus de votre science.

JULIEN.

Je le crois ; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la fuite. Je vous apprendrai de quoi je suis capable.

ARIETTE.

Dans la magie,
A mon pouvoir rien n'est égal :
Rien ne résiste à mon génie.
Je ne fais qu'un signal :
Et l'Empire infernal
Devant moi s'humilie.

Voulez-vous voir voler des Diables,
Des Huissiers, des Greffiers,
Des Procureurs, des Créanciers,
Et tous ces monstres effroyables
Qui de l'Enfer sont cazaniers ? ...
A ma voix soumis & traitables,
Ils obéiront les premiers.

Dans la magie, &c.

Je fais aussi choses gentilles
Dans un magique miroir ;
Aux maris j'y fais voir
Tous les secrets de leurs familles.
J'apprends l'art aux amans
D'attraper les mamans ;
Je sçais les fredaines des filles.
Dans la magie, &c.

SIMONE.

Eh ! je ne vous demandons pas des choses si difficiles & si secretes : tant seulement , comme vous sçavez le passé & l'avenir ...

JULIEN.

Oui, je sçais aussi bien l'un que l'autre.

SIMO-

SIMONE.

Je venons vous consulter, & il faut que vous m'écoutez la première, parce que je suis l'ainée & la plus considérable. Partant, retirez-vous à la maison, vous autres; je voulons queuque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison. (*A part.*) Tout réussit. (*Haut.*) Allez, mes enfans, je ne suis pas ici pour un jour: nous aurons le tems de nous revoir.

SIMONE, à Blaise

Ne manquez pas de rassembler notre monde, & que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE, à Simone.

ça vaut fait. (*A part.*) Oh! je reviendrons; j'ont itou la fantasia de causer avec le Sorcier.

(*Ils sortent tous.*)

SIMONE, à part.

La peste! il faut tâcher de mettre ce gaillard-là dans nos intérêts. (*Haut.*) Accoutez ici, Justine.

JUSTINE, revient.

Que vous plait-il, ma Marreine?

SIMONE.

V'là Monsieur qui est fatigué, allez-vous-en dans le petit buffet, là, à main gauche, en entrant, vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin que je fais bien; il faut l'apporter avec deux gobelets, & ne vous trompez pas, entendez-vous? (*A Julien.*) Vous ne ferez pas fâché de boire un coup; pas vrai?

JULIEN.

Mais, non, ça ne gâtera rien. (*A part.*) Je vais un peu m'éclaircir.

SCENE IV.

SIMONE, JULIEN, *ensuite* JUSTINE.

SIMONE.

ASSEYONS-NOUS sous ce berceau, je causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira. (*Ils s'assoient.*)

SIMONE, *d'un ton confiant.*

Ah! ça, Monsieur le Sorcier, je voyons ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Oui, ça s'ra le plus court.

SIMONE.

Vous êtes un habile homme, nous avons tretous en vous de la confiance, & si vous vouliais, il ne tiandrait qu'à vous de nous rendre sarvice.

JULIEN.

Moi, je ne demaude pas mieux. De quoi s'agit-il?

JUSTINE, *revient avec une bouteille.*

Est-ce cela, ma Marreine?

SIMONE.

Allons, v'là qu'est bon; mettez-ça là, & allez-vous-en.

JUSTI-

JULIEN, *à part, en s'en allant.*
Qu'elle est méchante !

SIMONE *verse à boire.*

Buvons un coup ... Oh ! qu'on est à plaindre, mon cher Monsieur, d'avoir une famille ! .. & là, remplissez votre verre, ça ne vous fera pas de mal, il est naturel. V'là notre fille Agate, je l'aimons bien ; c'est tout simple, elle est notre enfant ; mais si vous sçavez queux tintoin ça me donne ; je li baillons pour mari un homme d'or, un homme tout franc, tout rond, le Compere Blaise.

JULIEN, *d'un ton d'intérêt.*
Et Agate consent à l'épouser ?

SIMONE.

Tredame ! faut ben qu'alle y consente.

JULIEN, *à part.*
O l'Ingrate !

SIMONE.

Elle a fait queuques difficultés ; mais je l'ous sans peine détarminée à l'obéissance.

JULIEN, *à part.*
J'enrage !

SIMONE.

Blaise est un garçon sage, riche : il ne me demande rien : c'est le plus intéressant.

JULIEN, *d'un air contraint.*
Sans doute ... mais Agate n'avait-elle pas été promise à un autre ?

SIMONE.

Oui, c'est vrai, à un certain Julien, ..un mauvais
C 5 sujet

sujet qui l'a planté là ; il est parti , peut-être ben mort ; je n'en sçavons rien ; je le souhaitons seulement ... A votre santé ... Vous ne bûvez pas.

JULIEN.

Si fait, si fait.

SIMONE.

En tout cas, qu'il soit mort ou non, il ne reviendra plus. Tenez, ne me parlez pas de ces coureurs de pays, ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement, mon art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un art qui ne sçait que des choses tristes.

JULIEN.

Oh ! il en sçait aussi d'assez drôles. Tenez, par exemple, il m'apprend que le jeune Bastien vous tient terriblement au cœur.

SIMONE.

Paix donc, Monsieur le Sorcier, paix donc, n'fait pas dire ça, je n'en suis pas amoureuse ; je conviens que c'est un garçon que je voyons de bon œil, & qui me revient assez ; mais pourquoi ? c'est qu'il est jeune, bien tourné, bien poli, & puis c'est tout. Si j'ons envie de l'épouser, c'est seulement pour l'empêcher d'écouter la petite Justine, la sœur de ce Julien, qui ne vaut pas mieux que lui.

JULIEN, à part.

Si je n'étais prudent !

SIMO-

SIMONE.

Et puis, une jeune veuve ne peut pas tout faire,
drès que queuqu'un l'aide, ça fait parler. Les ba-
vards, les médifans font si communs, qu'il faut pren-
dre son parti, malgré qu'on en ait.

D U O.

SIMONE.

Mais buvons donc ensemble,
Trinquons gaiement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.
Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

JULIEN.

SIMONE.

Oh ! sûrement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.

Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

Je le crois bien.
(*A part.*)
Ah ! que je grille !

Je le crois bien.
Il est très-bon.

Vous avez raison.
(*A part.*)
J'enrage !

Entre nous', ce Julien
Qui courtisait ma fille,
N'est qu'un vaurien.
Si je prends Bastien,
C'est qu'il est bon drille.

Mais buvez donc,
Point de façon,
Le vin est bon.
Agate, en fille sage,
A suivi ma leçon.
Blaise est joli garçon.
Ils feront bon ménage.

Mais buvez donc.

Buvons, buvons,
Point de façons.

JULI-

JULIEN.

Vous avez fort bien arrangé tout cela : mais mon Art. . . .

SIMONE.

Eh ! laissez-là votre art ; tenez, me voulez-vous rendre service ? v'là un petit magot que je vous baille. (*Elle lui remet une petite bourse.*)

JULIEN *prend la bourse.*

Ce n'est pas l'intérêt. (*A part.*) La peste ! qu'il est nourri ! faut toujours prendre , (*Haut.*) Tout franc, vous me gaguez le cœur. (*Ils se levent.*) ça, voyons, que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allent sûrement venir vous consulter : il faut d'abord dire à ma Fille que v'là qui est fini : Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laissez faire , je lui ménage une bonne surprise.

SIMONE.

Il faut itou persuader à Blaise qu'il ne peut mieux faire que de se marier.

JULIEN.

Ce serait bien aussi mon dessein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quant à ce qui est de Bastien, je me charge de cette affaire ... Mais, chut, j'apperçois quelqu'un ; c'est ma Fille : suivez-moi, j'allons vous expliquer ça plus au long.

JULI-

JULIEN aperçoit Agate.

(*D'un ton ému.*) (*Haut.*)

(*A part.*) Agate ... Je vous suis. (*A part.*) Tâchons de nous délivrer bien vite de cette bavarde.

(*Ils sortent d'un côté, Agate entre de l'autre.*)

SCENE V.

AGATE, seule.

MA mere n'est point ici ... Tant mieux; je pourrai du moins m'y plaindre. Suis-je assez malheureuse? Je n'ai plus d'espérance. Ce vilain Blaise, que je ne puis souffrir, est enfermé avec le Notaire. Dès que ma mere sera de retour, ils vont achever mon contrat de mariage ... Encore si je pouvais, comme Justine, rencontrer le Sorcier, le consulter sur Julien: mais bon! Julien ne pense plus à moi; voilà qui est fini, il faudra que je sois à Blaise. Est-il possible que Julien m'abandonne?

ARIETTE.

Revien, revien,
Ma voix t'appelle:
Vien t'opposer à ce lien.
Ton Agate est toujours fidelle,
Ecoute sa voix qui t'appelle.
Revien, revien
Mon cher Julien.

Chacun ici me désespere:
Tour à tour Blaise & le Notaire
De ma mere irritent l'humeur.

Dois

Dois-je, hélas ! par ma signature,
Moi-même approuver mon malheur ?
Julien, pour te donner mon cœur,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Revien, revien, &c.

SCENE VI.

JULIEN, AGATE.

JULIEN, *à part.*

ELLE est seule.

AGATE.

Ah ! vous voilà, Monsieur ?

JULIEN, *ému.*

Oui : .. c'est moi. (*A part.*) Que je me sens ému !
que j'ai de peine à me contraindre !

AGATE.

Attendez, que je regarde si personne ne nous
écoute ; ce que j'ai à vous dire est si important !

(*Elle va regarder si personne ne
s'approche.*)

JULIEN, *pendant qu'Agate regarde au
fond du Théâtre, dit à part.*

Je la retrouve encore plus aimable. (*Haut.*) Un
garçon du village, qui se nomme Bastien, m'a déjà
prévenu que vous aviez à me consulter. Approchez-
vous.

AGA-

AGATE, à part.

Je ne sçais d'où vient le cœur me palpite: je veux parler, & je me sens si troublée ! ...

JULIEN.

(A part.) Prenons courage. (Haut.) Vous vous nommez Agate, fille de la Dame Simone.

AGATE, émue.

Cela est vrai.

JULIEN, touché.

Agate ? ...

AGATE.

Eh bien ?

JULIEN.

Regardez-moi.

AGATE, tremblante.

Comment ?

JULIEN, montrant son front, & d'un ton très-ferme.

Regardez-moi là, vous dis-je.

D U O.

JULIEN.

Que vois-je ? quelle perfidie !
Osez-vous n'en pas rougir ?

AGATE.

Vous me faites frémir.

JULIEN.

(A part.) Qu'elle est jolie !

J'ai peine à contenir
Et ma colere & mon plaisir.

(Haut.) Quelle perfidie !

Osez-vous n'en pas rougir.

AGA-

A G A T E.

Ecoutez-moi, je vous prie.

J U L I E N.

C'est demain qu'on vous marie :
Pouvez-vous y consentir ?

A G A T E.

Non, j'aimerais mieux mourir.

J U L I E N.

Agate, Agate !
Perfide, ingrante !
Vous vous troublez,
Tremblez, tremblez.

A G A T E.

Non, non, Agate
N'est point ingrante.
Vous me troublez,
Vous m'accablez.

J U L I E N.

Quoi ! Julien toujours fidelle,
En vain vous rappelle
Des sermens faits tant de fois !
C'est lui qui vous les rappelle :
Vous n'entendez pas sa voix !*(Julien continue avec chaleur.)*C'est Blaise que vous aimez ... que vous prenez
pour époux ... Blaise l'intime ami de Julien trahit sa
confiance, il lui enleve ce qu'il aimait le plus au mon-
de, & vous y consentez ! Mais ne l'espérez, ni l'un
ni l'autre ; non, je vous prédis mille traverses, &
quand Julien devrait revenir lui-même ...A G A T E , *vivement.*Que dites-vous ? ... Julien ... je le reverrais ? ...
Ah ! vous m'annoncez mon bonheur.J U L I E N , *étonné.*

Comment ?

A G A T E.

Si vous sçavez tout, pouvez-vous ignorer que je
déteste Blaise, que c'est ma mere qui depuis six mois
me tourmente pour ce mariage.

JULI-

JULIEN; *à part.*
Qu'entends-je ?

AGATE.

Et tout cela sous prétexte qu'en m'épousant, il consent à terminer un grand Procès que j'aimerais cent fois mieux perdre.

JULIEN, *à part.*
Je renais.

AGATE.

J'ai résisté jusqu'à ce moment. C'est en vain que l'on me répète que Julien ne reviendra plus.

A I R.

Julien sans cesse
Eut ma tendresse.
Pendant le jour, mes yeux
Ne cherchent que les lieux
Où, réunis tous deux,
Il me disait, d'un ton si tendre :
Chère Agate, unissons nos vœux ;
Je crois encor, je crois l'entendre.
L'absence sur moi ne peut rien ;
Quand je pleure ou quand je soupire,
Il suffit de nommer Julien,
On me voit aussi-tôt sourire.

Julien sans cesse, &c.

JULIEN.

Que dites-vous ; Agate ? .., Ah ! gardez-vous de soupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime ; il va revenir.

AGATE, *très-vivement.*

Ah ! Ciel ! Monsieur, je suis votre servante.

(Elle veut sortir, Julien l'arrête.)

D

JULI-

JULIEN.

Où courez-vous ?

AGATE, *d'un ton vif & gai.*

Rassembler sa sœur, ma mère, ses amis, tout le village; leur annoncer cette nouvelle charmante.

JULIEN.

Arrêtez.

AGATE *revient d'un air tendre & embarrassé.*

Mais aussi, ne me trompez-vous pas ? ... Cela serait trop méchant ... Tenez, voilà tout l'argent que je possède ... si Julien ne m'aime plus, dites-le moi plutôt.

*(Elle lui présente quelques pièces.)*JULIEN *lui repousse la main, qu'elle remet dans sa poche.*Conservez votre argent ... ne craignez rien, vous dis-je. *(Il lui prend la main avec émotion.)* Julien ne vous a jamais tant aimée ... Vous le reverrez dès ce soir.

SCENE VII.

AGATE, BLAISE, JULIEN.

BLAISE *arrive, & sépare Julien d'avec Agate, dont il tenoit la main.*

EH! bellement, Monsieur le Sorcier : parlez d'un peu moins près à notre Ménagere.

JULIEN *surpris.**(A part.)* Maudit soit l'importun. *(Haut, d'un air emba-*

embarrassé.) C'est que sur cette belle main je considérais certain signe.

BLAISE.

Eh ! bien, une autre fois vous aurez tout le tems de le considerer en notre présence. Et vous, Mademoiselle, près qui de d'puis ce matin je ne faisons autre métier que de courir; allez vite rejoindre votre mere, qui vous attend.

JULIEN, *se composant.*

Monsieur Blaise a raison; rentrez, puisqu'on vous appelle. (*Agate s'éloigne.*) Ne dites mot. (*Julien la suit, laisse Blaise seul sur le devant du Théâtre, & dit à part à Agate.*) Soyez tranquille; & revenez au plus vite. (*Agate sort.*)

BLAISE, *à part, pendant que Julien conduit des yeux Agate.*

Je sommes seuls. Dame Simone vient de me dire que ce Sorcier était un homme en qui je pouvions avoir toute confiance, si je le tâtions un tantinet à l'occasion de notre mariage.

JULIEN, *à part, de l'autre côté du Théâtre.*

Mon Rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son défaveu; je suis sûr du cœur d'Agate. Tâchons en ce moment d'intimider Blaise, & de lui reprendre ma cassette. (*Haut; il s'approche de Blaise & lui frappe sur l'épaule.*) Eh bien, quoi? qu'est-ce, notre ami? Vous paroissez tout triste.

BLAISE.

C'est que je fis fâché.

JULIEN, *riant.*

Comment! un jour de noce, la veille d'un mariage!

BLAISE.

Vraiment ... oui ; c'est justement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN, *riant*.

Vous avez peur ? Et de quoi donc ?

BLAISE.

Les femmes sont si changeantes ! ... Agate pourrait bien itou l'être, & ça fait que je craignons.

JULIEN.

Ah ! j'entends ... vous êtes jaloux.

BLAISE.

ça s'peut ben, jaloux, comme vous voudrais : je n'en sçavons rien ; mais, tenez :

ARIETTE.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batiffoler queuque amant,
Tout d'un coup mon sang s'agite,
Il roule, il se précipite,
Et je pards le mouvement.
ça m'prend comme une migraine,
ça me tiant entre les yeux ..
Du milieu de ma potreine,
Je sentons monter des feux.
Ils me brulont le visage,
Et dans mon cœur aussitôt,
J'entends têt, têt, têt, têt, têt.
Je me désolé, j'enrage,
Et je n'ose dire un mot.

JULIEN.

Comment, diable, c'est de la jalousie & de la plus terrible ; je vous plains.

BLAI-

BLAISE.

C'est plus fort que moi , & quand je venons à penser qu'après le mariage , il pourrait y avoir de certaines fuites ... ça me baille des ferremens de cœur.

JULIEN, *en le considérant & en riant.*

Mais écoutez ; je connais des maris qui ne devraient jamais avoir de soupçons sur cet article.

BLAISE.

Eh ! bien, j'en avons nous ; c'est notre guignon. Et comme vous sçavez l'avenir, je venons vous prier, en payant, de nous dire un peu ...

JULIEN.

Si votre femme vous fera fidelle ?

BLAISE.

Justement.

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Mais entre-nous soit dit, Maître Blaise, méritez-vous bien qu'on vous le soit, & vous-même ...

BLAISE.

Qu'est-ce à dire ?

JULIEN, *à demi-voix.*

Oui, l'êtes-vous au fond du cœur à de certains engagemens ?

BLAISE, *étonné.*

(A part.) Ne difons mot. *(Haut.)* Je n'ons jamais manqué à parsonne, Monsieur le Sorcier ; je sommes connus, je n'avons rien à craindre.

JULIEN.

(A part) Ah ! le fourbe ! *(Haut.)* C'est ce que

mes conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre destinée.

BLAISE.

Eh ! bian, conjurations, soit : qu'à ça ne tienne, vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN, *d'un ton très-ferme.*
Vous le voulez ? ...

BLAISE.

Oui, j'allons faire un tour à la maison, je reviendrons quand tout s'ra fait.

(Il veut s'en aller.)

JULIEN *le retient.*

Doucement, cela ne s'arrange pas ainsi ; j'ai besoin de votre présence.

BLAISE, *voulant s'en aller.*

Oh ! il faudra que vous vous en passiez. Je ne sommes pas de loisir, j'ons affaire ailleurs.

JULIEN.

(A part) Courage : il s'intimide. *(Haut.)* J'en suis fâché ; *(D'un ton malin :)* Mais vous resterez. Dans l'instant vous en ferez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite conversation avec le Diable.

BLAISE, *intimidé.*

Avec le Diable ! ... Oh ! voilà qui est fini, Monsieur, je ne suis plus curieux.

JULIEN, *malignement.*

Tant pis ; car il n'est plus tems de reculer : *(Ferme.)* Vous l'avez voulu :

BLAI-

BLAISE, *tremblant.*

(A part.) Que devenir? ... Quoi! sérieusement... ce sera le Diable, Monsieur? ..

JULIEN.

Très-sérieusement. Sçavez-vous que c'est un grand avantage que je vous procure: vous aurez l'honneur de le voir, de lui parler.

BLAISE, *vivement.*

Oh! que non; je me boucherai plutôt les yeux avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce sera le plus sage ... Allons, *(Il le prend par la main,)* donnez-moi la main ... *(Il le conduit au milieu du Théâtre.)* Bon... Placez-vous au milieu de ce cercle. *(Il décrit avec sa baguette un cercle sur le Théâtre, & place Blaise au milieu.)*

BLAISE, *à part, en se plaçant dans le cercle.*
Pauvre Blaise!

JULIEN.

Sur-tout, gardez-vous bien d'en sortir.

BLAISE, *naïvement.*

Oh! je vous le promets.

JULIEN, *à part, en riant.*

Il tremble.

BLAISE.

Maudite curiosité!

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Silence ... je vais commencer.

RECITATIF.

Noirs habitans de la nuit éternelle,
Farfadets, Lutins & Démons,

Qui veillez sur les Espions,
 Les nouvellistes, les fripons,
 Reconnoissez ma voix qui vous appelle.
 Protégez un futur époux,
 Qu'un esprit diabolique anime;
 Il est sonpçonneux & jaloux :
 De l'avenir découvrons-lui l'abîme.

A I R.

Quel transport me fait soudain !

B L A I S E.

Tout mon corps trem-
 ble.

(Ici Blaise met ses mains de-
 vant ses yeux.)

L'enfer s'assemble.

La terre tremble,
 L'enfer s'assemble,

Et j'entends un bruit souter-
 rein.

(Julien imite un chœur de Démons.)

Nous quittons les retraites sombres,
 Nous accourons du sein des ombres.

(Il reprend sa voix.)

Vous paraissez ...

B L A I S E tremblant, & se bouchant les yeux.

Ma frayeur est extrême ..

J U L I E N , d'un ton ferme.

Paix.

B L A I S E.

Ma peur est extrême.

J U L I E N.

C'est le grand Diable lui-même ;
 Ecoutez, Blaise, & frémissez.

(Il imite la voix du Diable.)

R E C I T A T I F.

Si tu veux d'une épouse tendre,
 Fixer seul l'amoureux desir,
 O Blaise, pour y parvenir,
 A Julien commence par rendre,
 La cassette & l'argent que tu lui veûx ravir.
 Tu dois m'entendre.

BLAI.

BLAISE.

AIR.

(*A part.*) Le Diable vient de me trahir.

(*Haut.*) De tout mon cœur, dans l'instant même.

JULIEN, *avec sa voix naturelle.*

Respectez son ordre suprême.

BLAISE.

Dans le moment.

JULIEN.

BLAISE.

Il y consent.

Ah! quel tourment!

JULIEN, *s'essuie le visage comme s'il avoit eu bien de la peine.*

Voilà qui est fini; vous n'avez plus rien à craindre.

BLAISE, *ouvre les yeux.*

Ouf, ah! que j'ai souffert! Le Diable est donc parti?..

JULIEN.

Oui; comme il est venu. Ah! ça, vous avez entendu ses volontés?

BLAISE.

Que trop.

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur: que Diable aussi! vous ne nous disiez mot de cette cassette.

BLAISE, *en confidence.*

La peste! c'était un secret. Julien me la laissa en partant. Personne n'en sçavait rien, & comme ils disoient qu'il ne reviendrait plus...

JULIEN.

J'entends, vous regardiez ça comme un héritage.

(*A part.*) Oh! le fripon! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu ; c'est à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Aussi, est-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver, ou que je l'appelle ici ?

BLAISE, *incertain.*

Mais ...

JULIEN.

Vous n'avez qu'à dire : moi, cela m'est égal ; j'ai cinq ou six cents Diabes à mes ordres.

BLAISE, *vivement.*

Eh ! non, j'aime mieux qu'il vienne.

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vite, & revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. (*Il va & revient.*) Au moins, Monsieur le Sorcier, bouche close.

JULIEN, *en riant.*

Ne craignez rien ; je suis trop de vos amis.

SCENE VIII.

BASTIEN, JULIEN (*).

BASTIEN, *accourt.*

AH ! mon cher Julien, tout est désespéré.

JULI-

(*) Cette Scene est très-vive , & les deux Acteurs doivent, pour ainsi dire, parler ensemble. Bastien est triste , & Julien fort gai.

JULIEN.

Je suis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut absolument contraindre Agate.

JULIEN.

Agate m'est toujours fidelle.

BASTIEN.

Simone & Blaise sont réunis.

JULIEN.

Simone & Blaise sont plus attrapés qu'ils ne pensent.

BASTIEN.

Mais écoute...

JULIEN.

Mais, tais-toi...

SCENE IX.

BASTIEN, JULIEN, JUSTINE.

JUSTINE, *accourt.*

AH! Monsieur le Sorcier, voici bien autre chose!

BASTIEN, *inquiet.*

Comment?

JUSTINE.

Je suis perdue, si mon frere ne revient pas bien vite.

BASTIEN.

Qu'est-ce?

JULI-

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, *vivement.*

Simone veut marier Agate: elle veut aussi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu! & tout cela pour se conserver Bastien.

BASTIEN.

Est-il possible? .. (*A Julien à part.*) Ah! mon cher ami.

JULIEN, *avec confiance.*

Soyez tranquilles l'un & l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendrait!

SCENE X.

BASTIEN, AGATE, JULIEN.

JUSTINE.

AGATE, *accourt, & se place entre Bastien & Julien.*

J'ECHAPPE à ma mere, j'accours à vous. Je suis défolée: mon contrat est prêt, on ne m'écoute plus, on veut que je signe. Je ne sçais quel parti prendre; vous m'avez dit que je reverrais Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN, *ému.*

Eh! bien ... oui ... vous l'allez revoir.

AGA-

COMEDIE LYRIQUE. 61

AGATE ET JUSTINE, *avec transport.*

Ah ! Ciel !

(Pendant ce tems, Julien se prépare à quitter son travestissement.)

JULIEN.

Mais ne serez-vous point effrayées ?

AGATE.

A-t-on jamais peur de ce qu'on aime ?

(Toute cette Scene doit être du débit le plus vif.)

JULIEN.

Le reconnoîtrez-vous ?

JUSTINE.

Son portrait est dans nos deux cœurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE, *vivement.*

Oh ! je lui sauterai au col.

AGATE.

Quoi qu'on en puisse dire, je l'embrasserai mille fois.

JULIEN.

(A part.) Quel plaisir ! *(Haut.)* C'en est fait. *(Il jette son bonnet, sa robe & paraît tel qu'on l'a vu au premier Acte.)* Le moment est venu ... Bastien, Justine, Agate, embrassez tous Julien.

QUATUOR.

JUSTINE.

Ah ! mon frere !

AGATE.

Mon cher amant !

JULI-

JULIEN.

Ah ! ma sœur ! ... ma chere maitresse !

JUSTINE.

Ah ! quelle allégresse !

BASTIEN.

Quel heureux moment !

AGATE.

Quelle douce ivresse !

Je revois Julien.

JUSTINE.

J'obtiens Bastien,

Quelle allégresse ! ...

Est-il bonheur égal au mien ?

JULIEN & AGATE.

Que le chagrin cesse.

BASTIEN & JUSTINE.

Que le plaisir naisse.

T O U S.

De nos cœurs suivons les loix,

Embrassons-nous mille fois.

AGATE.

Mon cher Julien !

JUSTINE.

Mon frere !

JULIEN, *les embrassant.*

Mes amis !

AGATE.

Mais, dites-moi ...

JUSTINE.

Mais, contez-moi.

JULIEN.

Ma sœur ... ma femme, car vous le ferez bien-
tôt,

tôt, ma chere Agate; je vous expliquerai tout. Ne songeons qu'au plaisir.

SCENE XI.

BASTIEN, AGATE, JULIEN,
JUSTINE, BLAISE.

BLAISE *tient entre ses mains la cassette.*

(*A part.*) **V**là toujours la cassette.. Voyons un peu comment il s'y prendra pour faire venir Julien. (*Il le voit & crie.*) O Ciel! c'est lui; je suis perdu. (*Il jette la cassette, & veut s'en aller.*)

(*Justine ramasse la cassette, & la donne dans la coulisse.*)

JULIEN *arrête Blaise.*

Et la, arrêtez. (*En riant.*) Ah! Ah! Maître Blaise, vous héritez donc comme ça des gens qui ne sont pas morts.

BLAISE, *interdit.*

Je ne sçavions pas ...

SCENE XII & dernière.

SIMONE, BASTIEN, AGATE,
JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris? ... mais ... me trompé-je, Julien!

BASTIEN.

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN, *en riant.*

Oui, ce mauvais sujet, ce vaurien, qui ...

SIMONE, *interdite.*

Accoutez, Maître Julien, je n'avons pas dit ...

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment ! vous étiez ...

JULIEN, *gaiement.*

Le Sorcier; & convenez que ce n'est pas mal l'être que d'arriver à propos pour déranger vos méchans projets, retrouver ma maitresse, mon argent, & faire mon bonheur & celui des autres.

SIMONE, *avec humeur.*

Je fis votre servante. Je n'entendons point de pareilles histoires. Ma parole est donnée, faut qu'elle se tienne, & commencez, s'il vous plait, par me rendre la bourse.

JULIEN.

Oh ! non, en conscience, je ne puis pas. Je la garde ; c'est le présent de nocces. Croyez-moi, Dame Simone ; traitons ceci de bonne amitiê. Je commence par reprendre Agate. (*Il donne la main à Agate.*) Elle m'a été promise, nous nous aimons, & avec l'argent que je rapporte, & celui que j'ai confié à Monsieur Blaise, dont il voudra bien ne pas hériter, je lui promets une vie agréable. Je donne ma sœur Justine à Bastien. (*Bastien vient se placer entre Julien*

COMEDIE LYRIQUE. 65

Justine & Blaise.) Mais consolez-vous, je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi?

JULIEN.

Oui : n'avez-vous pas un Procès avec le Compere Blaise? Il faut le terminer; eh! bien, épousez-le, tout sera dit.

SIMONE.

Vous badinez.

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement, Maître Blaise: ce n'est qu'à cette condition que je serai discret dans le village.

AGATE, à demi-voix, à Simone.

Vous m'avez tant répété, ma mere, que Monsieur Blaise était un bon garçon, tout rond, tout uni... un peu...

SIMONE, l'interrompt.

Taisez-vous, sottie. (*A part.*) Me voilà prise. (*Haut.*) Eh! bien, Compere Blaise?

BLAISE.

Eh! bien, Dame Simone?

SIMONE.

Ma foi, j'y consens.

BLAISE.

Tope, & moi itou.

(*Il passe à côté de Simone, & se place entre elle & Agate.*)

E

JULI-

JULIEN.

C'est le bon parti. Soyons d'accord. Tenez, j'en ai assez vu pour n'être pas curieux d'en voir davantage. Vivons tous six ensemble : avec mon argent, j'achèterai une petite Terre, & là,

ARIETTE.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour & de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence
Nous opposerons la gaieté.
L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra sa croissance,
Tout s'embellit par la propriété.
Mon jardin n'a point d'étendue ;
Mais il est à moi ;
Chez moi, je suis Roi.

J'irai moi-même à la charrue,
De mes bœufs prêter les efforts ;
Le travail est l'ami du corps ;
C'est la paresse qui nous tue.
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime,
Oui, c'est-là le bonheur suprême,
Ou, ma foi, je n'en connais pas.

SIMONE.

T'as raison, mon garçon ; viens, que je t'embrasse : vivons tous de bonne intelligence.

JULIEN.

C'est ce que je demande ; faisons les trois nôces, & ne songeons qu'à célébrer, & le Sorcier, & son heureux retour.

VAU-

VAUDEVILLE.

AGATE.

LOIN de l'objet de ma tendresse,
 Mon cœur soupirait nuit & jour ;
 Les plaisirs, la vive allégresse,
 En ces lieux suivent son retour :
 A nous rendre heureux il s'empresse ;
 Il parait, &, dans un instant,
 Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant,
 Que, les embarras, la tristesse,
 Il nous force à tout oublier :
 C'est un sorcier, c'est un sorcier.

BASTIEN.

Bergers qui, pour vaincre une Belle,
 Prodiguez les soins, les langueurs ;
 Loin de toucher votre cruelle,
 Craignez de nourrir ses rigueurs.
 Imitiez l'amant téméraire :
 Quand l'Amour lui marque l'instant,
 Il fait tant, tant, tant, tant,
 Que la plus farouche Bergere
 Finit bientôt par s'écrier :
 Il est Sorcier.

SIMONÉ.

Quand une veuve a de l'espece,
 Galants sont près d'elle assidus ;
 D'abord la vieille avec adresse
 Défend son cœur & ses écus :
 Mais qu'un vivant de bonne mise
 Lui conte son tendre tourment,
 Il fait tant, tant, tant, tant,
 Que notre pauvre femme éprise
 Finit par tout sacrifier :
 C'est un Sorcier.

B L A I S E.

A la ville, on dit qu'on s'ennuie,
 Que tout est triste & languissant;
 Mais pour mener joyeuse vie,
 Parlez-moi d'un bon payfan.
 Dans sa maison la gaieté brille,
 Toujours dispos, toujours content,
 Il fait tant, tant, tant, tant,
 Qu'on voit sa petite famille
 Tous les ans se multiplier;
 C'est un Sorcier.

J U S T I N E.

Plaignez le sort d'une fillette;
 Dans les bois, aux champs, aux vergers,
 Elle a beau chercher, la pauvrete,
 A fuir l'approche des Bergers:
 Il faut que celui qui la guette,
 La surprenne un soir en rentrant.
 Il fait tant, tant, tant, tant,
 Que jamais dans sa colerette
 Son bouquet ne reste en entier;
 C'est un forcier.

J U L I E N.

Après avoir souffert des peines,
 Mon bonheur surpasse mes vœux.
 De l'hymen je ferre les chaînes,
 Mes amis par moi sont heureux;
 Mais je brigue un autre avantage,
 Messieurs, en nous encourageant,
 Frappez tant, tant, tant, tant,
 Qu'assuré de votre suffrage,
 Je puisse à mon tour m'écrier;
 Je suis Sorcier.

C. H O E U R.

Nous briguons un autre avantage,
 Messieurs, en nous encourageant.
 Frappez, tant, tant, tant, tant.
 Qu'assurés de votre suffrage,
 Nous puissions tous nous écrier:
 Vive notre Sorcier.

F I N.



SANCHO PANÇA

DANS SON ISLE,
COMEDIE LYRIQUE;

EN DEUX ACTES, EN PROSE,
ME'LE'E D'ARIETTES:

Par Mr. POINSINET.

La Musique de Mr. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Cour,
le



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X V I I .

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

SANCHO PANÇA, <i>Gouverneur,</i>	Mr. Dinesi.
THERESE, <i>Femme de Sancho Pança,</i>	Mad. Dartimont.
LOPE TOCHO, <i>Paysan amoureux de la Fille de Sancho Pança,</i>	Mr. de la Tour.
JULIETTE, <i>Paysanne dont Sancho Pança est amoureux,</i>	Mad. Dinesi.
UN BERGER,	Mr. Veillas.
UNE BERGERE,	Mad. Mercier.
UN MEDECIN,	Mr. Casimir.
DON CRISPINOS, <i>Amant de Juliette,</i>	Mr. Marfy.
TORILLOS, <i>Gentilhomme, au service du Gouverneur,</i>	Mr. Deschamps.
Un Barbier.	Un Perruquier.
Un Maréchal.	Un Traiteur.
Un Payfan.	Un Cuisinier.
Une Payfanne.	Un Rotisseur.
Un Procureur.	Un Aide de cuisine.
Un Cordonnier.	Une Gouvernante.
Un Tailleur.	

*La Scene est à Barataria, dans la Maison du
Gouverneur.*





SANCHO PANÇA
DANS SON ISLE.
COMEDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon très-orné.

SCENE PREMIERE.
THERESE PANÇA, LOPE
TOCHO.

THERESE.

A la fin finale j'arrivons : j'allons donc voir ce biau Gouverneur. Je gage que mon vieux fournois ne me croit pas si près de ses talons. Ah ! trédam, il faut que je rencontre la petite peronnelle dont ils m'avont averti qu'il s'est amouraché ici malgré la fidélité conjugale qu'il me doit, & vous le sçavez, comme tout le village, Monsieur Lope, vous le sçavez si je lui ai bien gardée ?

A 2

LOPE

SANCHO PANÇA,

LOPE TOCHO.

Paix donc, Dame Thérèse. Vous dites ça comme un reproche. Tranquillifais vous : le bon homme Sancho est trop sage, n'en croyez pas les calomnies, & songez à notre affaire.

THERÈSE.

Et oui, oui, j'y songe; vous épouserez not'fille, y'la qu'est fini... Mais que c'est donc beau, mon garçon ! queux enfilades ! & pis de l'or, & pis de grands meubles ! Ah ! Dame, si ça continue, t'auras beau dire, je croirai que c'est tout de bon que not'homme est devenu tout de suite ou Gouverneur, ou Prince.

LOPE TOCHO.

Non, j'vous dis, je suis dans le secret ; tout ce qui reluit n'est pas or. C'est une niche qu'on fait au Papa Sancho. Comme il ne parlait jamais que de Principautés & de Gouvernemens, on lui a donné à croire qu'on lui baillait celui-ci, & le tout pour divertir un Duc & une Duchesse que l'on informe bien fidèlement de tout ce qu'il y fait.

THERÈSE.

Voirment, ça n'est pas trop biau à ces gros Seigneurs de se moquer comme ça du pauvre monde.

LOPE TOCHO.

Mais aussi votre Mari, à ce que m'avont dit les gens de la Maison, est si drôle & si simple !

THERÈSE.

Ah ! que nennin, il n'y a pire eau que celle qui dort, c'est un rusé, un matois qui m'a donné bien
du

COMEDIE LYRIQUE. 5

du tintoin. Voyez que j'en ons une belle recompense !

A R I E T T E.

Il falloit le voir au village,
Quand il sortoit du Cabaret,
Il étoit yvre , il faisoit rage ;
Ah ! quel tourment quand il rentroit.
 Passe encor si quelques taloches,
 Eussent fini le différent ;
On n'a pas ses mains dans ses poches ,
 Pif, Paf, on les donne, on les rend.
Quand rien n'arrête la besogne,
Et qu'un mari fait son devoir ,
Pendant le jour la femme grogne,
Mais elle s'apaise le soir.

LOPE TOCHO.

Il est vrai que l'ami Sancho est un peu sur sa bouche.

T H E R E S E.

Il ne falloit pas moins que je le supportisse avec tous ses vices ; là où tiant la chevre faut qu'elle y broute ; aussi j'ons eu bien des obligations au Seigneur Don Quichote de lui avoir baillé une charge d'Ecuyer errant ; c'est toujours rendre un grand service à une pauvre femme, que de la débarrasser de son mari. Stapendant je ne sommes pas pour souffrir qu'il en cajole une autre, & dès que j'ons appris ses beaux déportemens, j'ons bien vite fait mon paquet pour y venir mettre ordre.

LOPE TOCHO.

Vous avez fort bien fait. Par ainsi vous esperais donc qu'il consentira à ce que je l'y venons de-

mander ; qu'il plantera là toutes ses Chevaleries, où il n'a jamais gagné que des coups, qu'il viendra vivre avec nous dans notre ferme, où rien ne manque, & qu'il me baillera sa petite Sancha en mariage.

T H E R E S E.

S'il vous la baillera ! oh ! ça s'ra vrai comme je m'appelle Therese ; les foux font les festins, & les sages les mangent. Il n'y a ni Gouverneur, ni gouvarnerie qui tienne, vous êtes not'ami, not'compere & not'voisin ; vous aimez not'fille ; elle vous voit de bon œil, ça suffit : c'est moi qui suis sa mere, & quand il serait quatre fois plus son pere qu'il ne l'est, ça ne doit regarder que moi : oh ! ne croyez pas que je le ménage après l'affront qu'il n'a pas honte de me faire.

L O P E T O C H O.

Et vous en revenais toujours là : si donc, que c'est vilain d'être jaloufe.

T H E R E S E.

Moi jaloufe ! parguienne oui ; j'en ons ben le tems ! oh ! ce n'est pas que je l'aime ; mais on a un cœur, on est sensible, on se souvient de ce qui nous est dû, & puis que sçait-on ? Depuis que le v'là gros Seigneur, peut-être ben sur le tard n'est-il plus si souvent gris.

L O P E T O C H O.

Encore une fois, pensais à mon mariage, ça nous réunira. Vous viendrais tretous dans not'métairie, une ferme où l'on rit vaut mieux qu'un Palais où l'on bâille ; chez nous vous ferais la maitresse,

COMEDIE LYRIQUE.

7

se, votre fille fera le ménage, Sancho la cuisine, moi les affaires, & vive la joie.

ARIETTE.

Dans ces grands châteaux,
On dit qu'on voit sans cesse,
Une duchesse,
Une princesse,
Dormir, bâiller, sur des carreaux.

Dans ma métairie,
Moi je veux qu'on rie,
Jamais d'embarras,
Le jour bonne chère :
Le soir laissez faire,
Notre ménagere
Ne se plaindra pas.

THERESE.

Ah ! taisez-vous donc ; il semble déjà que j'y fois. Vous me rendais toute joyeuse ; laissez faire à moi, il va venir, j'allons l'y parler doucement ; mais s'il bronche, suffit ; vous varrez comment je m'comporte.

LOPE TOCHO.

Paix : j'entends du bruit, c'est lui qui vient ; taisons-nous.

A 4

SCENE

SCENE II.

LOPE TOCHO, THERESE,
SANCHO, (*entouré de plusieurs domestiques qui lui font des révérences.*)

SANCHO.

Oh! laissez-là vos révérences; je n'aime point tant les façons; la politesse est une traîtresse: que l'on panse mon grison, & que l'on songe à me faire diner bien vite.

TRIO.

<i>Therese.</i>	<i>Lope Tocho.</i>	<i>Sancho.</i>
Oui, c'est lui, La bonne figure,	Est-ce lui? La plaisante allure.	C'est ma femme! Qu'elle avantu- re!
Ah! ah! ah! On n'y tient pas,	Ah! ah! ah! On n'y tient pas,	Je ne l'atten- dois pas.
Mon cher mari,	Mon cher Monsieur,	Comment! qu'est-ce à dire?
Qu'il est drôle,	Ah! ah! ah!	Qu'avez vous à rire?
Ah! ah! ah!	Vous êtes si drôle	Pourquoi ces éclats?
Eh! non, laissez faire,	Que l'on n'y tient pas.	Je crois qu'elle est folle,
N'ai-je pas deux bras? Viens-y tu verras.	Point de colere, Pour une misere Ne vous fâchez pas.	ça Mr. le drôle, Un ton plus bas. Tâis-toi The- rese,
	On a beau faire.	Si non tu senti- ras
	On n'y tient pas.	Ce que pése mon bras.

LOPE

LOPE TOCHO.

Eh! là n'faut pas nous en vouloir pour une petite gaillardise ; je venons vous parler d'une affaire bian plus sérieuse.

THERESE.

Ah! que oui, j'en ons d'autres à ly compter. Eh! ben, Monsieur le biau galant, pourrait-on sçavoir des nouvelles de votre amoureuse?

SANCHO.

Qu'est-ce que ça signifie?

LOPE TOCHO, à *Therese*.

Laissez-nous un moment expliquer.

THERESE, à *Lope Tocho en menaçant Sancho*.
Parlez, parlez.

LOPE TOCHO.

Vous ne reconnaissez pas en moi Lope Tocho, neveu de Jean Tocho vot'compere.

SANCHO.

Ah! mon ancien ami Tocho! Comment se porte-t-il?

LOPE TOCHO.

Fort bien. Il est mort ; mais ça ne fait rien à la chose. Il m'a laissé tout son bien, parceque je suis tout seul, & au par dessus une bonne métairie dont je devians le fermier.

SANCHO.

Tant mieux, si vous êtes si riche, vous dinerez deux fois ; mais le mors doré ne rend pas le cheval meilleur. Et

THERESE.

Oh ! j'aime bança ; n'allez-vous pas faire le rencheri ? Mais ça li sied !

LOPE TOCHO.

Mais je vous en prie, Dame Therese ; laissez-nous.

THERESE.

Mais voyez donc, faut-il tant de raisons pour li dire que sa fille est grande comme pere & mere, que ça demande à se pourvoir à corps & à cris, & qu'il vaut ben mieux la marier que non pas de li laisser faire quelque sottise ? Vlà un bon garçon qui la demande.

SANCHE.

Comment ?

LOPE TOCHO.

Oui. Vlà le fait. J'ons déjà parole de vot' fille, & celle de vot' femme. J'aurions bian pû nous passer de la vôtre, mais par politesse. . . .

SANCHE.

Sçavez-vous que j'ai besoin de tout mon bon sens pour ne pas vous répondre un millier de sottises ? Ah ! que nennin ; ce n'est pas dans nos vignes que vous viendrez chercher des perles. Ecoutez-les donc dire ; bailler la fille d'un Gouverneur à un payfan !

THERESE.

Trédame, un payfan ! ne voulez-vous pas marier vot' fille dans un Palais, où elle n'aura pas l'esprit

prit de marcher, pour qu'on se moque d'elle & de vous? Nenni, Sancha a des cottes de serge, ça l'y fait mieux que des fouliers de soye; faut que chacun se mesure à son aulne: voirment on appellerait ma fille Madame: & moi! faudra donc m'appeller ma Reine.

LOPE TOCHO.

Courage, continuez.

SANCHO.

Auras-tu bien-tôt dit, femme opiniâtre, & têtue, quand la fortune est à la porte, faut-il lui fermer sur le nez? Veux-tu toujours rester dans ton même état, sans hauffer ni baisser, comme une figure de tapisserie: Me voilà Gouverneur; je veux que ma fille soit Comtesse, Baronne & peut-être ben Duchesse, selon ma fantaisie.

ARIETTE.

Je veux que Sancha brille,
Et fasse honneur à sa famille.

A sa suite on verra
Des laquais, des pages;
Dans un brillant équipage
Ma fille brillera.

Grands yeux ouverts, bouche béante,
Tout le peuple demandera,
Quelle est cette infante?
On lui répondra,
C'est la fille,
De Monseigneur
Sancho Pança, le Gouverneur.
Quel honneur!
Pour ma famille.

A la

A la Cour elle paroîtra.
 Le Roi lui même ira la prendre ;
 La Reine l'embrassera.
 Chaque courtisan enviera,
 Le Bonheur de mon gendre,
 Et celui du papa.

Chacun dira
 C'est la fille,
 De Monseigneur
 Sancho Pança,
 Le Gouverneur,
 Quel honneur !
 Pour ma famille.

LOPE TOCHO.

Mais écoutez une raison. Qu'avez-vous donc,
 Dame Thérèse ?

THERESE, *se cachant avec son tablier.*

Oh ! ça me désespere ! (*Elle frappe du pied.*)
 Oui, toutes ces grandeurs là-front la perdition de
 vot' fille ; (on sçait bien d'où l'on vient, on ne sçait
 pas où l'on va ;) je n'ai jamais aimé les suffisances ;
 je m'appelle *Therese*, & mon Pere *Coscayo*,
 & v'là tout. Voirment quand not' fille passerait par
 le Village avec ses biaux atours de qualité, ils ne
 manquerions pas de dire : eh ! regarde donc cette
 Mam'selle, il y a quatre jours qu'elle filait des étou-
 pes, & se parait d'une serviette sur sa tête ; la v'là
 dans le beau monde ; mais il n'y a pas de feu sans
 fumée : le Pere est Gouverneur ; oui, oui, c'est ben
 plutôt la fille qui est Gouverneuse ; & tout çï tout
 ça ; oh ! je leur fermerai ben la bouche, moi ! &
 tant que j'aurai mes cinq ou six sens de nature, San-
 cha ne fera pas princesse, je n'y baillerai jamais mon
 consentement.

SAN-

SANCHO.

Bavarde que tu es, t'as beau dire, beau crier, c'est resolu dans ma tête; Sancha sera Comtesse, quand tu devrais en crever.

THERESE.

Et moi j'aimerais mieux qu'elle fut morte que de la voir tant seulement Baronne.

SANCHO.

Ah! çà, il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, comme disait ce grand Roi.

LOPE TOCHO.

Comment! vous nous plantais-là?

THERESE.

Pardi, c'est tout simple: ne faut-il pas que ce biau Monseigneur s'en aille visiter sa chere Infante.

SANCHO.

Une fois pour toutes que voulez-vous dire...?
(à part.) Aurait-elle appris.....?

THERESE.

Oh! je sçavons de tes nouvelles, j'en sçavons; mais je t'en ferons sçavoir des notres.

SANCHO.

Ecoute, Thérèse.

THERESE.

Je n'acoute rien; je m'en vais m'informer un peu, si par hazard ta Peronelle n'aurait pas un Pere & une Mere, & je rendrai compte à ses parens de sa belle conduite.

SAN-

SANCHO.

Ne t'avise pas de faire quelque coup de ta tête.

LOPE TOCHO.

Eh ! ben , allez-vous encore vous chanter pouille ? Il y a de drôles de familles dans le monde ! Apaisez-vous , Dame Thérèse ; & vous Papa qui faites tant le fier , je vous certifie que vous me baillerez votre fille , & que vous feriez encore trop heureux de venir chez nous quand vous quitterez votre biau Gouvernement.

SANCHO.

Pauvre cervelle ! ça me fait pitié... (*à part.*)
Faut me délivrer d'eux. (*Haut.*) Eh ! ben , oui , mon garçon , si jamais je quitte mon Gouvernement , vlà qu'est fini , je te baille ma fille , & je vous fais tretous.

LOPE TOCHO.

Tope , tout est dit.

SANCHO.

J'y consens : quelqu'un vient.

LOPE TOCHO.

Serviteur , not' Beau-Pere ; avant que la journée finisse j'attendons un troupeau de Payfans de notre Village , & je viandrons avec eux vous chercher ; vous nous en remarcirez , vous varrez.

SANCHO.

Serviteur , Serviteur.

THERESE.

Adieu... Si jamais tu faisais ma fille Comtesse...
Hom... Prends garde à toi.

SCENE

.S C E N E III.

SANCHO, TORILLOS.

TORILLOS.

JE viens vous annoncer. . .

SANCHO.

Le diner ?

TORILLOS.

Non , vraiment.

SANCHO.

Tant pis.

TORILLOS.

On ne peut servir que ce soir.

SANCHO.

Qu'est-ce à dire, ce soir ? Oh ! je veux de mon autorité absolue qu'on me serve trois fois par jour.

TORILLOS.

L'usage

SANCHO.

L'usage est un sot & vous aussi.

TORILLOS.

Excusez, mais illustre Don Sancho.

SANCHO.

A qui parlez-vous ? Je vous avertis tout net & tout franc que je ne prends point le Don ; je m'appelle
pelle

pelle Pança tout court & tout rond ; mon Pere s'appellait Pança & Pança s'appellait mon ayeul, je ne veux ni titres, ni Seigneuries: c'est comme les beaux habits, il y a tant de faquins qui s'en parent qu'on ne se distingue plus qu'en n'en portant pas.

TORILLOS.

Eh bien ! Seigneur Sancho, tout court & tout rond, ce sont les habitans de l'Isle qui viennent en foule voir leur nouveau Gouverneur.

SANCHE, *à part.*

Ces gens prennent mal leur tems, j'attendais ici ma chere Juliette.

TORILLOS.

C'est un hommage qu'ils vous doivent, & ils se rassemblent pour vous le rendre en cérémonie.

SANCHE.

Comment Diable! il s'agit donc ici de représenter.

TORILLOS.

Sans doute.

SANCHE.

J'aimerais bien autant qu'on représentât mon diner.

TORILLOS.

Les voici.

SCENE

SCENE IV.

SANCHO, *au milieu*, TORILLOS, *à côté de lui*, une GOUVERNANTE, un BARBIER, un PAYSAN, une PAYSANNE, un TAILLEUR, un MARECHAL, un LAQUAIS, un PROCUREUR, un TRAITTEUR, *Suite de Valets & de Paysans.*

CHOEUR.

CHANTONS la bien venue,
De notre nouveau Gouverneur,
Honneur.
Qu'à l'envi chacun le salue.

SANCHO *à Torillos.*
Je suis content si cela continue.

ENSEMBLE.
Monseigneur écoutez nous,
Nous avons recours à vous.

SANCHO.
Mes enfans expliquez vous.

ENSEMBLE.

<i>Le Barbier.</i>	Vous placerez ma famille.
<i>La Paysanne.</i>	Mon cousin est en prison.
<i>Le Paysan.</i>	Vous marierez notre fille.
<i>Le Marechal.</i>	{ Protegez une innocente. { Je panserai le grison.
<i>La Gouvernante.</i>	Prenez moi pour gouvernante.
<i>Le Tailleur.</i>	J'aurai l'honneur d'être votre tailleur.
<i>Le Procureur.</i>	Procureur.

SANCHO.
Je ne sçais auquel entendre.

B

TORILLOS

TORILLOS.

Répondez leur Monseigneur.

ENSEMBLE.

SANCHE.

Que me veulent ces niais ?
Je ne sçais auquel entendre,
Je vais les faire pendre.

LE PEUPLE.

Mgr. ce sont nos placets.

Me voilà devenu sourd, qu'on me chasse ces coquins-là; oui-dà, faites-vous bon, le loup vous mange; mais fin contre fin ne fait pas doublure, je vois bien qu'il faut ici de la reforme.

TORILLOS, (*qui était sorti un moment, rentre.*)

Monseigneur, une jeune habitante de l'Isle demande ...

SANCHE, *à part.*

Ce sera ma petite Juliette .. Oh! j'enrage, tous ces renégats là ne s'en iront jamais.

TORILLOS.

Voulez-vous qu'elle entre ?

SANCHE.

Affurément. Est-ce que les gens de mon état doivent refuser rien aux jolies filles? Mais dis-moi, mon ami, ne pourrais-tu pas me congédier, là, poliment, à coups de bâton, ce troupeau de bavards? Et tout de suite, je t'en prie, mon cher camarade, fais mettre la nappe, ou qu'on n'en mette pas, comme on voudra; sans façon deux ou trois plats, un peu de boeuf, du lard, des navets, quelques oignons, du fromage; je ne suis pas difficile, je t'aimerai de tout mon cœur .. (*Il l'embrasse.*)

TORIL-

TORILLOS *fait signe aux autres personnages de se retirer.*

Allons vite avertir sa femme , & donner avis à Monsieur le Duc des premières actions de notre Gouverneur.

SCENE V.

SANCHO, JULIETTE.

JULIETTE.

BON jour, Monsieur Sancho.

SANCHO.

Bon jour ma bonne petite Amie ... que vous êtes jolie !

JULIETTE.

A votre service , Monsieur notre Gouverneur.

SANCHO.

Paix: attendez un moment , il est bon de voir si personne ne nous écoute ; car chez nous aux très gros Seigneurs on dit que les murs ont des oreilles.

JULIETTE.

C'est vrai, on dit cela ; vous voyez que je suis venue comme je vous l'avais promis, pendant que ma mere est sortie , & sans que mon amant le sçache.

SANCHO.

Qu'est-ce à dire ? A votre âge vous avez déjà un amant ?

JULIETTE.

Oh! oui. Et un grand encore, mais ça ne fait rien.

SANCHE.

Si fait, vraiment, ça me fait beaucoup.

JULIETTE.

Oh! je ne l'aime pas du tout, parce que c'est un méchant qui ne sçait que crier & se battre.

SANCHE.

Et moi, ma petite?

JULIETTE.

Oh! je vous aime bien vous, parceque vous m'avez promis de me faire Reine.

SANCHE.

Vraiment, je vous le promets encore, foi d'Ecuyer errant.

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SANCHE.

Vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Ecuyer errant? Diable, c'est une chose qui est toujours à la veille d'être Gouverneur, ou roué de coups; tantôt mourant de faim, tantôt mangeant comme quatre... Enfin... suffit que vous n'aimez pas votre autre amant, mais qu'un bon gros garçon tout uni, tout rond comme moi, là, qui vous ait du courage & de la santé, vous plairait mieux pour votre mari.

JULIETTE, *(à demi voix.)*

Oh! ... je ne sçais pas.

JULI-

SANCHO.

Plait-il ?

JULIETTE.

Oui, non, Dame, vous me rendez toute honteuse,
& puis votrè mine me fait rire.

SANCHO, *à part.*

Comme c'est innocent ! que ça me conviendrait !
Ah ! coquine de Thérèse ! Si tu pouvois être atteinte de quelque mort subite.

JULIETTE.

Mais je sçais bien que je voudrais que vous me fiffiez bien vite, ou Reine ou grande Dame, pour faire enrager mon oncle, ma Tante, mon frere & ma Cousine.

SANCHO.

Que vous avont-ils fait, Juliette ?

JULIETTE.

Voyez donc, ils sortent du matin au soir pour s'aller divertir, & me laissent toute seule ; toute seule, en me disant : petite fille, restez ici, gardez la maison, comme s'ils avaient peur qu'elle ne s'enfuye.

SANCHO.

Quoi ! vous n'avez aucun petit divertissement ?

JULIETTE.

Pas du tout ... si fait, pourtant ... quelque fois ... Tenez, par exemple.

ROMANCE.

Je vais seulette en mon jardin,
Y cueillir l'œillet & la rose :
A mon gré j'en pare mon sein,
De chaque fleur ma main dispose :

B 3

Mais

Mais je sens bien,
Je sens très bien,
Qu'il me manque encore quelque chose.

* * *

J'entends mon perroquet mignon,
Qui me dit baise moi, je t'aime,
Ma bouche lui répond de même,
Nous répétons à l'unisson,
Baise moi, je t'aime.

* * *

Je me plais à cet entretien,
Sans en trop démêler la cause,
Son plaisir augmente le mien,
Sur mon sein souvent il repose;
Mais je sens bien,
Je sens très bien,
Qu'il me manque encor quelque chose.

SANCHE.

Vraiment, oui, & ce quelque chose-là est bien nécessaire. Ah ! ça, tenez ... (*A part.*) Si pourtant Thérèse ... mais, bon ! elle n'en sçaura rien ... Moi, ça toujours été mon faible que la jeunesse. (*Haut.*) Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve ; un bon tien vaut mieux que deux tu l'auras, je suis le maître, à ce qu'on m'a dit ; restez avec moi.

CHANSONNETTE.

SANCHE.

Vous serez ma Dulcinée,
Je vous caresserai, chérirai,
Toute la journée.
Vous plairez-vous à cela ?

JULIETTE.

Ouida,
Ce sera, Monsieur, comme il vous plaira.

SAN-

S A N C H O.

Puis ma femme mourra,
Elle est vieille, & méchante :
Le diable l'emportera ;
Alors ma chere Infante,
Sancho vous épousera.

J U L I E T T E.

Ouida,

Ce fera, Monsieur, comme il vous plaira.

S A N C H O.

Don Quichotte mon maître
Est allé se faire Empereur,
L'un de ces matins peut-être,
Grace à sa valeur,
Sancho fera prince,
D'une province,
Qu'à vos petons il mettra.

J U L I E T T E.

Ouida,

Ce fera, Monsieur, comme il vous plaira.

S A N C H O.

Puis sans trop de peine
Mon maître un jour pourra de moi
Faire un petit Roi,
Je vous ferai petite reine.
Consentez-vous à cela.

E N S E M B L E.

Juliette.

Ce fera, Monsieur, comme il vous plaira.

Sancho.

Ce ne fera qu'autant que Sancho vous plaira.

S A N C H O.

Qu'elle docilité! vouloir bien être Reine ! Ce n'est pas comme toi, chienne de mauricaude ; mais, patience ; tous les biens ne viennent pas à la fois ; me v'là Gouverneur cette année , il faut esperer que la prochaine je serai veuf.

SCENE VI.

SANCHE, JULIETTE,
THERESE.

THERESE.

Oh ! ce ne fera pas vrai , tu auras plutôt cent
pieds de terre sur la tête , que non pas moi
deux pouces.

SANCHE, *à part.*

La coquine ! qui l'aurait crue si proche ?

THERESE.

V'là donc qu'à la par fin je te prends sur le fait,
vieux libertin , vieux ivrogne , vieux ingrat ! V'là
donc la belle recompense de toute mon amitié ! oh !
n'timagine pas que je te souffre ; j'aimerais mieux
que tu fusses crevé dix fois que non pas de te voir
tant seulement en regarder une autre.

JULIETTE, *à part.*

Oh ! la méchante femme !

SANCHE.

Tien, crois moi, tais-toi Thérèse.

THERESE.

Vraiment, oui, que je me taise ! C'est bien dit,
si je le veux.

ARIETTE.

Ne viens pas me chercher noise,
Ne faudra-t-il pas vraiment,
A ta petite sournoise,
Faire ici un compliment ?

Qu'elle

Qu'elle est jolie !
Comme elle a l'air gracieux !
Il me prend en fantaisie
De vous étrangler tous deux.
Oh ! je ne fis pas peureuse,
Et si t'es le Gouverneur,
Par bonheur !
Je fis itou gouverneuse.
J'ai bon droit,
Je te ferai marcher droit.

SANCHO.

Le plus sûr est de m'enfuir d'ici.

JULIETTE, à Thérèse.

Madame, ne me frappez pas.

THERESE *arrête Sancho.*

Ne t' imagine pas m'échapper ; & vous peronnelle , vous ne rougissez pas, à votre âge, de venir comme ça débaucher les maris des autres ?

JULIETTE.

C'est vous qui ne sçavez ce que vous dites. Est-ce que je cherche votre Mari ? Je n'en veux, ni ne m'en soucie ; c'est lui qui prétend me faire Reine malgré moi. Est-ce que je le connais ? Si vous avez si peur de le perdre, pourquoi le perdez-vous de vue ?

THERESE.

Comment ? ça raisonne : oh ! tu n'y es pas ; j'ons déjà averti toute ta famille , & ton grand escogrife d'amant va te venir chercher ici tout à l'heure.

JULIETTE.

Me v'là perdue.

B 5

SAN-

SANCHEO.

Je ne sçais qui me tient, double coquine.

SCENE VII.

DON CRISPINOS, SANCHEO,
JULIETTE, THERESE.

DON CRISPINOS.

Où font-ils? où font-ils? Ah! vous voici, Mam'felle: la peste, il faut courir pour vous attrapper... mais qu'avez vous?

JULIETTE.

Rien, rien.

DON CRISPINOS.

Je suis ravi de vous trouver, & vous aussi mon brave Gentilhomme.

SANCHEO.

Monsieur, en vérité, vous êtes bien bon.

DON CRISPINOS.

Vous nous rendrez compte de votre petite conduite: nous sçaurons pourquoi vous faites des escapades de la maison paternelle, & ce qui vous attire ici.

THERESE.

Je vous ai bien dit qu'elle y venait faire l'amour avec mon mari.

DON CRISPINOS.

Faire l'amour!

SAN-

SANCHO.

Te tairas-tu ?

JULIETTE.

ça n'est pas vrai.

THERESE.

Comment ! je ne l'ai pas vû qui te prenait la main, & toi qui lui disais: oui-dà, oui-dà.

SANCHO.

Ah ! Si je tenais ta chienne de langue.

DON CRISPINOS.

Parler d'amour à ma Prétendue ! faire cet outrage à un noble Espagnol ! allez , petite coquette, allez vite à la maison ; & vous bonne femme , fiez-vous à moi. (*Juliette sort.*) Je me charge de vous venger.

THERESE.

Grand-merci, Monsieur.

DON CRISPINOS.

Allez avec elle.

THERESE.

Oh ! que nennin, je ne l'abandonne pas : la peste ; il est trop sujet à broncher, quand on le quitte.

SCENE VIII.

SANCHO, DON CRISPINOS,
LOPE TOCHO, THERESE.

LOPE TOCHO.

C'est vous que je cherche, venez, venez vite, Dame Thérèse.

THE-

THERESE.

Et non, mon garçon, j'ons nos raisons pour rester ici.

LOPE TOCHO.

Et j'en ons pour vous emmener ailleurs; v'la de la compagnie qui nous arrive.

THERESE.

Mais ...

LOPE TOCHO, *l'emmene.*

-Et venez toujours, je retournerons tout de suite.

SCENE IX.

DON CRISPINOS, SANCHO.

DON CRISPINOS, *à part.*

Bon! nous voilà seuls.

SANCHO, *à part.*

Ils sont tous partis: je ne me crois pas trop en sûreté avec cet homme-ci; délogeons. Monsieur, je suis bien votre serviteur.

DON CRISPINOS, (*il enfonce son chapeau.*)

Je ne suis pas le vôtre.

SANCHO.

Comme il vous plaira. Les volontés sont libres.

DON CRISPINOS.

Un moment, s'il vous plaît: êtes-vous Chevalier?

SANCHO.

Ah! parbleu, mes épaules se souviennent encore de l'accolade.

DON

DON CRISPINOS.

J'en suis ravi : me connaissez-vous.

SANCHO.

Moi, non, j'arrive.

DON CRISPINOS.

Je m'appelle *Don Crispinos - Alonzos - Tapaginos - Dellos - Fuentes - Peyros*.

SANCHO.

Eh ! bien, Monsieur *Tapaginos Crispinos Peyros*, je ne vous connais, ni ne m'en doute ! je viens de mes vignes, je ne sçais rien de rien ; qui vous doit vous paye ; qui vous a bâti vous monte ; bon jour, bon an.

DON CRISPINOS.

Et vous croyez bonnement vous dispenser ainsi de me faire raison de l'outrage ?

SANCHO.

Moi ! Monsieur , qu'entends-je ? ... Ma foi ... Je n'ai rien fait : demandez plutôt.

DON CRISPINOS.

Me vouloir supplanter ! me couper l'herbe sous le pied ! Allons, allons, je vous laisse le choix des armes.

SANCHO ; *à part.*

Ah ! juste Ciel ! je l'avais bien prévu, pauvre Sancho ! Coquine de Thérèse ! c'est quelqu'enchanteur, mon maître avait raison. Ah ! s'il était ici, qu'il aurait de plaisir à le pourfendre depuis le chignon du cou ! ...

DON CRISPINOS.

Que dites vous là ?

SAN-

SANCHO.

Rien, rien, je réfléchis.

DON CRISPINOS.

Au choix des armes ?

SANCHO.

Non : le diable m'emporte.

DON CRISPINOS.

Dépêchons, j'ai d'autres affaires.

SANCHO.

Eh ! bien, allez les faire, ne vous genez pas.

DON CRISPINOS.

Un Gouverneur ne peut pas refuser de se battre.

SANCHO.

Il ne le peut pas ! ah ! le sot métier. Eh ! bien, soit, puis qu'il faut choisir...

DON CRISPINOS.

Comment ?

SANCHO.

Battons-nous... là, tout simplement, au plutôt fait, comme amis, à coups de poings.

DON CRISPINOS.

Ei donc : quelle indignité ! Allons, l'épée à la main.

SANCHO, à part.

(Pendant ce couplet, Crispinos essuye son épée, & la reguise sur une pierre.)

Je suis mort... On m'abandonne. Ah ! Si je croyais qu'en faisant bien du bruit, il vint quelqu'un nous séparer ; mais peut-être fait-il le fanfaron, &
au

au fond il a peur comme moi. Essayons un peu, quitte à m'enfuir, & s'il fait la canne, je le frotterai comme un diable. (*Il tire son épée en mettant le pied sur la garde.*) Voyons, voyons donc.

DON CHRISPINOS.

Tenons ferme.

D U O.

En se battant. { *Crispinos.* Une, deux.
 { *Sancho.* Trois, quatre.

Crispinos. { Comment diable ! il sçait se battre.
(*à part.*) { Je ne l'ai pas cru si fort.

Sancho. S'il avance je suis mort.
(*à part.*)

ENSEMBLE. { Tiens, crois-moi.
 { Vas-t'en chez toi.

Crispinos, Faisons bonne contenance.
(*à part.*)

Sancho, { Ah ! c'en est fait, il avance.
(*à part.*) { Il ne vient point de secours.

Crispinos, { Il avance toujours.
(*à part.*) { Il est pâle, ce me semble.

Sancho, Je crois que le coquin tremble.
(*à part.*)

Crispinos, Je perds courage.
(*à part.*)

Sancho. Ne touchez point au visage.

ENSEMBLE, *à part.*

La main me manque de frayeur.

(*Ils laissent tomber leur épée & se prennent au Colet.*)

SAN-

SANCHO.

C'est où je t'attendois, traître.
Si je n'étois gouverneur.
Je ne m'épouvante guere,
Vas, tu me connoîtras,
Vas, tu t'en souviendras.

CRISPINOS.

Maraud, tu vas me connoître
Si j'en croyois ma fureur.
Je méprise ta colere.

SCENE X.

SANCHO, *seul.*

Le voilà donc parti; mais à quoi diable sert-il d'être Gouverneur, si l'on ne s'en trouve pas moins exposé à être assommé? Le coquin s'en mourait d'envie, tout ici me trahit: on ne parle point de dîner, ma force diminue, & mon appetit s'augmente. Si je mets le nez dehors, l'un me pousse, l'autre m'arrête, c'est à qui m'étourdira: Ah! malheureux Sancho!

RECITATIF.

Je suis comme une pauvre boule,
Dont les enfans font leur jouet;
Petit & grand comme il lui plaît,
L'un la pousse, l'autre la roule,
Sur un terrain facile & doux:
Soit qu'elle coule,
Et se promene,
Soit à travers mille cailloux,
Qu'elle se heurte, & les entraine,
Ce sont toujours tourmens nouveaux.
L'un la pousse, l'autre la roule,
Jamais la pauvre boule,
Ne reste un moment en repos.

SCE-

SCENE XI.

SANCHO, TORILLOS, DOMESTIQUES, LE DOCTEUR.

TORILLOS.

J'accours vous défendre: on vient, dit-on, de vous manquer de respect.

SANCHO.

Oui, mon ami; c'est un coquin, un maraud qui a voulu m'affommer.

TORILLOS.

Ah! Ciel! insulter un Gouverneur dans son Gouvernement: qu'on cherche cet insolent, qu'on l'emprisonne. (*Il sort de droite & de gauche des Domestiques.*) Monseigneur n'est-il pas blessé? vite un Médecin.

SANCHO.

Oh! ce n'est pas la peine, je n'ai reçu que quelques coups de poing, & j'y suis fait.

TORILLOS.

(*Le Docteur entre.*) N'importe: venez, Seigneur Docteur; voici Monseigneur le Gouverneur qui vient d'être battu.

C

LE

LE DOCTEUR.

Battu ! .. cela mérite attention.

TORILLOS.

(On apporte un fauteuil.)

Asséyez-vous ; reposez-vous.

SANCHE.

Que de cérémonies !

LE DOCTEUR.

Battu ! .. Examinons la chose ; font-ce des coups d'épée, des coups de sabre, coups de bayonnette, coups de canne, coups de fangle, coups de bâton, coups de pied, coups de canon . . .

SANCHE.

Et non, non ; ce sont de petits coups de poing qui ne valent pas la peine qu'on en parle si longtemps. Laissez-moi tous en paix, & qu'on me donne à diner.

LE DOCTEUR.

Un verre d'eau à Monseigneur.

SANCHE.

De l'eau ! juste Ciel ! du vin, si l'on veut que je boive.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien. Je serais votre assassin, si je souffrais que l'on servit même une soupe d'ici à trois ou quatre heures.

SAN-

SANCHO.

Ah le traître !

TORILLOS.

Il s'agit d'ailleurs d'une affaire bien plus sérieuse ; vos Gardes en faisant la visite de l'Isle, ont arrêté une jeune Bergere & un fermier qui se disputaient. On vous les amene ; il faut être à jeun pour juger sainement.

SANCHO.

Moi ! je n'ai d'esprit que quand je digere. Ah ! le maudit métier ! Qu'on m'approche ce siege, qu'ils viennent ; mais je déclare, & très clairement que c'est pour la dernière fois, & que je ferai donner les écrivains au premier étourdi qui osera m'importuner à l'heure des repas.

LE DOCTEUR.

Nous espérons tous voir ici briller votre haute intelligence, & sur-tout que vous vous déferiez petit à petit de l'habitude de débiter à tous propos une légion de proverbes. . .

SANCHO.

Qu'est-ce à dire ? Mes proverbes sont à moi, & je fais de mon bien ce que je veux ; qui ne sçait pas son métier doit fermer sa boutique ; un bon payeur ne craint point de donner des gages ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ; on connaît l'arbre au fruit ; tant vaut l'homme, tant vaut sa terre ; chaque oiseau trouve son nid beau ; & qui
C 2 ne

36. *SANCHO PANÇA,*

ne fait pas ce qu'il doit, ne trouve pas ce qu'il croit ;
le fruit verd ...

LE DOCTEUR.

A votre aise , ne vous gênez pas, Mon-
seigneur.

SCENE XII.

Les ACTEURS *précédens*, Une
BERGERE, Un FERMIER,
GARDES.

LA BERGERE.

JE viens devant vous.

SANCHO.

Je le vois bien.

LA BERGERE.

On m'a pris ...

SANCHO.

Quoi ?

LA BERGERE.

Monseigneur, malgré moi, ce méchant m'a pris
mon Bouquet.

SANCHO.

Oui-dà !

LE

LE FERMIER.

Monseigneur, il faut que vous sçachiez ...

SANCHE.

Taisez-vous; chacun à son tour. (*À la Bergere.*)
Expliquez-moi comment s'est fait la chose.

ROMANCE.

Je ne suis qu'une Bergere,
Je ne vois que mes moutons,
Je ne veux aimer, ni plaire,
Je ne sçais que des chansons.
Pour tresser ma chevelure,
Mon miroir est un ruisseau:
Un bouquet fait ma parure,
Et mon bien c'est mon troupeau.

* *

Ce matin sa voix m'appelle,
Il s'approche à pas de loup;
Laisse-moi ma toute belle,
Me dit-il d'un ton si doux;
Ton amant soumis, & tendre,
Se croira trop satisfait,
Si tu veux lui laisser prendre,
Un baiser & ton bouquet.

* *

Fi donc, laissez-moi de grace,
Laissez, cela se prend-il?
Pour sa réponse il m'embrasse,
Voyez qu'un homme est subtil!
Je veux fuir, ce téméraire,
Malgré mes efforts, mes cris;
Malgré mon chien, ma colere,
Bouquet, baiser, tout fut pris.

* *

C 2

SAN-

SANCHO.

Ah ! ah ! Monsieur le galant, voilà donc comme vous en usez avec nos jeunes filles ! mais à bon chat, bon rat ; je vous ferai voir que le bien est pour tout le monde, & le mal pour qui le cherche : qu'avez-vous à répondre ?

LE FERMIER.

Moi, rien : si ce n'est d'abord qu'elle a menti ; v'la le fait de la chose.

CHANSONNETTE.

Je m'en revenois chantant,
 J'apperçus cette fillette ;
 V'la dis-je un morceau tentant ;
 Je l'approchai sur l'herbette ;
 Vous en auriez fait autant.
 En tournant mon compliment,
 Je saisis sa main blanchette,
 Que je baisai à l'instant ;
 Puis j'ouvris sa colerette,
 Vous en auriez fait autant.

* * *

Je t'aimerai tant, tant, tant,
 Lui disais-je, ma brunette ;
 Plus je devenois ardent,
 Plus j'amusois la follette ;
 Vous en auriez fait autant.
 Un baiser pris doucement,
 Fâcha d'abord la pauvrete.
 Un second plus éloquent
 La rendit bientôt muette :
 Vous en auriez fait autant.

* * *

Je vis ce bouquet galant ,
 Niché dans sa gorgerette,
 Je le saisis à l'instant ,
 Sans en perdre une fleurette ;
 Vous en auriez fait autant.
 Loin de nous innocemment
 Son chien jouoit sur l'herbette,
 L'amour fut de ce moment,
 Le témoin & l'interprête ;
 Vous en auriez fait autant.

* * *

SANCHO.

Il a ma foi raison ; mais faut d'la justice : écoutez, que vois-je là sortir de votre poche ?

LE FERMIER.

C'est un beau mouchoir de fine soye que je vais porter à notre sœur.

SANCHO.

Eh ! bien, Monsieur le fripon, je vous ordonne de donner ce beau mouchoir de fine soye à cette jeune fille pour la consoler du bouquet que vous lui avez pris.

LE FERMIER.

Oh ! Monseigneur, j'aime mieux tout rendre.

SANCHO.

Je le crois : mais voyez un peu cet impertinent, qui veut raisonner avec la justice ! Obéissez. *La Bergere met le mouchoir sur son col.*
 Grand-merci, Monseigneur.

SANCHO.

Attendez ; & toi , mon garçon , ne laisse pas fortir cette fille , & de gré ou de force reprends lui le Mouchoir que tu viens de lui bailler.

LE FERMIER.

Oh ! laissez faire.

D U O.

LA BERGERE.

Tu ne l'auras pas.
Ne me mets pas en colere.
Mais je pense qu'il radotte,
Il faudroit que je fusse sotté,
Je t'arracherai les yeux.

LE BERGER.

Tu me le rendras ,
J'espere.
Je veux r'avoir
Mon beau mouchoir,
Je te dis que je le veux.

LA BERGERE , (*lui donnant un soufflet.*)

Magot voilà pour ta peine.

LE BERGER.

Je suis déjà hors d'haleine.

ENSEMBLE.

Je t'arracherai les yeux. | Je te dis que je le veux.

SANCHO.

Arrêtez , arrêtez : qu'on me remette ce mouchoir.

LA BERGERE.

Monseigneur . . .

SAN-

SANCHO, *le rendant au fermier.*

Tenez, jeune homme, gardez le bien; & vous, ma belle petite Poulette, si vous aviez défendu ce matin votre Bouquet comme vous venez de défendre ce Mouchoir, à coup sûr il ne vous l'aurait pas pris; que je n'entende plus de vos nouvelles. Bon jour, qu'on les renvoie, & qu'on les marie pour les punir d'avoir retardé mon diner.

SCÈNE XIII.

(Torillos qui étoit sorti pendant le Duo, rentre avec une Lettre.)

SANCHO, TORILLOS, LE
DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

ALLONS vite nous mettre à table.

TORILLOS.

Ecoutez-nous.

SANCHO.

Je n'écoute rien.

TORILLOS.

C'est une Lettre.

SANCHO.

Je ne sçais pas lire.

C 5

TO.

SANCHO PANÇA,

TORILLOS.

Mais c'est de la part du Seigneur.

SANCHO.

Peu m'importe.

TORILLOS.

Du Seigneur Don Quichotte.

SANCHO.

Attendez ; il faut avoir du respect pour ses
Maîtres.

TORILLOS.

Vous reconnaissez son écriture.

SANCHO *tourne & retourne la Lettre.*

Oui sans doute.

(A part.) Comment ferai-je ?

(Haut.) Allons, allons, lisez la moi bien vite.

TORILLOS.

Moi, Monseigneur ?

SANCHO.

Oui, sans doute, n'êtes-vous pas mon Secrétaire, mon Intendant ?

TORILLOS.

D'accord ; mais si vous lisez vous-même.

SANCHO.

Mais si je ne veux pas la lire.

TO-

TORILLOS.

C'est que l'écriture est un peu ingrate.

SANCHO.

Ah ! le traître, le veillaque, le bourreau, le maudit Secrétaire ! Comment, coquin, tu ne sçais pas lire ?

TORILLOS.

Mais vous même, Monseigneur.

SANCHO.

Tien, va-t'en, je t'en prie, va-t'en, crainte de malheur ; & vous Docteur, puisque Docteur y a, voyons si vous sçavez lire.

LE DOCTEUR.

Grec , Hebreu , Syriaque , Anglais , Italien , François, Espagnol, vous n'avez qu'à dire.

SANCHO.

Finissons.

D U O.

LE DOCTEUR, (*lisant.*)

Ami Sancho.

(*à Sancho qui l'interrompt.*)

M'écouteriez-vous ?

(*il recommence à lire.*)

Ami Sancho ?

(*à Sancho qui ne lui donne pas*

le tems de faire la lecture de la lettre.)

M'écouteriez-vous un instant ?

Êtes-vous las de discourir ?

SANCHO.

C'étoit un si bon maître ;

Il m'avoit promis trois ânon, ;

Il me les donnera peut-être.

Lisons, lisons. (*au Docteur.*)

Vous verrez qu'il m'envoie

Quelque joli petit présent.

Ah le cœur m'en faute de joye !

Finissons, finissons. (*au Doct.*)

C'est une province

Que son bras vient de conquérir ,

Et dont il va me faire prince,

Je n'eus jamais tant de plaisir.

LE

Ami Sancho, je te donne avis que les Enchanteurs, mes ennemis & les tiens, ainsi que les voisins de ton Isle, se sont réunis pour t'attaquer, & qu'ils veulent dès cette nuit se rendre maîtres de ton Gouvernement & de ta personne.

SANCHO.

Tout le corps me tremble.

LE DOCTEUR.

Je crains de ne pouvoir pas assez tôt arriver à ton secours.

SANCHO.

Tenez, Messieurs, croyez-moi, sauf meilleur avis, décampons tous.

TORILLOS.

Nous n'espérons qu'en votre valeur.

SANCHO.

Mais vous avez grand tort : je ne suis qu'un poltron quand j'ai l'estomach vuide : passe encore si j'avais diné.

TORILLOS.

Qu'on serve Monseigneur.

SANCHO.

Qu'entends-je ? ah ! mon cher ami, oui, je vous l'assure, vous ferez, après mon grison, ce que j'aimerai le plus au monde . . . Je vais donc manger, je vais manger. Que je vous baise l'un & l'autre : je te pardonne tout pour la seule parole que

que tu viens de dire ; je te dispense de sçavoir lire ; je te permets même de me voler . . . quand je serai devenu riche. Allons vite manger.

(Tout le monde sort, on entend une symphonie agréable.)

S C È N E X I V .

Le Théâtre change, & représente un salon magnifique ; les pilastres sont ornés de girandoles chargées de leurs bougies. De droite & de gauche, on apperçoit la fumée des cassolettes ; on voit au milieu une table superbement servie, & de toutes parts une foule de peuple rassemblée pour voir le diner du Gouverneur. On apporte la table qui doit être couverte d'un tapis vers le milieu du Théâtre ; on place derriere un fauteuil pour Sancho ; tous les domestiques s'empressent à faire le service.

SANCHO, TORILLOS,
LE DOCTEUR, DO-
MESTIQUES.

SANCHO.

Le beau coup d'œil ! que de plats ! Courage, ami Sancho ; on a raison de dire que le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme . . . Que je vais m'en donner !

TO-

TORILLOS *tient un vase, & un valet une serviette.*

Il faut, s'il vous plait, vous laver.

SANCHO.

Oh ! ce n'est pas la peine ; je me trouve assez propre.

TORILLOS.

Mais, Monseigneur, il le faut.

SANCHO.

Mais, maraud, je ne le veux point.

TORILLOS.

Vous ne pouvez pas refuser de vous laver les mains.

SANCHO.

Soit, finissons. (*Il ôte son épée qu'un valet reçoit à genoux, & se lave les mains.*) Que j'ai de patience ! Encore, cela est-il fini ? (*on lui présente une serviette, puis un autre lui offre un verre d'eau.*) Que me veux-tu, toi ?

LE VALET.

Que Monseigneur se rince la bouche.

SANCHO, *lui jette le verre.*

Que le diable te mouche, Viellaque, le premier qui s'approche, je l'assomme. (*Il se met à table & se déboutonne.*) Ah ! (*Il s'essuie le visage.*) Pouf. Tranquillisons nous. (*On lui attache sous le menton une grande serviette.*) Par où commencer ? (*Il se frotte les yeux.*) Par cette soupe.

LE

LE DOCTEUR *se place derriere SANCHO, d'un côté, & chaque plat qu'il veut avoir, il le touche d'une baguette, & on le dessert, tandis que de l'autre côté TORILLOS essuie la bouche à SANCHO à chaque plat que l'on enleve.*

Qu'on la desserve.

SANCHO.

Hem!

LE DOCTEUR.

La soupe relâche l'estomac & nuit à la digestion.

SANCHO.

Croyez-vous? moi cela m'est égal; qu'on m'approche ces deux friands perdreaux, cette poularde.

LE DOCTEUR.

Qu'on les emporte.

SANCHO.

Un moment, s'il vous plait, ce n'est pas si fort la peine de m'essuyer la bouche; se mocque-t-on de moi, n'est-ce qu'avec les yeux qu'ici l'on dine & prétend-on me faire mourir de faim?

LE DOCTEUR.

Je veille à votre santé.

SANCHO.

Et morbleu, je veux être malade, quel diable d'homme êtes-vous?

LE

LE DOCTEUR.

Un sage Médecin préposé par les habitans de l'Isle pour préserver leur Gouverneur de toute intempérie d'estomac, on m'appelle....

SANCHO.

Et moi, je te chasse ; oui, hors d'ici tout à l'heure, sinon je te jure que si je prends une corde, je t'étrangle, toi & tous les Médecins, Docteurs & Opérateurs de cette Isle.

LE DOCTEUR.

Là, tranquillisez-vous, ôtez les ragouts. Monseigneur est incommodé.

SANCHO.

Oh ! le bourreau.

ARIETTE.

La soupe rend flegmatique,
 Tout ragout est corrosif,
 Vous deviendriez étique,
 Le bœuf vous rendroit pouffif,
 Le veau n'est que viande fade,
 Les poulets sont vaporeux,
 Le gibier rend peureux.
 Otez la salade.

D U O.

LE DOCTEUR.

Desservez vite le rot,
 Le poisson gâte la poitrine,
 Gardez-vous de servir du
 fruit,
 Otez.

Je prétends vous conserver
 sain.

SANCHO.

Auras-tu fini bientôt,
 Que le diable t'endoctrine,
 Docteur mille fois maudit,
 Je te vais fermer la bouche.
 Tous les plats sont emportés,
 Au nom du ciel arrêtez,
 Veux-tu me voir mourir de
 faim,
 Docteur ou monstre farou-
 che ?

SAN-

SANCHO.

Ah! Ciel! maudit Gouvernement, maudite ambition! maudit Docteur! il faut que je me venge en t'arrachant les yeux.

(Il s'élançe sur le Docteur ; on l'arrête.)

LE DOCTEUR.

Eh! tout doux, puisque vous le voulez, que l'on rende à Monseigneur cette poularde fine.

SANCHO.

Est-il possible?

LE DOCTEUR.

Au moins c'est contre mon avis, & s'il arrive quelque malheur . . .

SANCHO.

Il n'en arrivera pas, mon cher ami, il n'en arrivera pas, j'en suis garant. *Aux Valets.* Rangez vous de là, coquins. *(Il court à la table.)*

TORILLOS, *veut le conduire au fauteuil.*

Mettez-vous ici.

SANCHO *se met au coin de là table sur un petit tabouret.*

Non, non. je me trouve bien là. *(Il prend la poularde.)* Oh! qu'elle a bonne mine, quelle odeur! ... *(On entend un tambour.)* Mais juste Ciel! pourquoi ce tapage?

TORILLOS.

Je crains quelque nouveau malheur, j'y vais voir. *(Il sort.)*

SANCHO.

Je frissonne.

D

LE

SANCHO PANÇA,

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de manger.

TORILLOS *revient.*

Ah ! Seigneur, ce sont ... Ce sont les ennemis
qui ravagent l'isle.

LE DOCTEUR.

Il faut vous mettre en défense.

SANCHO.

Qui, moi ! je ne sçais que juger ; vous autres
allez vous battre.

LE DOCTEUR.

Monseigneur Don Quichotte nous l'avoit bien
prédit.

SANCHO.

Mes chers amis, ne m'abandonnez pas.

TORILLOS.

Nous tremblons comme vous, ce sont des gens
terribles, des Turcs, des Renégats.

SANCHO.

Pauvre Sancho !

LE DOCTEUR.

Nous allons rassembler vos Gardes , chercher
des armes pour vous, pour nous.

SANCHO.

Quant à moi ! ce n'est pas la peine , je me
tiens déjà pour battu ; restez ! vous me quittez ;
Oh ! Ciel !

SHE-

SCENE XV.

SANCHO *seul.*

RECITATIF.

Ils font partis.

(Il est effrayé
par le bruit de
la musique.)

{ Le bruit croit & s'augmente,
Je n'entends plus que fusils & canons.

(regardant la
table.)

Ils ont pris tous les plats,
Et la faim me tourmente,

(Il veut fuir,
mais une musi-
que champêtre
l'arrête.)

Enfuyons-nous

Quels plus doux sons,

C'est le chalumeau, la musette,

(Il est effrayé
par le bruit de la
musique.)

C'est la timballe,

La trompette,

Pauvre Sancho ! que devenir ?

Ce doux son me charme & m'enchanté,

Ce tintamarre m'épouvante,

E'tois-ce à jeun que je devois mourir ?

Oh ciel !

Pour grace dernière,

Laisse moi fuir de ce palais,

Que je retourne en ma chaumière,

Pour ne l'abandonner jamais.

(Il apperçoit une
salade & un gi-
got, il les prend,
& se cache sous

Mais que vois-je encore, un gigot ?

Une salade délectable,

Il faut les saisir au plutôt,

Et nous cacher, où, sous la table.

la table pour Que l'ennemi fasse le diable,
les manger.) Mangeons bien & ne difons mot..

S C E N E XVI.

SANCHO caché sous la table.

TORILLOS, suivi de Domestiques
 qui portent des armes pour Sancho,
 & qui sont armés eux-mêmes.

TORILLOS.

Où donc est donc le Gouverneur? Seigneur Sancho, le tems presse, Seigneur Sancho, répondez-nous.

SANCHO lève un coin du tapis, on
 le voit manger.

Leur répondre, quelque sot! j'ai bien autre chose à faire.

TORILLOS.

C'est en vain que je cherche, aidez-moi donc vous autres, il ne peut être forti, puisque j'ai fait veiller aux portes; que diable, ferait-il fourré sous la table? Voyons; (*on lève le tapis,*) quoi! vous voilà, Monseigneur?

SANCHO.

Vous en avez menti, ce n'est pas moi.

TORILLOS.

Levez-vous vite, les ennemis font arrivés.

SAN-

SANCHO.

Qu'ils s'en aillent.

TORILLOS.

L'isle fera prise.

SANCHO.

Je m'en moque.

TORILLOS, *aux Valets.*

Emportez vite cette table. Vous, aidez au Gouverneur à se relever ... Et vous, Monseigneur, prenez ces armes.

SANCHO, *voulant s'en aller.*

Je n'en ferai rien.

SCENE XVII.

SANCHO, TORILLOS, THERESE,
LOPE TOCHO, *suiwi de Paysans
& de Paysannes.*

THERESE, *aux Paysans.*

Venez, venez, vous autres: (*A Sancho.*) Tian, v'là la plus jolie jeunesse de la Manche qui s'en vient tout en chantant te féliciter sur ta fortune ... Mais, qu'avons-je appris? Qu'est-ce que tout ce tintamarre?

SANCHO.

Oh! je n'en sçai rien moi-même, ma chere Therese. (*Il apperçoit Lope Tocho, & court l'embrasser.*) Ah! mon cher Lope; mon cher ami.

QUATUOR.

TORILLOS *donnant des armes à Sancho.*

Prennez vite cette lance,
Armez-vous en diligence.

SANCHO (*donnant à Lope Tocho les armes que
Torillos lui présente.*)

Mon cher Lope avance,
Prends vite la lance,
Prends, sans te faire prier,
Ce casque & ce bouclier.
Prends; c'est un service d'ami,
Sois Gouverneur en ma place,
Prince, Roi, Duc, s'il te plait.
Quant à moi votre valet,
Je n'en mets, ni je n'en ôte,
Ici nud je suis venu,
Et je m'en retourne nud,
J'avois compté sans mon hôte,
Mais
Serviteur, je m'en vais.

ENSEMBLE.

Lope Tocho.	}	Expliquez-nous vos projets, Vous quitteriez vos sujets? Serviteur, je m'en vais.
Therese.		
Torillos.		
Sancho.		

LOPE TOCHO.

Voulez renoncer à votre Gouvernement?

SANCHO.

Si j'y renonce, ah! mon cher ami, autant vaudrait que le diable m'eut mis la barbe en papillotes que de m'inspirer la fotte envie d'être Gouverneur; & s'il faut qu'elle me reprenne, je consens à mourir de faim dès le premier jour: mais suffit, pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

LOPE

LOPE TOCHO.

Vous consentez donc à venir avec nous, à m'accorder votre fille ?

SANCHO.

V'là qu'est fini, je te baille ma petite Sancha, je m'en retourne avec vous ... (*Il se range du côté des Paysans.*) Je tope à tout, je me sens déjà le cœur en joie de ne me plus voir entouré que de bonnes gens de ma sorte.

TORILLOS.

Mais, que dira Monsieur le Duc ?

SANCHO.

Tout ce qu'il voudra.

SCENE XVIII & dernière.

LES ACTEURS PRECEDENS.

LE DOCTEUR.

Seigneur, l'Isle est en paix.

SANCHO.

Tant mieux pour elle.

LE DOCTEUR.

Les ennemis sont vaincus.

SANCHO.

Tant mieux pour vous.

LE DOCTEUR.

Graces à votre valeur.

D 4

SAN-

SANCHO.

Taisez-vous, menteur insigne, taisez-vous...
Si je n'étais prudent; mais suffit, qu'on m'ouvre la
porte.

LE DOCTEUR.

Vous voulez nous quitter.

SANCHO.

Et tout à l'heure. Je pars avec mon gendre,
mon âne, & ma femme. Mon cher âne que je vais
t'embrasser! Oui, vous avez beau rire; mon âne,
tout âne qu'il est, vaut cent fois mieux que vous, il
m'a rendu service, & vous ne m'avez fait que du
chagrin.

LOPE TOCHO, à *Thérèse*.

Le voilà devenu raisonnable.

SANCHO.

Adieu, Messieurs, adieu, je suis né pour bêcher
la vigne, & non pour défendre des Isles; chacun
doit faire son métier; je ne sçais manier ni lance,
ni lancette, & j'aime mieux une soupe qu'on mange,
qu'un grand repas qu'on regarde. Gouvernez votre
Isle, ou qu'elle se gouverne toute seule; faites à
votre guise; je m'en lave les mains, je n'y perds,
ni n'y gagne, & je m'en soucie comme d'un zeste.

LE DOCTEUR.

Soyez sûr qu'à l'avenir...

SANCHO.

Serviteur, on ne m'atrape pas deux fois.

J'ai donné dans la grandeur,
Plus fin peut s'y méprendre.

Bon

Bon à prendre est bon à rendre,
 Contre fortune bon cœur.
 Laissons Marc Aurele à Rome.
 C'est le bon sens qui fait l'homme.
 Prenez moi l'œuf d'un moment,
 Pain d'un jour , vin d'un an ;
 Va-t-il pleuvoir, couvrez vous,
 Quittez méchante partie,
 Le mouton doit fuir les loups.
 Au fait, cela signifie
 Que je veux fuir de ce lieu.
 J'ai tout dit, bon soir, adieu.

LOPE TOCHO.

Venez, Beau-pere, j'ons déjà des écus, j'en amaf-
 ferons d'autres , vous trouverez chez nous une vie
 tranquille.

SANCHO.

Et morgué, c'est là le bonheur.

THERESE.

Mais, ta petite Peronnelle . . .

SANCHO,

Paix , Thérèse! touche là , pas de rancune,
 quand la fortune nous trouble une fois la visiere, on
 ne sçait plus ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait , & c'est
 pour ç'a qu'on voit tant de fots & de sottises dans le
 monde ; mais que tout soit fini ; je renonce aux Gou-
 vernemens & aux Chevaleries, renonce à ta mauvai-
 se humeur , marions notre fille, travaillons la terre,
 & disons toujours à nos enfans que pour être heu-
 reux , il faut que chacun vive dans son état . . .
 Pour moi . . .

SANCHO PANCA.

VAUDEVILLE.

SANCHO.

Je vais revoir ma chere métairie,
 Je dis adieu pour jamais aux grandeurs,
 Sur l'avenir est bien fou qui se fie.
 Bon pain chez soi vaut mieux que poules ailleurs.
 Qui croit au nid trouver la pie,
 Le plus souvent n'y prend qu'un rat,
 Il faut, quoiqu'il arrive,
 Que chacun vive,
 Dans son état.

THERÈSE.

Qu'une bourgeoise en beaux habits de nôce,
 Dans le grand monde étale de grands airs,
 ça ne sçait pas se tenir en carrosse,
 ça veut parler, ça dit tout de travers,
 Bien loin de donner dans la bosse,
 Chacun rit de son faux éclat.
 Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Qu'un jeune Abbé tranchant du militaire,
 Tienne à Chloé des propos indécens ;
 Malgré son ambre & son air de mystere,
 On fait peu de cas de ses petits talens,
 Ce qui plait dans un mousquetaire,
 Déplait dans un homme à rabat.
 Il faut, &c.

TORILLOS.

Qu'un financier dont la grande richesse,
 N'est pas toujours le prix de ses vertus,
 Veuille imiter les airs de la noblesse,
 Il voit bientôt la fin de ses écus.
 Adieu les amis, la maîtresse,
 Chacun rit aux dépens du fat.
 Il faut, &c.

THERSEE.

Fille qui veut sans bien & sans naissance,
Dès son printemps donner dans la grandeur,
Risque d'abord sa gentille innocence,
Et par degrés se pervertit le cœur.
L'estime honore l'indigence,
Le mépris suit un faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

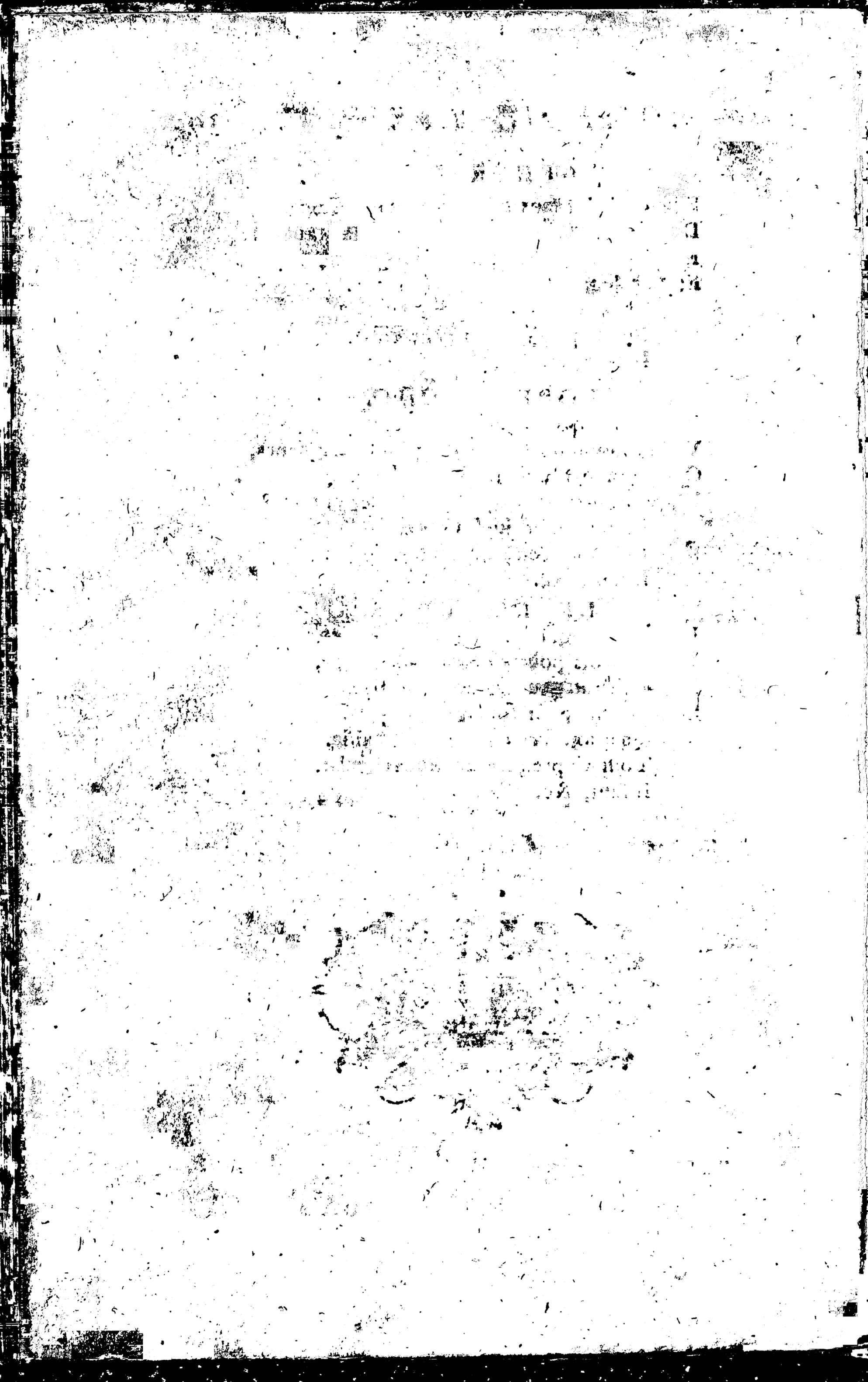
Par vanité que le jeune Valere,
Veuille toujours hanter de grands Seigneurs,
Que gagne-t-il à sortir de sa sphere,
Il perd son tems & quelquefois ses mœurs ?
Le public en juge sévere,
L'accuse d'être sot ou fat.
Il faut, &c.

LE DOCTEUR.

Le gentilhomme est né pour le service,
Le villageois pour cultiver les champs,
Le Magistrat pour rendre la justice,
Le Médecin pour soulager les gens.
Qu'à son sort chacun s'attervisse,
Tout va prendre un nouvel éclat.
Il faut, &c.

F I N.





*Pieces de Théâtre représentées au Théâtre de la
Cour & imprimées*

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGÉDIES.

Rixd. fols lubs.

- Le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. de Belloy, 8. 1765. — 12
gr. pap.
- Hypermnestre, Tragédie, par Mr. Le Mierre, 8. 766. *gr. p.* — 12
- L'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. de Voltaire, corrigée
sur les Manuscrits de la Comédie Française à Paris, suivant
l'Auteur, 8. 767. *gr. p.* — 12
- Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même,
8. 767. — 12
- Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par Crebillon, 8. 767. — 12

COMÉDIES.

- Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr.
de Voltaire, 8. 767. *gr. p.* — 12
- Le Misantrope, Comédie, par Moliere, 8. 767. — 12
- Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes,
par M. Sedaine, 8. 767. *gr. p.* — 12
- La Partie de chasse de Henri IV., par M. Collé, 8. 767. *gr. p.* — 12
- La Seconde Surprise de l'Amour, par M. De Marivaux,
8. 767. *gr. p.* — 12

OPÉRA-COMIQUES.

- Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariet-
tes, par Mad. Favart, 8. 766. *pet. pap.* — 8
- Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. An-
seume, 8. 767. *p. p.* — 8
- Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du
Maître en Droit, 8. 767. *p. p.* — 6
- Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée
d'Ariettes, par Mr. Anseume, 8. 767. *p. p.* — 6
- La Servante Maîtresse, Comédie en deux actes, mêlée d'A-
riettes, trad. de la *Serva Padrona*, intermède Italien,
8. 767. *p. p.* — 6
- Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'A-
riettes, par Mr. Quétant, 8. 767. — 8
- Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, 8. *sous presse.*
Rose

OPERA-COMIQUES.

- Rixd. fols lubs.
- Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. Sedaine, 8. 767. p. p. — 8
- Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. p. p. — 8
- On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. Sedaine & Moncini, 8. 767. p. p. — 8
- Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Poinfinet, 8. gr. p. 767. — 12
- Sancho Pança dans son Ile, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. Poinfinet, 8. 767. gr. p. — 12
- Ninette à la Cour, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. Favart, 8. gr. p. sous presse. — 12
- La Clochette, Comédie, mêlée d'Ariettes, par Anseaume; 8. gr. p. sous presse, — 12

J'imprimerai aussi incessamment.

- Les Dehors Trompeurs, ou l'homme du jour, Comédie en 5 actes, par Boissy, — 12
- Andromaque, Tragédie de Racine, — 12
- & autres pieces.

J'ai aussi un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, savoir

- Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. de Voltaire, 8. Geneve 765. — 16
- Le Caffé ou l'Ecoffaise, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760. — 16
- Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mélange de pieces, 8. Geneve 767. — 36
- la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par Favart, 8. Dresde 764. — 8
- la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par Baron, *ibid.* — 12
- l'Ecole des Meres, Comédie, par de Marivaux, 8. *ibid.* 764. — 8
- la Metromanie, ou le Poëte, Comédie, en vers & en 5 actes, par Piron, 8. *ibid.* 764. — 12
- Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par Le Sage, 8. *ibid.* — 12
- Et plusieurs autres pieces de Théâtre.

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou figures enluminées d'histoire Naturelle, par Mr. le Professeur Ascanius, 1er Cayer, contenant X. planches savoir,

- | | |
|-----------------------------------|----------------------------------|
| I. La Carpe de mer. | VI. L'Orphie. |
| II. L'Anguille de mer. | VII. La Vive, ou Dragon de mer. |
| III. Le Maquereau. | VIII. Le Corbeau blanc de Feröe. |
| IV. Le Dorsch. | |
| V. Le Tydtling, espece de Dorsch. | IX. Le Vanneau gris de fer. |
| | X. La Tulipe de mer. |

Avec l'Explication des X. planches, fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

- | | |
|---|---------------|
| Bélifaire, par <i>Marmontel</i> , 8. 1767. | 16 sols |
| Hylaire, par un Metaphysicien, parodie de Bélifaire, 8. 767. <i>Amst.</i> | 12 — |
| Dissertations sur l'origine du langage & sur les Runes; & Essais sur divers Sujets, 8. 767. | 8 — |
| * Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 766. | Rixd. 1. 12 — |
| Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. <i>Mallet</i> , 8. <i>Geneve</i> , 767. T. I. | 28 — |
| Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 767. | 3 — |
| * Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 767. <i>Florence</i> | 24 — |
| Memoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. | 6 — |
| Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jetés par une tempête près de l'Isle déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. <i>P. L. Le Roy</i> , 12. 1766. | 6 — |
| Sermons de Lullin, 8. Tom. 2 ^d . <i>Geneve</i> 767. | 28 — |
| Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767. | 20 — |
| Lettres sur la Danse & les Ballets, par <i>Novere</i> , 12. <i>Vienne</i> 767. | 32 — |

*Les Livres avec une * arriveront incessamment.*

Choix

Livres nouveaux.

Choix de Coquillages & de Crustacés, par Mr. <i>Regenfuss</i> , en noir, suivant le Prospectus pour la souscription, Rixd. 10.	
<i>l'Amitié Scythe</i> , 12. 767	— 20
<i>Anecdotes Françaises</i> , 8. 767. rel.	1. 24
<i>l'Antiquité Justifiée</i> , 12. 766	— 20
<i>l'Aveugle de Palmyre</i> , Comédie, 8. 767	— 18
<i>du Bonheur</i> , par <i>De Serres</i> , 8. 767. Rel.	— 40
<i>la Campagne</i> , 12. 2 vol. 767	1. 8
<i>Celianne, ou les Amans séduits par leur Amour</i> , 12. 766	— 20
<i>le Château d'Otrante</i> , 12. 2 part. 767	— 32
<i>le Coche</i> , 12. 2 vol. 767 Rel.	1. 32
<i>le Code Matrimonial</i> , 12. 766	— 40
<i>la Comtesse de Vergi</i> , 12. 2 part. 766	— 24
<i>Contes de la Fontaine</i> , 8. 2 vol. fig. 762	24. —
<i>Decameron de Bocace</i> , 8. 5 vol. fig. 765. Rel.	40. —
<i>Dictionnaire d'Anecdotes</i> , 8. 767. Rel.	1. 16
— des Arts & Métiers, 8. 2 vol. 766. Rel.	2. 24
— de Cuisine, 8. 767. rel.	1. 32
— des Théâtres, 8. 763. Rel.	2. 24
<i>le Duo interrompu</i> , Conte, suivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	— 32
<i>Essai sur la Population de l'Amérique</i> , 12. 4 vol. 767. R.	4. —
<i>Ecole des Peres & des Meres</i> , 12. 2 part. 767	— 36
<i>Esprit de la Ligue</i> , 12. 3 vol. 767. Rel.	2. —
— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766	3. —
<i>Etudes convenables aux Demoiselles</i> , 12. 2 vol. 762. R.	1. 32
<i>la Fête du Château</i> , 8. 766	— 20
<i>les Gascons en Hollande</i> , 8. 2 vol. 767	1. —
<i>Haou-Xiou-Choan</i> , histoire Chinoise, 12. 4 vol. 766	1. 32
<i>Histoire de Bertrand du Guesclin</i> , 8. 2 vol. 767. Rel.	2. —
— de <i>Mis Ind. Danby</i> , 12. 2 vol. 767	1. 8
— d' <i>Henri IV.</i> par <i>Bury</i> , 12. 4 vol. 766. Rel.	4. —
<i>Iliade d'Homere</i> , en vers, 8. T. I. 766	— 36
<i>Intérêts des Nations de l'Europe</i> , 12. 4 vol. Rel.	4. —
<i>Joseph</i> , Poëme en 9 Chants, par <i>Bitaubé</i> , 8. fig. 2 vol. 767.	2. —
<i>Lettres d'Affi à Zurac</i> , 12. 767	— 20
— du Colonel <i>Talbert</i> , 12. 4 vol. 767	2. 16
<i>le Lord impromptu</i> , 12. 2 vol. 767	— 36
<i>Magazin énigmatique</i> , 12. 767	— 28
— récréatif, 8. 767	— 20
<i>les Malheurs de l'Amour</i> , 12. 2 vol. 766	— 32
<i>Maria, ou Nouvelle Pamela</i> , 12. 2 vol. 765	— 40

& autres suivant le Catalogue.

COPENHAGUE, ce 21 Sept. 1767.



TOM JONES,

COMEDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

AVEC DES ARIETTES,

par Mr. POINSINET,

MISE EN MUSIQUE

par A. D. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 14^e Avril 1769.

Cette nouvelle Edition est conforme à celle de Paris du 30. Janv. 1766.



A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT.

MDCCLXIX.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

TOM JONES. Mr. DE LA TOUR.

Mr. WESTERN. Mr. DINESY.

Mad. WESTERN. Mad. MERCIER.

Mis SOPHIE WESTERN. Mad. DINESY.

HONORA. Mad. DARTIMON.

ALWORTHY. Mr. DESCHAMPS.

BLIFIL. Mr. CASIMIR.

DOWLING, *Quaker*. Mr. DU TILLET.

La Maîtresse de l'Hotel-
lerie D'UPTON.

PIQUEURS.

VALETS.

BUVEURS.

Représentée par les Comédiens Italiens du Roi
pour la 1^e fois, à Paris, le 27 Fevr. 1765
& remise avec des changemens le 30 Janv.
1766.



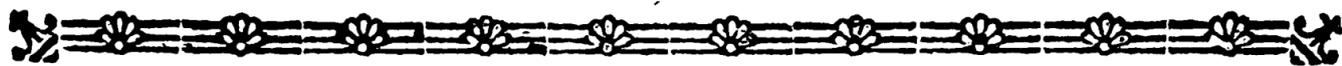


TOM JONES,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

MÉELEE D'ARIETTES.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon de compagnie dans le Château de Mr. Western. On y voit différens meubles. Sophie est du côté du Roi, près d'un métier de tapisserie, où elle travaille. Honora de l'autre côté s'occupe à faire de la Dentelle.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, HONORA.

A 2

DUO.

D U O.

SOPHIE *travaillant.*

Que les devoirs que tu m'imposes
 Triste raison ont de rigueur!
 Tu gémis; Sophie, & tu n'oses
 T'interroger sur ta douleur.
 Quand sous tes doigts naissent les roses,
 Les épines sont dans ton cœur.

HONORA, *faisant de la dentelle & agitant
 ses fuseaux.*

Soir & matin,
 La jeune Hette,
 Triste & feulette,
 Cède au chagrin.
 Qu'un jeune drille
 Lui parle l'amoureux jargon,
 Son cœur fautille,
 Elle babille,
 C'est un démon.
 Voilà sur l'esprit d'une fille,
 Le pouvoir d'un joli garçon.

SOPHIE *avec humeur.*

En vérité, ma bonne, vous m'obligeriez de
 contraindre votre gaieté; elle est aujourd'hui bien
 vive.

HONORA.

Pas plus qu'à l'ordinaire; mais c'est vous, Ma-
 demoiselle, qui êtes aujourd'hui bien triste, votre
 mélancholie s'accroît de jour en jour.

SOPHIE.

Tu te l'imagines, parce que je ne prends nul plai-
 fir

fir à disputer avec ma tante des intérêts de l'Europe, ni à babiller inutilement avec toi.

HONORA.

Courage, foyez plus sincère, vous avez quelque chagrin secret; tenez, tout le monde s'en apperçoit ici, & nous en cautions encore ce matin avec Mr. Jones.

SOPHIE *travaillant.*

Avec Mr. Jones; & qui vous a priée, s'il vous plait, de vous entretenir de moi?

HONORA *travaillant.*

Eh bien! n'allez-vous pas gronder? comme si j'avois commis un grand crime d'écouter votre éloge . . fait par le plus joli jeune homme, le meilleur ami de votre pere, que le sage Alvorthy élève. & chérit comme un fils.

SOPHIE.

Je vois que le plus court est de te laisser dire. . .

HONORA *se lève.*

Mais convenez-en vous-même; vive ce Cavalier pour les attentions, les soins, la générosité, le courage: Auriez-vous l'ingratitude d'oublier qu'il n'a pas craint de se casser le bras pour vous garantir d'une chute légère; oh! dès qu'il s'agit de rendre service, rien ne l'arrête, & voilà comme j'aime les hommes.

SOPHIE.

Il me paroît que tu ne haïs pas trop celui-là.

HONORA.

De bonne-foi le peut-on haïr? il est si poli, si bienfait!

SOPHIE.

Sçais-tu que je finirais volontiers par t'en croire amoureuse?

HONORA.

Ah! vous voulez vous amuser à mes dépens; croyez que je me rends justice. Je sçais que le pauvre Mr. Jones ne connoit encore ni ses parens, ni sa famille, mais je sçais aussi que l'incertitude de son sort vaut mieux que la réalité du mien; chéri de votre pere, élevé par Mr. Alvorthy, tenez, Mademoiselle, tout cela suppose quelque secret motif, & j'en suis si persuadée, qu'on me voit toujours la premiere à prendre son parti contre tous ceux qui en babillent.

SOPHIE.

Cela est très-bien de ta part, je t'en loue.

HONORA.

J'ai déjà fait certaine remarque.

SOPHIE.

Qu'elle est-t'-elle?

HONORA.

Ce grave Dowling, ce Quaker qui est comme l'intendant de Mr. Alvorthy, lui qui tutoye tout le monde, ne salue personne, dont l'abord est si brusque, le ton si dur, l'esprit si fier, & bien quand il parle de Mr. Jones il y met des égards, du respect.

SOPHIE.

Mais . . je m'en suis apperçue.

HONORA.

Allez, Mademoiselle, le ciel est juste; il permettra que tout se découvre; & en attendant si quelqu'un doit ici le protéger, je vous assure que c'est plutôt vous, qu'une autre.

SO-

SOPHIE.

Pourquoi ?

HONORA.

Je crains. . .

SOPHIE *se lève.*

Achéve : tu dois sçavoir que je ne veux pas
que l'on me cache rien. . .

HONORA.

Eh bien ! écoutez-moi , c'était hier après le di-
ner , il se promenait dans le bosquet ; c'est assez son
usage , je m'étais cachée , & je l'entendais qui disait,
mais mille fois plus tendrement que je ne puis vous
le répéter :

A R I E T T E.

Oui , toute ma vie,
La belle Sophie,
Charmera mon cœur.
De toute ma vie,
La belle Sophie,
Ferait le bonheur.
Cœur sensible & tendre,
Qui peut chaque jour la voir & l'entendre,
Sait-il se défendre,
Du pouvoir d'amour. .

Oui, toute &c.

Mais dans le silence,
Loin de ses appas,
Cachons mon offense,
Et sans espérance,
Répétons tous bas,

Oui, toute &c.

SOPHIE *troublée.*

Honora, finissez . . . si vous me promettiez de ne plus parler de tout ceci, je vous pardonnerais. Mais prenez garde . . . vous êtes indiscreete, ma bonne . . . vous l'êtes trop . . . mon pere . . . moi-même.

HONORA.

Ne craignez rien; j'entends quelqu'un: c'est Madame votre tante; la gazette l'occupe si fortement qu'elle ne vous apperçoit pas. (*Sophie & Honore se remettent à leur ouvrage.*)

S C E N E II.

HONORA, SOPHIE, Mad. WESTERN.

Mad. WESTERN *lit la gazette.*

Ah! je suis bien aise de vous trouver ici; vous travaillez, tant mieux; j'aime qu'on s'occupe: Honora, forttez.

HONORA *à part.*

Pourquoi donc ce mystere? (*Elle sort.*)

Mad. WESTERN.

Vous me voyez, ma nièce, fort inquiète: les affaires du Nord prennent une tournure absolument contraire à mes idées! . . .

SOPHIE.

Il faut espérer.

Mad. WESTERN.

Non, contre toute raison le Dannemark prend
les

les armes; on s'était arrangé sur une confédération, on avoit projeté des articles, & point du tout: en vérité, il est bien pénible d'arranger des gens qui ne veulent pas s'entendre.

SOPHIE.

Mais, ma tante, ne ferait-il pas plus simple de les laisser s'arranger eux-mêmes?

Mad. WESTERN.

Cela vous est bien facile à dire: mais ces contradictions perpétuelles m'occupent, me chagrinent, m'empêchent de songer, comme je le voudrais, aux intérêts de cette maison, dont votre pere, qui n'a pas le sens commun, me laisse tout le tracas.

SOPHIE.

Ma tante... Il est mon pere.

Mad. WESTERN.

Oui, & c'est là tout son mérite; car dans sa conduite, c'est bien le gentilhomme le plus extraordinaire... Tous les jours courant les bois, ne vous entretenant, les soirs, que de ses chevaux, de ses valets... Ah! qu'il ferait bien mieux de suivre ses affaires, de veiller... sur vous... oui, sur vous-même, Mis Western, dont je suis fort mécontente!

SOPHIE.

Que me reprochez-vous?

Mad. WESTERN.

Ah! ça, nous sommes seules. Je vous ai élevée. Je vous aime. Depuis deux mois que Monsieur Alworthy, son protégé Jones, & Blifil son neveu, logent dans ce château, vous êtes triste, rêveuse, vous fuyez la compagnie.

SOPHIE.

Je vous jure...

A 5

Mad.

Mad. WESTERN.

Vous êtes amoureuse , Sophie.

SOPHIE *vivement.*

Ne le croyez pas.

Mad. WESTERN.

ARIETTE.

Ah ! j'aime assez cette finesse.

Vous prétendez m'en imposer ,

A moi , ma Niece ,

C'est par trop s'abuser.

Du Ministre le plus sévère ,

Du plus habile Secrétaire ,

Dès que je veux fonder les sentimens ,

L'espoir couronne mon attente ,

Jugez , jugez si je suis clairvoyante ,

Sur les intrigues des Amans.

Ah ! j'aime &c.

SOPHIE.

Je ne sçais que penser.

Mad. WESTERN.

Vous rêvez , vous craignez de me répondre , vous avez tort. Votre choix me plaît , il est convenable. Si j'attendais que mon frere s'avisât le premier de songer à votre établissement , ce serait à ne pas finir ; il ne peut tarder , & j'en vais conférer avec lui tout-à-l'heure.

SOPHIE.

De grace , répondez - moi ; se pourrait-il que vous fussiez assez bonne ?

Mad. WESTERN.

Eh ! voilà comme l'on parle . . . comptez sur moi. (*On entend un bruit de fanfares.*) J'entends du bruit ;

bruit; c'est votre pere; on ne peut le méconnoître au tapage qui l'environne.

SCENE III.

Quatre Piqueurs en bottes & en habits trouffés, tenant en main leurs trompes & donnant des fanfares. JONES, Mr. WESTERN, *en habit de chasse, la trompe au col*, SOPHIE, Mad. WESTERN, HONORA.

Mr. WESTERN, *après les fanfares.*

Courage, enfans de la joie; de la gaieté: Ah! le beau temps; la belle chasse!

JONES.

Elle a été des plus heureuses.

Mr. WESTERN.

Oui, mon ami, c'est graces à ton intelligence. Bon jour, Sophie: comment te portes-tu, ma fille? fais ton compliment à mon camarade, il vient, ma foi, de s'acquérir la gloire du plus déterminé chasseur de notre Comté de Sommerfet.

JONES.

C'est à vous qu'appartient cet avantage.

Mr. WESTERN.

Nenni, vraiment, je suis sincere. C'est à toi que je dois aujourd'hui tout le plaisir de ma chasse. Si tu l'avais vu, Sophie, qu'elle vivacité! quelle ardeur! mais vous autres femmes vous vous levez si tard!

Mad.

Mad. WESTERN.

Ne faut-il pas, comme vous, courir des bois avant qu'il soit jour?

SOPHIE.

J'en ai bien du regret.

JONES.

Le plaisir que nous vous aurions vu prendre eût encore augmenté le nôtre.

Mad. WESTERN.

Oh! sans doute, il est bien flatteur pour des femmes d'une certaine façon de s'exposer tous les jours à quelque nouvel accident, de braver les vents, la pluie!

Mr. WESTERN.

Eh! ma chere Sœur, mêlez-vous de politiquer sans nous contrarier sur nos plaisirs. Ah! que n'avez-vous vu la chasse de ce matin? peut-être de six mois n'aurons-nous pareille rencontre; un Cerf dix-cors, un temps! un frais! tayaut, tayaut; il semble que j'y fois: tenez, le recit seul de ma chasse vous fera regretter de ne nous avoir pas suivis. Ecoutez.

A R I E T T E.

D'un Cerf dix-cors

J'ai connoissance:

On l'attaque au fort,

On le lance.

Tous sont prêts;

Piqueurs & Valets,

Suivent les pas de l'ami Jones.

J'entends crier vol'clets,

Aussitôt j'ordonne,

Que la Meute donne,

Tayaut, tayaut;

Mes

Mes Chiens découplés l'environnent,
 Les trompes sonnent,
 L'Echo raisonne.
 Quelques chiens que l'ardeur dérange,
 Quittent la voie, & prennent le change;
 Jones les rassure d'un cri.

Ourvari, ourvari.

Aur'tour, aur'tour :

Nous en revoyons,

Vol'clets, vol'clets.

Accoute, accoute,

A Mirmiraut

Tout à Griffaut.

On reprend route.

Voilà le Cerf à l'eau.

Il bat l'eau.

L'animal forcé succombe,

Fait un effort, se relève, enfin tombe;

Et nos Chasseurs chantent tous à l'envi :

„ Amis, goûtons les fruits de la victoire;

„ Amis, amis, célébrons notre gloire.

„ Halali, fanfare, halali,

Halali.

Mad. WESTERN.

Quand vous aurez tout dit, mon frere, pour-
 ra-t-on vous parler un moment de vos affaires ?

Mr. WESTERN.

Oh! de tout mon cœur, & tant que vous vou-
 drez, mais, dites-moi d'abord, le diner tardera-
 t'il beaucoup? nous n'avons eu que le tems de fai-
 re une petite halte, & grace à vos soins la cantine
 étoit mal fournie.

Mle.

Mad. WESTERN.

Il n'est pas encore midi.

Mr. WESTERN.

Que m'importe ? Ordonnez qu'on se dépêche.
(Aux piqueurs.) Et vous, enfans, point de relâche.
Le franc Chasseur doit être plus alerte encore que
la bête qu'il poursuit. Demain, dès le point du
jour. . . .

Mad. WESTERN, à part.

Oh ! demain vous aurez, après le diner, tout
le tems de donner vos ordres. (Haut.) Honora, sui-
vez ma niece dans son appartement. Je me flatte
que Mr. Jones me voudra bien permettre d'être un
moment seule avec mon frere.

JONES.

Madame.

(Honora sort avec Sophie.)

Mr. WESTERN.

C'est une tyrannie ; je ne sçais ce qu'elle me
veut : il faut contenter les femmes. (A Jones.) Va-
t-en donner un peu le coup d'œil du Maître ; vois
si notre jeune, meute est rentrée en bon état : va,
mon camarade ; je ne tarderai pas à t'aller joindre.
(Jones sort avec les piqueurs.)

S C E N E I V .

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

A présent, que me voulez-vous dire ? J'aurais plus
besoin

besoin de repos que de raison; ne marchons pas par les boulées; dépêchons.

Mad. WESTERN.

Je veux vous dire, mon frere, que vous ne prévoyez rien, que vous ne sçavez rien.

Mr. WESTERN.

Oh! parbleu, si fait. Je prévois que les vins de France seront fort chers l'année prochaine; je sçais que la race de mes bassets s'abbatardit.

Mad. WESTERN.

Et ce sont là vos plus grandes affaires?

Mr. WESTERN.

Et je n'en veux point avoir d'autres, moi. Je paye mes ouvriers tous les mois; je compte avec mes fermiers tous les ans; je bois avec mes amis tous les jours; & quoique vous en disiez, j'appelle cela faire très bien ses affaires.

Mad. WESTERN.

Mais votre fille a bien-tôt dix-huit ans.

Mr. WESTERN.

C'est vrai, & cela me prouve souvent qu'il ne faut pas avoir votre âge pour raisonner mieux que...

Mad. WESTERN.

Mon frere!

Mr. WESTERN.

Allons, point d'humeur, finissons: que veut, que desire ma chere Sophie?

Mad. WESTERN.

Ce que vous n'avez peut-être pas envie de lui accorder si-tôt, ce que l'on desire à son âge... un mari.

Mr. WESTERN.

Eh! c'est mon unique envie. Combien de fois
m'avez-

m'avez-vous entendu dire vous même que ma seule ambition était de la voir heureuse, en la mariant au plus riche Gentilhomme de la Province.

Mad. WESTERN.

Hâtez-vous donc de faire un choix; son cœur pourroit vous prévenir, & j'ai remarqué que, depuis le départ du neveu de Mr. Alvorthy pour son château. . . .

Mr. WESTERN.

De Blifil?

Mad. WESTERN.

Oui, de Blifil.

Mr. WESTERN.

Quoi! sérieusement. . . . Vous imaginez que ma Sophie. . . .

Mad. WESTERN.

Comptez sur mon discernement?

Mr. WESTERN.

Oh! votre discernement. . . . Au reste écoutez donc. Ma foi, j'en suis enchanté, je l'ai toujours aimé; il est pourtant mauvais chasseur, mais d'ailleurs honnête-homme, neveu de mon ami, son unique héritier. Ce garçon-là fera riche. Ma fille lui veut du bien. . . . Allons, voilà, qui est fini. Holà, quelqu'un. (*Richard entre.*) Richard, qu'on voye un peu si l'ami Alvorthy est dans le château; qu'il vienne me parler, qu'il vienne tout-à-l'heure: c'est pour affaire pressée, entendez-vous? S'il ne peut quitter j'irai moi-même. (*Richard sort.*)

Mad. WESTERN.

Il serait plus convenable d'attendre. . . .

Mr.

Mr. WESTERN.

Oh! trêve à vos avis, ne troublez point ma joie: je ferai mon bonheur, celui de ma fille, celui de mon ami, celui de son neveu: nous ferons tous contents, tous heureux. Alvorthy va venir, je veux lui parler seul.

Mad. WESTERN.

Il faut considérer....

Mr. WESTERN.

C'est assez, c'est assez ma sœur.

(Elle sort.)

SCENE V.

Mr. WESTERN *seul*.

Oui, c'est bien, ce mariage-là fait justement mon affaire: la terre de mon ami touche à la mienne; ce n'est pas me séparer de Sophie de les unir ensemble; si je chasse de leur côté, je me trouve chez moi, je descends chez mon gendre, & j'embrasse ma fille.

ARIETTE.

Ah! quel plaisir je me promets!
 Je lui veux annoncer moi-même,
 Qu'en ce jour, à celui qu'elle aime,
 Je la vais unir pour jamais.
 Je ne vois, plus je m'étudie,
 Aucun obstacle à ce lien,
 Tu seras heureuse, Sophie,
 Et ton bonheur fera le mien.

B

SCE.

S C E N E V I.

Mr. WESTERN, ALWORTHY.

ALWORTHY.

Richard m'a dit...

Mr. WESTERN.

Approche, approche, mon cher voisin; tu sçais depuis combien de temps nous sommes amis.

ALWORTHY.

Oui, & je m'en ressouviens toujours avec le plus grand plaisir.

Mr. WESTERN.

Tu n'as pourtant jamais eu la complaisance de courre un cerf avec moi.

ALWORTHY.

Chacun à ses goûts.

Mr. WESTERN.

De bonne-foi, je ne sçais pas trop ce que tu aimes.

ALWORTHY.

La tranquillité. Je n'en jouis jamais; aujourd'hui même vous me voyez triste. J'entends murmurer de tous côtés contre Jones, Blifil même a lieu de s'en plaindre; j'en suis fâché: ce garçon ne m'est rien; mais je l'ai élevé, je l'aime.

Mr. WESTERN.

Et vous avez raison. C'est un excellent sujet, un brave chasseur. Allez, mon vieil ami, c'est un jeune homme dont vous n'aurez que de la satisfaction.

AL-

ALWORTHY.

Je le fouhaite.

Mr. WESTERN.

Laiſſons cela. Apprends les nouvelles les plus heureuſes : tu ſçais combien j'aime ma fille ; je la marie à moins que tu ne t'y oppoſes.

ALWORTHY.

Moi ! & pourquoi voulez-vous que je m'oppose au bonheur de votre fille.

Mr. WESTERN.

En ce cas touche-là, notre affaire eſt conclue : C'eſt à ton neveu que je la donne.

ALWORTHY.

A Blifil, puis-je croire ?

Mr. WESTERN.

Ils s'aiment, ma ſœur me la dit, & je te dis, moi, qu'il faut envoyer à ton château, faire revenir Blifil & les marier dès demain.

ALWORTHY.

Cela eſt bien-tôt dit, mais une affaire de cette nature. . . .

Mr. WESTERN.

Doit ſe terminer en deux jours, je donne à ma fille en la mariant la moitié de mon bien, le reſte après ma mort. Traitte de même ton neveu & finiſſons.

ALWORTHY.

Etes-vous bien aſſûré qu'une convenance mutuelle & de caractères & de . . .

Mr. WESTERN.

Il s'aiment, je te l'ai dit.

ALWORTHY.

Mais comment Mad. Western a-t'elle pu ſçavoir? . . .

Mr. WESTERN.

Je te réponds de tout ; ma Sophie est ma fille, elle m'aime, elle le doit. Ce mariage la rend heureuse, il fait tout mon desir, & je n'aurai pas besoin d'ordonner pour qu'elle m'obéisse. Quant à ton neveu, s'il lui plaît de refuser quinze mille livres Sterlings, & ma Sophie, je vous baise à tous les deux les mains ; n'en parlons plus.

ALWORTHY.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Eh ! non, tout est dit. Voilà comme je suis.

ALWORTHY.

Je vais travailler à vous contenter.

Mr. WESTERN.

Eh ! j'apperçois l'ami Dowling : tu fais bien de conserver ce Quaker à ton service, j'aime ces gens-là, ils sont vrais.

SCENE VII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
DOWLING *toûjours le chapeau
sur la tête.*

DOWLING, à *Alworthy.*

Alworthy, j'avais pour toi des Lettres, même fort importantes, ton neveu Blifil s'en est emparé ; l'approuves-tu ?

AL-

ALWORTHY.

Il me les remettra, tu sçais qu'il a toute ma confiance.

DOWLING.

Soit.

ALWORTHY.

Ecris-lui de se rendre ici le plutôt possible.

Mr. WESTERN.

Comment! le plutôt! quand il s'agit du bonheur de ma fille! Que l'on fasse monter un de mes gens à cheval: qu'il coure, qu'il l'amene . . . qu'il arrive. . . .

ALWORTHY.

Vous serez satisfait, Dowling ira lui-même: je lui vais écrire. (*à Dowling.*) Suis-moi, j'ai d'autres affaires à te communiquer: (*à Western.*) Serviteur, mon ami, réfléchissez encore, je vous en prie.
(*Ils sortent.*)

Mr. WESTERN.

Tout-est réfléchi. Quelle lenteur! ah! que je te plains, Sophie, s'il faut que son neveu lui ressemble!

SCENE VIII.

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

Vous voilà, ma sœur? Eh! bien, notre affaire est arrangée, tout est fini. Alworthy m'a donné sa parole. Avez-vous prévenu Sophie?

B. 3

Mad.

Mad. WESTERN.

Pas encore, je lui ai fait dire de se rendre ici.

Mr. WESTERN.

Tant mieux; vous m'avez réservé le plaisir de lui annoncer moi-même.

Mad. WESTERN.

Doucement: Sophie est mon élève, j'ai pris soin d'entamer cette affaire, il est décent qu'elle ne se fasse que par moi.

Mr. WESTERN.

Ma Sœur, je vous en prie.

Mad. WESTERN.

De grace, mon frere, ne me refusez pas cette satisfaction.

Mr. WESTERN.

Il faut toujours vous céder. Je vais rejoindre Alworthy: mais j'apperçois Sophie. (*Sophie entre.*) Approche, approche, sois contente, écoute ma Sœur, elle a de bonnes nouvelles à t'apprendre. (*Il la caresse.*) Sois bonne fille. (*D'un ton très-gai.*) Aime bien ton pere, & tout ira comme il faut. (*D'un ton très froid.*) Adieu ma sœur. (*Il sort.*)

S C E N E I X.

Mad. WESTERN, SOPHIE.

SOPHIE, *d'un air étonné.*

Mon pere nous quitte! il paraît bien satisfait!

Mad.

Mad. WESTERN.

Il doit l'être; & vous ne ferez pas fâchée, à votre tour, d'apprendre combien j'ai réussi. Monsieur Alworthy consent à tout; votre pere en est ravi, & dès ce soir, mes enfans, nous vous unirons ensemble.

SOPHIE.

Ensemble! . . . avec?

Mad. WESTERN.

Avec celui que vous aimez; cela me paroît clair. Pourquoi donc cette inquiétude? oh! ne dissimulons plus, ou je me fâcherai.

SOPHIE.

Je crains de me trop flatter . . . Eh! bien, Madame, il est vrai que mon cœur. . . .

Mad. WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

Je ne le puis.

ARIETTE.

Ah! ma tante, je vous prie,
Ajoutez à vos bienfaits,
Si de vous je suis chérie,
Daignez remplir mes souhaits:
Rassurez votre Sophie:
Et dans son ame attendrie,
Portez le calme & la paix.

Oui, j'aime, il est vrai, mais je tremble,
Je crains d'écouter mes desirs.
L'amour peut-il unir ensemble
Tant de chagrins & de plaisirs?

Ah! ma tante &c.

Mad. WESTERN , *en l'embrassant.*

Tu me charmes , tu me rappelles des momens !
... Mais ce tems-là n'est plus. Je te l'ai déjà dit ,
ma chere , ton choix est sensé ; ce jeune homme est
bien , très bien.

SOPHIE.

Il faut convenir qu'il est aimable.

Mad. WESTERN.

Sage ... posé.

SOPHIE.

Courageux , humain , poli.

Mad. WESTERN.

Discret , sçavant.

SOPHIE.

Plein d'esprit , de soins , de prévenances.

TOUTES DEUX.

En un mot , fait pour plaire.

SOPHIE.

Oui , sans doute ; & tant de qualités réunies
peuvent bien faire oublier le défaut de la naissan-
ce. ...

Mad. WESTERN.

Comment ! que dites-vous ? Où prenez-vous ,
s'il vous plait , de pareilles impertinences ?

SOPHIE.

Puis-je ignorer , Madame , un fait public , &
ne pas sçavoir combien un malheur , dont-il n'est
pas coupable , fait souffrir l'infortuné Tom Jones ?

Mad. WESTERN.

Jones ! Qu'entends - je ? je n'en reviens pas.
C'est Jones que vous aimez ! c'est à moi que vous
l'osez dire ! Ce n'est pas de Blifil ? ...

SO-

SOPHIE.

Blifil ! (*à part.*) Je suis perdue.

Mad. WESTERN.

Comment ! un homme sans état, sans parens !

SOPHIE.

De grace. . . .

Mad. WESTERN.

Deshonorer votre nom, votre famille ! me
faire passer pour une femme sans discernement !

SOPHIE.

Ecoutez-moi.

Mad. WESTERN.

Voilà donc le fruit de l'éducation que je vous
ai donnée ! Vous aimez Jones, je vais en avertir
votre pere. Je veux qu'il soit chassé du château,
qu'il le soit de chez Monsieur Alworthy, de tout le
comté de Sommerfet.

SOPHIE.

Pourquoi le perdre ?

DUO.

Mad. WESTERN.

Non, rien ne peut me retenir,
Rien ne peut calmer ma colere.

SOPHIE.

Soyez sensible à ma priere,
Ce n'est pas lui qu'il faut punir.

Mad. WESTERN.

Je veux qu'Alworthy, que mon frere,
M'aident tous deux à le punir.

SOPHIE.

Pour appaiser votre colere,
Ordonnez-moi, que faut-il faire ?
Je suis prête à vous obéir

E 5

Mad.

Mad. WESTERN.

Fuir pour jamais ce téméraire,
Le mépriser, le haïr.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon possible.

Mad. WESTERN.

Recevoir

Blifil dès ce soir;
Lui montrer une ame sensible.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon possible.

Mad. WESTERN.

Songez à remplir ce devoir,
A ce prix seul je veux me taire.

SOPHIE.

Je suis prête à vous satisfai-
re.

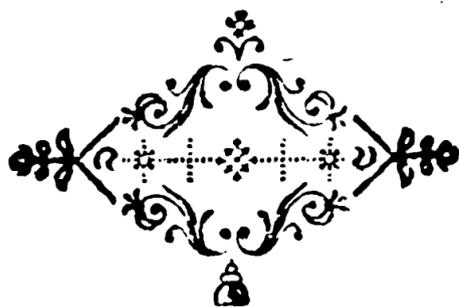
D'aignez calmer votre colere.
Allons cacher mon désespoir.

Mad. WESTERN.

Je veux bien calmer ma co-
lere:

Mais songez à votre devoir.

(Elles sortent chacune par un côté opposé.)



ACTE

 ACTE II.

Le Théâtre change & représente un endroit agréable du Jardin de Mr. Western; on découvre une allée très courte qui conduit à son château, que l'on voit dans le fond; sur la gauche se trouve un siège de gazon: dans le fond, une ou deux allées d'arbres, & ça & là sur la scène quelques uns de ces sieges peints en verd qui font à Londres, comme à Paris, la parure des Jardins.

SCENE PREMIERE.

BLIFIL, DOWLING.

DOWLING.

Blifil, Blifil, arrêtons ici un moment.

BLIFIL.

Je le veux bien, je veux même, avant d'aller trouver mon oncle, te rappeler ta promesse.

DOWLING.

Je m'en souviens. Je m'en repens. Ta conduite me déplait.

BLIFIL.

Tu vois qu'elle est nécessaire.

DOW.

DOWLING.

Nécessaire . . . d'être faux !

BLIFIL.

Mais ce n'est point fausseté. Je ne te demande que du silence ; enfin si ce secret , ignoré depuis tant d'années , se découvrirait un jour plutôt , un jour plus tard , quel avantage de plus serait-ce pour Tom Jones ?

DOWLING.

De jouir à l'instant de son état.

BLIFIL.

Attends que mon mariage soit conclu avec Mis Sophie.

DOWLING.

Tu l'épouses !

BLIFIL.

Je t'ai montré la lettre de mon oncle.

DOWLING.

Ton aîné la mérite mieux que toi.

BLIFIL.

Mais , si elle m'aime ?

DOWLING.

En ce cas , tu la mérites mieux que lui.

BLIFIL.

Ce mariage nous rend heureux l'un & l'autre : si j'écoutais tes desirs , si j'osais parler , je paroîtrois moins riche aux yeux de Western ; il voudrait rompre , & je perdrais ma fortune.

DOWLING.

Il suffit , je t'entends ; ton cœur est faux. Je t'ai donné ma parole ; je m'en souviens. A ton tour , souviens-toi de ce que je te vais dire. J'étais porteur des lettres de feu ta mere. Je te les ai remises.

mises. Je vais à Londres où ton oncle Alworthy m'envoie : mais prends-y garde ; s'il faut qu'à mon retour la vérité ne soit pas sortie de ta bouche, si tu n'as pas déclaré que Jones est ton frere, ton aîné, je le ferai moi-même.

BLIFIL.

Ecoute.

DOWLING.

Point de réponse. Adieu.

SCENE II.

BLIFIL *seul.*

Pars, je ne te crains pas. Cès lettres... je les tiens. Je sçaurai t'arrêter à Londres plus long-tems que tu ne le penses... Je puis d'un seul mot... Non, je ne te crains pas ; & ton protégé, cet homme si parfait... Ah ! le voici.

SCENE III.

JONES, BLIFIL.

JONES.

Quoi ! vous ici, Monsieur ?

BLIFIL.

Oui.

JO.

JONES.

Et votre voyage ?

BLIFIL.

Bien.

*(Il sort.)*JONES, *seul.*

Heureux mortel ! De la naissance & de la fortune. Pour quelle raison Sophie a-t-elle disparu avant le dessert : Je ne sçais ; mais tout m'inquiète. Jamais je n'eus l'ame si triste.

A R I E T T E.

Amour, quelle est donc ta puissance ?
 Me dois-je aveugler sur mon sort ?
 Aux doux attrait de l'espérance
 Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?
 J'ose aimer la belle Sophie,
 Le plus rare bienfait des cieux,
 Et qu'ils semblent avoir choisie
 Pour charmer le cœur & les yeux.

Amour, &c.

S C E N E I V.

JONES, HONORA.

HONORA.

Voilà notre homme livré à ses belles rêveries.

JONES.

Ah ! c'est vous, Honora ?

HONORA.

Oui, moi qui vous trouble peut-être ; les amoureux aiment la solitude.

JO-

JONES.

Vous me connaissiez mal: me soupçonner d'être amoureux!

HONORA.

Oh! ce n'est plus un soupçon; il y a longtemps que j'en suis certaine.

JONES.

Et de qui croyez-vous que j'ose ici l'être?

HONORA.

Voyez qu'il est malin! Venez ici. Ah! vous êtes si honnête qu'il n'y a pas de plaisir à vous chagriner. Vous faites le discret, parce que vous tremblez que Sophie ne daigne pas vous payer du moindre retour: mais si vous sçaviez, comme moi, ce qui en est; allez. . . .

ARIETTE.

La pauve fillette a beau faire,
Le trait vainqueur,
Est dans son cœur;
Elle veut jouer la severe,
Se mettre en colere,
Montrer du mépris, de l'humeur.

JONES.

Du mépris!

HONORA.

Ne craignez rien, vous dis-je,
La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur,
Est dans son cœur.

Elle gronde

Tout le monde,

Elle fait du bruit, du fracas:

Mais tout bas, tout bas, tout bas,

Elle

Elle soupire,
 Et son martyre
 Ne se guérit pas.
 La pauvre fillette a beau faire
 Le trait vainqueur,
 Est dans son cœur.

JONES.

Que me dis-tu ? si j'osais t'en croire . . . quoi !
 le cœur de Sophie ? . . .

HONORA.

Doucement. Je ne vous dis point que ma
 maitresse ait de l'amour. J'ai trop de respect pour
 elle mais c'est bien l'amitié la plus vive . . .
 la plus franche la plus

JONES *toujours vivement & gaiement.*

Et c'en est assez, ma chere Honora ; quel ex-
 cès de joie, que je t'aime ! que je t'embrasse.

HONORA.

Finissez.

(Il l'embrasse.)

S C E N E V.

JONES, Mr. WESTERN *en deshabillé*
à l'angloise, HONORA.

Mr. WESTERN, *les surprenant.*

Ah ! je vous y prends. Courage, l'ami Jo-
 nes ; à elle ; en bon chasseur.

HONORA.

Monfieur !

Mr.

Mr. WESTERN.

Eh ! non , ne vous gênez pas ; je suis de vos amis.

HONORA.

C'est malgré moi.

Mr. WESTERN.

Oui-dà ! quelque sot qui te croirait !

JONES.

Je vous promets

Mr. WESTERN.

Taisez-vous fripon. Allons ; ma Sœur te demande : va vite , que je n'entende pas quereller. Ah ! ah ! notre ami , ce n'est donc pas à tort que l'on te donne la réputation d'un égrillard ?

JONES.

Je vous prie de croire

Mr. WESTERN.

Tu fais l'innocent , tu cherches à t'excuser : parbleu à ton âge , il faut bien s'amuser à quelque chose , & tel que tu me vois , mon cher Tom. . .

ARIETTE.

Plus d'une fois , tandis qu'à la maison ,
Chacun me croit endormi sous l'ombrage ,
Dans un bosquet , près d'un jeune tendron ,
En tapinois je prend courage ,
Je le cajole , & les jeux du bel âge
Peuvent encore amuser le barbon.

Oui , le barbon ,

Près d'un jeune tendron.

Peut encore du bel âge ,

Donner la leçon.

C

Quel

Quel plaisir d'être sous la treille,
D'y reposer pendant l'éclat du jour!
Mais sur le soir on se réveille,
Entre la bouteille & l'amour.

Plus d'une fois &c.

JONES.

Je le crois; il faut convenir que vous menez
ici la vie la plus agréable.

Mr. WESTERN.

Mais, oui-dà: tout s'y passe assez à ma fan-
taisie; &, comme tu dis, je ferais peut-être le Gen-
tilhomme le plus heureux de nos trois Royaumes,
sans l'éternelle compagnie de ma Sœur. Ah, ça,
de bonne foi, je t'en fais juge: se plait-eue du ma-
tin au soir à autre chose qu'à me contrarier, à me
faire enrager avec sa politique, sa Gazette? C'est
bien le plus fatigant personnage, la plus franche....
Mais ma fille est son héritière; il faut avoir un peu
de patience.

JONES.

Et cette fille charmante ne vous console-t'-elle
pas bien de ces petites contradictions passageres.
Vous la voyez sans cesse, vous en êtes tendrement
chéri.

Mr. WESTERN.

Oui, ma Sophie c'est bien le meilleur carac-
tere, la plus aimable enfant! Il est vrai que cela
contraint un peu; & sur la fin d'un repas, s'il
passe par la tête quelque petite gaillardise, on n'ose
la dire; tout cela tue la gaieté.

JONES.

Quelque fois la délicatesse y gagne.

Mr.

Mr. WESTERN.

Laisse faire, laisse faire : nous allons être bien plus libre. Je vais la marier.

JONES.

Que me dites-vous ?

Mr. WESTERN.

Tu ne sçais donc pas ? . . .

JONES.

Non, je vous jure.

Mr. WESTERN.

Touche-là, mon ami; fais-moi ton compliment: demain je marie Sophie.

JONES.

Demain, Monsieur ? cela est décidé ? . . .

Mr. WESTERN.

Oui, le voisin Alworthy s'est enfin déterminé.

JONES.

Alworthy ?

Mr. WESTERN.

C'est Blifil.

JONES.

Blifil ?

Mr. WESTERN.

Oui; Blifil arrive dès ce soir pour conclure ce mariage.

JONES (*à part.*)

Voilà donc le motif de son retour ?

Mr. WESTERN.

Ma fille a de l'inclination pour lui : c'est ma Sœur qui s'est mêlée de tout ceci ; & c'est, je crois, la première fois de sa vie qu'elle a fait quelque chose de raisonnable.

JONES *pénétré.*

Je n'aurais pas cru que Blifil ait sçu lui-plaire.

Mr. WESTERN.

Ma foi, ni moi non plus: je ne sçais pas trop comment cela s'est fait; mais j'en suis charmé. Je ne pouvois gueres trouver mieux; c'est une excellente, très-excellente affaire. Qu'en penfes-tu?

JONES.

Assurément . . . Monsieur . . . Je suis de votre avis.

Mr. WESTERN.

Ah! justement; voici ma fille; je veux que tu sois le premier à l'en féliciter.

S C E N E VI.

JONES, Mr. WESTERN,
SOPHIE, HONORA.

Mr. WESTERN.

Approche ici, mon enfant; comment! on dirait que tu crains de lever les yeux. Ah! la pauvre petite! mais le cœur, au fond, n'en est pas moins satisfait. Voilà notre ami Jones à qui je faisais part de ton mariage; il en est enchanté. Demande-lui plutôt.

(Sophie embarrassée n'ose lever les yeux sur Tom Jones, qui de son côté la fixe d'un air attendri.)

JO.

JONES *troublé.*

Je me flatte que Miss Western n'ignore pas à quel point son bonheur m'intéresse.

SOPHIE.

Je sçais, Monsieur . . . ce que vous pensez . . .
Mais vous, mon pere, si vous m'aimez . . .

Mr. WESTERN.

Si je t'aime? Est-ce à toi d'en douter? Tu ne soupçonne pas; non, tu ne conçois pas combien tu m'es chere. Que veux-tu? Des bijoux, des parures, des diamans, la moitié, les deux tiers de mon bien? Parle.

SOPHIE.

Je vous supplie de m'écouter.

JONES, (*à part.*)

Que dira-t-elle?

SCENE VII.

JONES, Mr. WESTERN, SOPHIE,
HONORA.

HONORA.

Monsieur Blifil demande s'il peut vous saluer.

Mr. WESTERN.

Eh! mais, sans doute: qu'il vienne; pourquoi tant de cérémonies?

JONES, *à part.*

Blifil! . . . Blifil! . . . fortons, je craindrais qu'à sa vue . . . le désespoir . . . (*Haut.*) Vous sça-

vez, Monsieur, qu'il me reste encore quelques ordres à donner pour la chasse de demain.

Mr. WESTERN.

Si je le sçais? parbleu, je t'y suis. Mais crois-tu bonnement que je vais m'ennuyer ici à écouter les soupirs de ces deux tourtereaux? Ma foi, tu ne me connais gueres. (*A Sophie.*) Ah! çà, ma fille, je n'ai pas trop besoin de te dire comment tu dois le recevoir en pareil cas, on prend plutôt conseil de son cœur, que de son pere. (*A Honora*) Ne va pas les gêner, toi, ces chers enfans: moi je suis enchanté, cela me rajeunit; allons, mon ami Jones. (*A sa Fille.*) Je reviens vous rejoindre. Sans adieu, Sophie.

JONES.

Vous serez heureuse. Adieu Sophie.

Mr. Western sort avec Jones.

S C E N E V I I I .

HONORA, SOPHIE, *ensuite*
BLIFIL.

SOPHIE, *à Honora.*

Que me dit-il, Heureuse? Ah! qu'il est injuste!

HONORA.

J'apperois Blifil. Contraignez-vous.

SO-

SOPHIE.

Quelle entrevue! . . . Rentrons sous ces allées pour y rassurer un moment mes esprits.

(Elles entrent dans une allée; Blifil, qui entré du côté du Roi, s'avance sur la scene.

BLIFIL.

Que le sexe est dissimulé! je n'aurais jamais soupçonné qu'elle eût pour moi quelque tendresse. Saifissons cette circonstance, pressons ce mariage avant que . . . Mais elle s'approche . . . Elle s'approche bien lentement.

HONORA à Sophie.

Courage, il faut prendre sur vous.

Blifil & Sophie se saluent.

Quelles graces, Belle Sophie, n'ai-je point à vous rendre? & lorsque je crois n'obéir qu'aux ordres de mon oncle . . .

SOPHIE.

Je sçais, Monsieur, les intentions de mon pere.

BLIFIL.

C'est à leur mutuel aveu que je dois l'avantage dont je jouis, & le bonheur qui m'attend.

HONORA.

Oh! ce n'est pas encore chose faite.

BLIFIL.

Mais vous baissez les yeux, vous rêvez! L'âge, la naissance, la fortune, tout se réunit en notre faveur, & s'accorde entre nous.

SOPHIE.

Je le sçais: aussi n'est-ce d'aucun de ces côtés qu'il se pourrait trouver des obstacles?

BLIFIL.

Il faut que l'on n'en ait pas prévu, puisque

C 4.

Mon-

Monfieur votre pere lui-même paroît, autant que moi, prefé de conclure. . . .

SOPHIE.

J'efpere, Monfieur, que vous ferez de mon fentiment; qu'un délai de quelques jours. . . .

BLIFIL.

Mon unique defir eft de vous plaire; mais je n'oferai jamais demander à mon oncle qu'il retarde d'un feul instant.

SOPHIE.

Eh bien! Monfieur, je l'obtiens de mon pere.

BLIFIL.

Je doute qu'il y confente; je ne puis moi-même, fans chagrin, voir différer le moment de mon bonheur: mais vous changerez d'idée, fans doute, quand vous fentirez tout l'avantage qui réfulte pour vous de l'union de nos fortunes.

A R I E T T E.

De l'opulence,

De l'abondance,

Notre maifon deviendra le féjour.

Tendreffes,

Richeffes,

Careffes,

Promeffes,

Tout vous prouvera mon amour.

Déformais je n'aurai d'autre envie,

Que de veiller fur la belle Sophie,

Trop heureux d'en être chéri!

Ainfi,

De l'opulence, &c.

S C E.

SCENE IX.

HONORA, SOPHIE, Mr. WESTERN,
habillé comme au premier Acte, BLIFIL.

Mr. WESTERN *dans la coulisse.*

Oui, oui, que tout cela soit arrangé. Et bien vous avez eü, je crois, tout le temps de causer ensemble: Pour vous, Monsieur mon gendre, il paroît que, si l'on veut vous voir, il faut venir vous chercher.

BLIFIL.

Pardon, Monsieur.

Mr. WESTERN.

Il me semble que le présent que je vous fais en vous donnant ma fille, vaut bien la peine qu'on m'en remercie.

BLIFIL.

Croyez que ma reconnoissance....

Mr. WESTERN.

Oh! point de grands mots: fois mon ami, rends ma fille heureuse; c'est tout ce que je te demande. Va trouver ton oncle, il t'attend. Vois avec lui si les ordres que j'ai donnés pour ton mariage te conviennent; je n'aime point les disputes. Je veux bien ne rien épargner, mais je n'entends pas qu'on diffère. (*Blifil lui fait des révérences; Mr. Western le pousse.*) Eh! va donc vite. (*Blifil sort.*) (*A Sophie.*) Tu vois, mon enfant, je préviens tes plus secrets desirs; j'oublie tout pour ne m'occuper que de toi.

SOPHIE à Honora. (*Honora sort.*)

Le temps est cher. Laisse-nous, je vais tout risquer. Mon père, si j'osais m'expliquer devant vous. . . .

Mr. WESTERN.

Eh! bien, qu'est-ce? Rien ne doit t'empêcher de m'ouvrir ton cœur. Ne sçais-tu pas que tu dois tout espérer de ton père; que je n'ai dans la vie d'autre plaisir, d'autre joie que de te voir, de t'entendre, de t'aimer?

SOPHIE.

Votre bonté m'encourage.

Mr. WESTERN.

Acheve.

ARIETTE.

C'est à vous que je dois la vie,
 Vos bontés me la font chérir :
 A la voix de votre Sophie,
 Que votre ame daigne s'ouvrir.
 Ecoutez son cœur qui vous crie :
 C'est à vous que je dois la vie,
 Me voulez vous contraindre d'en gémir?

Mr. WESTERN.

Ah! voilà donc ce grand secret! C'est à-dire que tu n'aimes pas Blifil, que tu ne veux pas l'épouser?

SOPHIE.

Mon père!

Mr. WESTERN.

J'en suis bien fâché, Mademoiselle, très fâché: mais il n'est plus temps, il fallait plutôt me prévenir. Voyez un peu l'impertinence! m'engager à des dé-

démarches, me laisser donner tous les ordres, & puis se vouloir dédire! Non, non, c'est inutile; c'est pour ton bien, pour ton avantage que j'ai conclu cette affaire: Blifil est jeune, riche; il est neveu de mon ami, il t'aime, il te convient, & tu l'épouseras.

SOPHIE.

J'aimerais mieux mourir que d'y consentir.

Mr. WESTERN.

Comment! tu me résistes! tu me tiens tête!
oh! voici du nouveau pour moi.

DUO.

Mr. WESTERN.

Téméraire, téméraire!
Ainsi vous bravez ma colere!

SOPHIE.

Mon pere!

Mr. WESTERN.

Vous & ma sœur vous me trompiez!

SOPHIE.

Hélas! si vous m'écoutez.

Mr. WESTERN.

Non, non, il faut me satisfaire;
Non, je veux que vous l'épousiez;
A mon ami j'ai donné ma parole,
Ma promesse n'est point frivole;
Je prétends que vous me cédiez.

SOPHIE.

Mon pere
Je me jette à vos pieds.
Mon pere,
Hélas! si vous m'écoutez...

Votre Sophie est à vos pieds.

Mr. WESTERN.

Non, non, il faut me satisfaire.

Je prétends que vous me cédiez,

Je prétends que vous l'épousiez.

SCE.

S C E N E X.

SOPHIE à genoux, JONES accourant,
Mr. WESTERN.

JONES.

J'accours à vos cris. . . . Que vois-je? . . . Sophie!

(Il lui donne la main; elle se relève.)

Mr. WESTERN.

Une fille qui ne se plaît qu'à chagriner son
pere.

JONES.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Refuser Blifil!

JONES, avec joie.

Elle le refuse! oh ciel!

Mr. WESTERN.

Eh bien, n'en es-tu pas étonné toi-même? . . .
Le plus riche héritier de la Province. . . Je m'en
rapporte à toi, mon ami Tom. Mais ne te cha-
grine pas, elle l'époufera. Tu sçais ce qu'est Blifil;
fais-lui entendre raison; je t'en prie. Je m'en fie
à toi. Je suis trop en colere; si je restais ici, je
craindrais. . . (à Sophie.) Écoute bien ce que te di-
ra Tom; fais ma volonté, c'est ton meilleur parti;
fais ma volonté. . .

(Jones regarde, sans lui rien dire, Sophie,
qui baisse les yeux.)

JO.

JONES *en soupirant.*

Quoi! vous refusez Blifil? On disait que vous l'aimiez.

SOPHIE.

Puissé-je n'entendre jamais prononcer son nom.

JONES.

Ah! si j'osais vous peindre quelle indignation il porte dans mon cœur; c'est pour vous persécuter qu'il vous aime; & je ferai témoin de son bonheur, tandis que dans le silence, dévoré du plus violent amour. . .

SOPHIE.

N'achevez pas.

JONES.

Punissez-moi: mais je vais vous perdre, je vais vous perdre, Sophie; dois-je mourir avec mon secret?

SOPHIE.

Eh! croyez-vous que je l'ignore? Ah! Jones, séparons-nous, oubliez-moi, je le veux, je vous en prie.

JONES.

ARIETTE.

Vous voulez que je vous oublie!

Non, rien ne vaincra mon ardeur.

C'est mon destin d'adorer ma Sophie,

Ce sentiment naquit avec mon cœur,

Je vais fuir de votre présence,

Mais loin de vous, dans le silence,

Quand je serai prêt à mourir,

On entendra ma bouche encore,

Pro-

Prononcer le nom que j'adore,
Ce fera mon dernier soupir.

Vous voulez que je vous oublie, &c.

S C E N E X I .

HONORA, SOPHIE, JONES, Mr.
WESTERN, ALWORTHY, Mad.
WESTERN, BLIFIL.

Mr. WESTERN *furieux, s'élançe & sépare
Jones de Sophie.*

Aux genoux de ma fille! Ah! je sçais tout, ma
sœur avait bien raison. Allons, vite . . . Hors de
ma maison.

JONES.

Daignez m'écouter.

Mr. WESTERN.

Non: plus je t'aimais, plus ta lâcheté m'ou-
trage. Point de discours, hors de mon château te
dis-je; & tout-à-l'heure.

SOPHIE, *s'appuyant sur Honora.*

Honora! . . .

Mr. WESTERN à *Alworthy.*

Vous m'avez promis, voisin, de le chasser de
chez vous . . . tenez-moi parole; je l'exige.

ALWORTHY.

Voilà donc le prix de mes bontés!

Mad. WESTERN.

Ecouter un homme sans état!

Mr.

Mr. WESTERN.

Refuser pour lui de m'obéir! allons, que l'on me suive. Oh! je t'en répons, de force ou de gré tu l'épouseras. *(Il prend Sophie par la main.)*

SOPHIE.

Sage Alworthy. . . .

Mr. WESTERN.

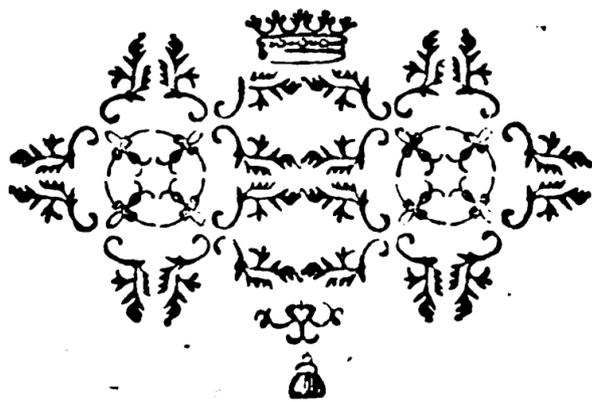
Je ne veux pas qu'on t'écoute.

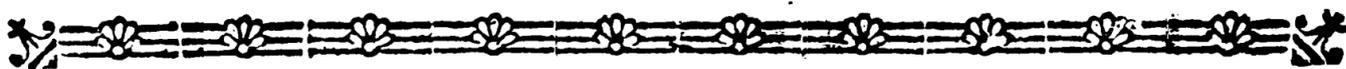
JONES, à Alworthy, très tendrement.

Vous m'avez permis de vous nommer mon pere.

ALWORTHY, très froidement.

J'ai promis de ne vous plus revoir.





ACTE III.

Le Théâtre représente une salle par bas de l'hôtellerie d'upton. On voit sur la gauche un escalier qui conduit à différens corridors ; dans le fond, sur la droite, une petite porte, sur le devant une table à l'angloise, un banc, quelques chaises de paille ; au fond du Théâtre une autre table autour de laquelle sont plusieurs valets qui chantent en buvant du Punch. La Simphonie de l'entre-acte peint une nuit.

SCENE PREMIERE.

Les Valets, ensuite DOWLING, ensuite la fille de l'Hôtellerie.

CHOEUR DE BUVEURS.

A chanter, rire & boire
 Restons jusqu'au matin.
 Allons, Richard, à toi Grégoire,
 Versons du vin.
 Point de chagrin.
 Pour le bannir de la mémoire,
 Versons du vin.
 Contre la femme qui querelle,
 Ou le sergent qui nous harcèle,
 Veut-

Veut-on un azile secret,
Il faut s'enfuir au cabaret?

A chanter &c.

DOWLING *sort de la petite porte dans une
espèce de deshabillé.*

La maudite Auberge! le sot voyage! oh! avec ces gens-là je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Hola! he! Quelqu'un! . . . Parbleu, mes amis, à l'heure qu'il est, vous devriez bien. . . (*les Buveurs font du bruit.*) Bon! les prier, paroles perdues. . . Ils sont yvres. Venez donc quelqu'un, l'hôte, la maîtresse!

LA FILLE *tenant une lumière & une
bouteille.*

On y va. Comment! vous n'êtes pas servi?
DOWLING.

Et ce n'est que du repos que je demande. Vois donc, mon enfant, à faire cesser ce tapage: quels gens as-tu-mis là?

LA FILLE.

Dame! il faut bien que chacun s'arrange. Ce sont les guidés & les valets des voyageurs que nous logeons.

DOWLING.

Mais, tâche, au moins, qu'ils s'éloignent, ou qu'ils se taisent. Il est heure d'être en paix.

LA FILLE.

Parlez donc, vous autres; vous réveillez tout le monde avec vos chansons. Si vous voulez continuer jusqu'au jour, mettez-vous là-bas à cette table, dans ce passage, vous y pourrez crier tout à votre aise.

D

PRE-

PREMIER BUVEUR.

Oh! qu'à ça ne tienne. La paix, la paix, ma poule; mais tu nous bailleras bouteille.

(Les buveurs se lèvent & vont se placer derrière le Théâtre; ils emportent leurs verres, & la fille rentre par où elle est sortie.)

S C E N E I I .

T O M J O N E S , D O W L I N G .

J O N E S *descend l'escalier.*

Quel bacchanal! On ne peut résister à ce désordre; partons: que vois-je? c'est Dowling! O mon unique ami! toi, à Upton?

D O W L I N G .

Je vais à Londres par ordre d'Alworthy; & toi-même, qui t'amène ici?

J O N E S .

Je suis au désespoir! Western a résolu ma perte. Alworthy m'a chassé de sa maison.

D O W L I N G .

Chassé! que me dis-tu? . . . quoi! . . . cet homme. . .

J O N E S .

Arrête; il a tout fait pour moi; il peut être injuste; mais je ne veux pas être ingrat.

D O W L I N G .

Et qui l'a pu porter à cet excès contre toi, contre toi, mon cher Jones?

J O .

JONES.

Un malheureux amour. Mis Sophie . . . ah!
ma Sophie!

DOWLING.

Et Blifil était-il témoin de ta disgrâce?

JONES.

Il paraissait en jouir. Peut-être en est-il l'auteur; il est mon rival.

DOWLING.

Le perfide!

JONES.

ARIETTE.

Ami, qu'en mes bras je presse,
De mon sort vois la rigueur;
Permetts que ma tristesse,
Un moment s'épanche en ton cœur.
J'atteste ici l'honneur;
Jamais ma foible jeunesse,
N'a mérité son malheur.
Alworthy me chasse, m'oublie! . . .
C'est mon pere, mon bienfaiteur;
Je ne verrai plus ma Sophie. . .
Ah! j'ai tout perdu dans la vie,
Le repos, l'espoir & l'honneur.

Ami, qu'en mes bras je presse, &c.

DOWLING.

Tu me détermine. Je ne vais plus à Londres; je retourne au château; Alworthy va me voir & m'entendre. Remonte à ta chambre, sois tranquille si tu peux l'être. Je vais payer ma dépense en attendant le jour. Ton sort changera, je te le

promets; je t'en donne ma parole, & je n'y man-
quai jamais.

JONES.

Que ne puis-je te croire!

DOWLING.

Crois moi. (*Jones remonte à sa chambre.*) In-
fortuné jeune homme! si je gardais plus long-tems
le silence, je deviendrais complice de tes persécu-
teurs. J'entends quelqu'un. Ah! ce sont des fem-
mes; rentrons.

S C E N E III.

SOPHIE, HONORA, LA FILLE.

LA FILLE *qui les conduit.*

Oui, mes belles Dames, vous pouvez très-bien vous
reposer dans cette salle; nous allons attendre vos
ordres.

HONORA.

Vraiment, vraiment, nos ordres! c'est que l'on
nous prépare bien vite des chevaux; nous devrions
déjà être à Londres.

SOPHIE.

Je devrais bien plutôt retourner chez mon
père.

HONORA.

Oui, voilà une belle idée!

SOPHIE.

Quel conseil m'as-tu donné? que fera devenu
l'in-

l'infortuné Jones? (*On entend le bruit que font les Buveurs.*) Qu'entends-je? des cris, des éclats!

HONORA.

Ce sont apparemment des valets qui s'amuse à boire.

SOPHIE.

Deux femmes seules pendant la nuit! en quel lieu!

HONORA.

Que peut-il vous y arriver?

SOPHIE.

Qu'ai je fait!

HONORA.

Et quel parti vous restait-il à prendre? Votre pere n'écoutait rien; votre contrat était prêt; dès le point du jour, il eut fallu signer, on aurait sçu vous y contraindre; est-ce Blifil que vous regrettez?

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Du moins, gagnerons-nous du temps; & les parens auprès de qui vous vous retirez à Londres, pourront-ils, à la fin, ramener votre pere à la raison.

SOPHIE.

Je ne suis que trop disposée à te croire; mais tu veux en vain me rassurer; on ne revient point. Va toi-même donner tes ordres; partons.

HONORA.

Je cours vous obéir. Allons, ma chere Maî-

D 3

tresse,

trêsse, ne craignez rien, cette maison est sûre; je reviens tout-à-l'heure.

*(Honora, en sortant, emporte une lumière.
Il n'en reste plus qu'une sur la table.)*

S C E N E I V .

S O P H I E seule.

R É C I T A T I F .

RRespérons un moment, soulage-toi, mon cœur.
Où suis je? qu'ai-je fait! quelle nuit! quelle horreur!
Mon pere, quelle est ta tristesse!

Je n'entens plus de cris, on se tait, le bruit cesse.

(Elle fait quelques pas.)

Mais ce profond silence augmente encor ma peur.

(Elle regarde autour d'elle.)

Tout ce qui je vois mépouvante.

(Elle fixe la lumière.)

Cette lueur pâle & tremblante,

Dans mon sein porte la frayeur . . .

Et cependant, j'éprouve une douceur! . . .

Le sentiment qui m'anime & m'enchanté,

Malgré moi, charme ma douleur.

*(Pendant la ritournelle, elle s'assied sur la chaise
qui est proche de la table, elle s'y appuie en se cou-
vrant les yeux & laisse échapper de tems en
tems l'accent inarticulé de la douleur. Elle se
leve pour chanter.)*

A R I E T T E .

ARIETTE.

O toi, qui ne peux m'entendre;
 Toi, dont le crime est d'être tendre:
 Parais . . . je chérirai ces lieux.
 Je veux te voir . . . que je m'égare!
 Non, non; fuis-moi . . . tout nous sépare . . .
 Fuis-moi . . . Tu le dois . . . Je le veux . . .
 Pardonne, cher amant, pardonne . . .
 L'amour te venge & me trahit.
 A ton nom seul, ô mon cher Jones,
 Je sens mon cœur qui m'abandonne:
 Sur tes pas il vole & te fuit.

O toi, &c.

SCENE V.

HONORA, SOPHIE, *deux Buveurs*
qui suivent Honora.

HONORA.

Laissez-moi, ne me suivez pas.

SOPHIE.

C'est la voix d'Honora.

PREMIER BUVEUR.

Eh! non, ma belle, il ne s'agit que d'une
 parole.

DEUXIEME BUVEUR *tenant une bouteille.*

Oh! le punch est bon; tenez, goûtez.

HONORA *se défendant.*

Laissez-moi . . . si vous ne finissez . . prenez garde, Madame.

PREMIER BEUVEUR.

Tiens, ma foi, en voilà une qui est encore bien plus jolie.

SOPHIE.

Ne m'approchez pas. Au secours!

HONORA, *courant à Sophie.*
Au secours!

SCENE VI.

JONES, *paraissant au haut de l'escalier ;*

LES PRECEDENS.

JONES.

Quai-je entendu? quels cris! comment malheureux, vous osez insulter des femmes!

PREMIER BUVEUR.

Qu'est-ce qu'il dit donc celui-là? Je voudrais bien sçavoir si ça te regarde.

DEUXIEME BUVEUR.

Qu'est-cē que ça te fait? est-ce ta parente? ta maitresse?

(Jones s'élançe de l'escalier, saisit une chaise, s'en arme, & tombe sur les Buveurs qu'il poursuit.)

Attendez-moi, coquins.

SO.

SOPHIE.

Où sommes-nous ?

PREMIER BUCVEUR, en fuyant.

Tout doux, ceci passe le jeu.

HONORA.

Prenons courage

JONES revient.

Je vous apprendrai. Rassurez-vous, Madame;
ils ont pris la fuite, & je suis trop heureux! .. Que
vois-je? Sophie!

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Jones!

DUO.

Quoi! c'est vous que je vois, Sophie!
Je n'ose en croire mon bonheur.

SOPHIE.

Mon devoir veut que je vous fuye,
Je vois l'excès de mon malheur.

JONES.

Que je vous abandonne!

SOPHIE.

La raison nous l'ordonne!

JONES.

Non, non, ce seroit vous trahir.

SOPHIE.

Non, non, vous devez m'obéir.

JONES.

Que je vous abandonne,
Quand l'amour veut nous réunir!

SOPHIE.

L'amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme.

SOPHIE,

Quittez moi.

D 5

JO.

JONES.

Laissez - moi
Vous voir & mourir.

SOPHIE.

Je voudrois & ne puis vous fuir.
Que l'amour maîtrise mon ame!

JONES.

Livrons-nous à la douce flâme.

SOPHIE.

L'amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme.

T O U T D E U X .

Le ciel pour nous aimer
Se plut à nous former.

S C E N E V I I .

D O W L I N G , J O N E S , S O P H I E ,
H O N O R A .

D O W L I N G .

Mes yeux me trompent-ils? C'est Sophie
Western.

H O N O R A .

C'est Dowling.

J O N E S .

Oui, mon ami, c'est elle; le ciel nous réunit.

S O P H I E .

Ah! Dowling! vous retournerez au château?
vous reverrez mon pere?

D O W L I N G .

Il arrive.

JO-

JONES & SOPHIE.

Il arrive ?

HONORA.

Ah ! juste ciel !

JONES.

D'où le sçais-tu ?

DOWLING.

Alworthy, Blifil, sa tante même

SOPHIE.

Ma tante ?

DOWLING.

Oui, tous vos parens le suivent. Le postillon qui les précède est déjà dans les cours de l'hôtellerie.

JONES.

Ah ! mon cher Dowling ! Ah ! Sophie, je vous revois pour la dernière fois !

DOWLING.

Soyez tranquilles l'un & l'autre, vous ferez heureux & vengés. Honora, conduis ta Maîtresse dans cette chambre. Toi, Jones, remonte à la tienne. Je vais les attendre.

JONES.

Ah ! Sophie ! quel affreux moment !

SOPHIE.

Jones, sans vous je n'aurais jamais fui mon
pere. *(Sophie & Honora se retirent.)*

HONORA.

J'entends du bruit : allons, allons, le temps presse.

JONES.

Eh bien ! mes malheurs sont-ils au comble ?

DOW

D O W L I N G .

Tant mieux; ils touchent à leur terme. Fais ce que je t'ai dit. (*Jones se retire.*) Tu m'as trompé, Blifil; mais le ciel m'a réservé les moyens de te convaincre.

S C E N E V I I I .

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
D O W L I N G .

Mr. WESTERN.

Laissez-moi, ne me retenez pas: malheur à qui je rencontre. Ma fille est ici, je le sçais; j'en suis sûr; je veux la trouver; je veux la voir.

ALWORTHY.

Je n'aurais jamais soupçonné Jones de tant d'audace. Ah! te voilà, Dowling.

Mr. WESTERN.

Tant mieux, nouveau renfort. Où sont-ils? qu'est devenu Blifil?

ALWORTHY.

Blifil, contre mon avis, est allé chez le Juge de Paix.

D O W L I N G .

Le scélerat! nous n'en aurons pas besoin. Demeure, Alworthy; & toi, Western, écoute.

Mr. WESTERN.

Est-tu du complot aussi toi?

D O W .

DOWLING.

Ta fille est ici: elle ne peut ni ne veut t'échapper.

Mr. WESTERN.

Parbleu, je le crois bien: Allons.

DOWLING.

Où vas-tu? Deshonorer ta fille & toi par un éclat inutile.

ALWORTHY.

Il a raison: c'est sur-tout ici qu'il faut de la prudence.

Mr. WESTERN.

Tout cela m'est égal, je n'écoute rien: je veux la voir.

DOWLING.

Eh! bien, je t'y vais conduire, mais promets-moi de lui parler en pere. Reste, Alworthy; je vais te rejoindre. Suis moi, Western.

SCENE IX.

ALWORTHY, BLIFIL.

ALWORTHY.

Ingrat jeune homme! ne t'ai-je recueilli dans ma maison que pour faire le deshonneur d'une famille honnête? Ah! Jones, que tu es coupable! Eh! bien, Blifil?

BLIFIL.

Le juge de paix me suit; j'ai fait investir la maison.

AL-

ALWORTHY.

J'aurais désiré qu'on eut épargné cet éclat. Il ne sert qu'à redoubler mes chagrins.

BLIFIL.

Croyez que je les partage. Vous l'avez élevé, & moi qui me faisais un plaisir de chérir en lui le compagnon de ma jeunesse; quelle témérité! quels excès!

ALWORTHY.

Il en fera puni.

BLIFIL.

Que ne puis-je, mon cher oncle, vous fléchir en sa faveur! Je connois l'énormité de son crime; mais il peut être encore utile à l'état: faites-le promptement partir pour nos colonies.

S C E N E X.

Les précédens, DOWLING, *ensuite* Mr. WESTERN, SOPHIE, ALWORTHY, BLIFIL, HONORA.

DOWLING.

Pour les colonies! Qui? Jones? Ton frere?

ALWORTHY.

Son frere?

BLIFIL.

Ciel! Dowling!

DOW-

DOWLING.

Oui, oui; son propre frere.

Mr. WESTERN.

Venez, venez, Mademoiselle; ce sera moi désormais qui veillerai sur votre conduite.

BLIFIL.

Dowling, je te supplie...

DOWLING.

Je ne t'écoute plus; il est tems de te confondre.

Mr. WESTERN.

Comment! qu'y a-t-il ici de nouveau?

DOWLING.

Que Sophie rassure son cœur. Alworthy, connais ton injustice. Tu me crois sincere, Western?

ALWORTHY.

Tu m'inquiètes.

Mr. WESTERN.

Acheve.

DOWLING.

Ce Jones que tu persécutes & qui te chérit; ce vertueux jeune homme que j'ai choisi pour mon ami, c'est ton neveu, c'est son frere, c'est l'ainé de Blifil.

Mr. WESTERN.

Jones ferait ton neveu?

SOPHIE.

Quel nouveau jour frappe mon cœur!

HONORA.

Eh! bien, Madame?

ALWORTHY.

Que me dis-tu?

DOW-

D O W L I N G .

La vérité. Rapelle-toi cet honnête Summers. Deux ans de fuite il logea dans ton château; en secret il épousa ta sœur; cinq mois après il mourut. Jones est le fruit de ce mariage que l'on te cachait alors, de peur qu'il ne devint un obstacle au second que tu voulais conclure.

A L W O R T H Y .

Quelle preuve ?

D O W L I N G .

Blifil, remets les papiers dont tu t'es chargé.

B L I F I L , d'un ton douteux.

Des papiers ?

D O W L I N G .

La lettre de ta mere. Voici le double de ce qu'elle t'écrivait alors, regarde, Alworthy. C'est l'écriture de ta sœur. Lis.

A L W O R T H Y .

Ciel! malheureux!

B L I F I L .

Mon cher oncle!

M r . W E S T E R N .

Comment! ferais-tu un méchant homme, toi?

B L I F I L .

Si, par un aveu sincere de mes fautes, j'en pouvais esperer le pardon. . . .

A L W O R T H Y .

Le pardon! fors de ma présence.

M r . W E S T E R N .

(Blifil sort.)

Oui, laisse-nous, méchant. Ah morbleu! si j'étais ton oncle!

A L .

ALWORTHY.

Combien j'étais trompé! Mais j'atteste le Ciel. . .

DOWLING.

Point de fermens. Répare ta conduite. . .

Mr. WESTERN.

Oui, tu le dois; c'est mon avis, mon cher Jones!

SOPHIE.

Ah! mon pere!

Mr. WESTERN.

Oh! je me connais en gens. Quand je vous ai dit, mon vieil ami, que vous n'en auriez jamais que de la satisfaction.

ALWORTHY.

Fais-moi promptement venir Jones.

DOWLING.

Je vous l'amene.

(Il sort.)

SCENE XI.

ALWORTHY, Mr. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

ALWORTHY.

J'ai peine à revenir du faifissement. . .

Mr. WESTERN.

Pourquoi te contraindre? cacher sa joie, c'est se trahir soi-même.

E

SO-

SOPHIE.

Quel changement heureux! . . .

ALWORTHY.

Aurais-je dû penser que Blifil? . . .

Mr. WESTERN.

Allons, qu'il n'en soit plus parlé: c'est un mauvais sujet; ça ne se connaît ni en chiens ni en chevaux, vive mon ami Jones; comme nous allons chasser! c'est comme celui-là qu'il me fallait un gendre! car rien n'est dérangé: & puis qu'il est ton neveu. . .

ALWORTHY.

Et mon seul héritier.

Mr. WESTERN.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

DOWLING, JONES, *Les précédens.*

DOWLING.

Alworthy, voici Jones.

Mr. WESTERN.

Approche, approche; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monsieur, point de violence; respectez mon malheur.

Mr. WESTERN.

Eh! non, tu ne sçais pas; embrasse moi, mon camarade.

AL-

ALWORTHY.
Mon cher neveu!

JONES.
Que me dites-vous?

DOWLING.
Voici l'instant que je t'avais promis.

JONES.
Moi! votre neveu?

ALWORTHY.
Oui; crois-en mes regrets, ma tendresse.

Mr. WESTERN.
Et pour garant prends la main de ma fille.

JONES.
Sophie! . . . est-ce un songe, une illusion?
Dowling! . . . (à Mr. Western.) Monsieur, quoi!
(à Alworthy.) Je vous appellerai mon oncle!

SCENE DERNIERE.

Mad. WESTERN, *Les précédens.*

Mr. WESTERN.

Bon; voici ma sœur: arrivez, arrivez.

Mad. WESTERN. . . .

Eh! bien, mon frere, quel plan comptez-vous
fuiyre dans cette affaire? Il faut considérer d'abord
que les personnes d'un certain état.

Mr. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment, il y a bien d'autres

nouvelles, que toute votre belle politique n'a pas
sçu prévoir. Commencez par embrasser Jones.

Mad. WESTERN.

Moi, Monsieur?

Mr. WESTERN.

Eh! oui: c'est mon ami, c'est mon gendre; je
lui donne ma fille; c'est un Summers; sa sœur, son
pere . . . c'est lui . . . c'est que je suis enchanté.

Mad. WESTERN.

En verité, depuis quinze jours, je ne conçois
plus rien aux événemens.

Mr. WESTERN.

Embrassez toujours.

DOWLING.

On développera ces mysteres.

ALWORTHY.

Ne perdons point de temps: retournons au
château; que nos enfans soient unis dès ce jour.

Mr. WESTERN.

C'est bien dit; retournons: il est de bonne
heure; mes chevaux sont frais. Parbleu nous au-
rons le temps de chasser en route; je parie que tu
en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, sois
certain. . . .

DOWLING.

Arrête, point de bienfaits; j'ai fait ce que
j'ai dû: ma récompense est dans mon cœur.

VAU.

VAUDEVILLE.

JONES, 1er couplet.

Je vous obtiens, vous qui m'êtes si chere,
 Du néant je passe au bonheur,
 Dans mon ami, j'embrasse un second pere,
 Un oncle dans mon bienfaiteur.
 Quel doux moment, ah! ma chere Sophie,
 Chérifions à jamais ce jour,
 C'est le plus beau de notre vie,
 C'est le triomphe de l'amour.

SOPHIE, 2e couplet.

Un nouveau jour vient éclairer mon âme;
 Je puis te fixer fans rougir.
 Le meilleur pere approuve notre flâme,
 Cher Amant, on va nous unir.
 En reprenant sa premiere innocence,
 Mon cœur qui deviendra ton bien,
 Jouit auffi de sa constance;
 Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY, 3e couplet.

Dès ton berceau je t'aimai comme un pere,
 On m'a contraint à te punir:
 J'en ai gémi; mon cœur n'est point févère,
 C'est un tourment que de haïr;
 Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,
 En plaisirs changer leurs douleurs,
 Oui, c'est là le bonheur suprême;
 C'est le triomphe des bons cœurs.

Mad. WESTERN, 4^e couplet.

De chaque Cour démêler les intrigues,
 Bien combiner leurs intérêts;
 Quand il le faut, tramer de sourdes brigues,
 Dans son cœur voiler ses secrets:
 D'après ce plan, heureux qui négocie;
 C'est un politique excellent,
 Ses efforts font ceux du génie,
 C'est le triomphe du talent.

HONORA, 5^e couplet.

Loin des garçons fuyez... jeune fillette,
 C'est ce que prône une maman:
 De votre cœur suivez... la voix secrète,
 C'est ce que des yeux dit l'Amant.
 Qui croira-t-on? celle qui nous obsède?
 Nenni: le cœur s'ouvre au desir,
 L'amant paraît, la raison cède,
 C'est le triomphe du plaisir.

Mr. WESTERN, 6^e couplet.

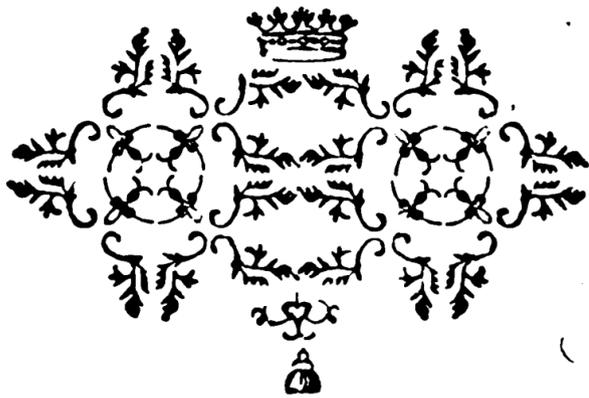
Dès le matin, ma vive impatience
 Guide ma meute au sein des bois:
 Le temps est frais, l'animal que je lance,
 Sort de l'eau, se rend aux abois.
 Tous mes amis partagent ma victoire,
 Elle en est plus chère à mon cœur:
 J'entends le cor sonner ma gloire:
 C'est le triomphe du Chasseur.

CHOEUR.

CHOEUR.

Voir des heureux, l'être soi même,
Changer les épines en fleurs,
Oui, c'est là le bonheur suprême,
C'est le triomphe des bons cœurs.

FIN.



COMMERCIAL

CHARTER

... ..
... ..
... ..
... ..

F. L. M.

S E P T U O R.

HONORA à Sophie.	JONES à Alworthy. Quoi vous mon pere! Ah! quel désespoir!	SOPHIE à Mr. Western. Rien ne touche mon pere!	Mr. WESTERN à Jones. Oh! je t'apprendrai ton devoir. Je ne t'en tiens pas quitte.	Mad. WESTERN. Cette conduite,	ALWORTHY (à Jones.) Je ne dois plus vous revoir.	BLIFIL. Trahir ainsi mon espoir!
Ménagez leur co- lere.	Je me livre à mon désespoir. N'êtes-vous plus mon pere?					
Quel embarras!	(à Sophie.) C'est pour jamais que je vous quitte.	(à Jones.) C'est moi qui fais vo- tre malheur.	Allons, point de rai- son. Sortez de ma maison.	Si fort m'irrite!	Je hais la trahison.	
	De votre colere C'est moi qu'il faut accabler; Sophie est innocente, Punissez moi.	(à Mr. Western.) Non, je préfère le trépas.	(à Sophie.) J'ai fait avertir le no- taire, Et dès ce soir tu fi- gneras. Il ose encore parler!			(à Alworthy en mon- trant Jones.)
(à Sophie.) Oui, ma maîtresse, oui, oui sans cesse,	(à Mad. Western.) Vous êtes sa Tante.	Pardonnez-lui. (à Alworthy.) Soyez son appui.	Tout ceci m'impac- tiente, Point tant de raison, Sortez de ma maison.	(à Sophie.) Vous tenez tête à vo- tre pere, Vous ne méritez pas, De nous causer cet embarras.	Je hais la trahison.	Il n'entendit jamais raison.
Je ferai pour vous mon devoir.	Rien à présent ne m'é- pouvante.	(à Mad. Western.) Votre ame sera con- tente.	Tout ceci m'impac- tiente.	Ce tracas là me tour- mente.	Tout ce tracas me tourmente.	Ce tracas là me tour- mente.
	Je me livre à mon désespoir.	Je n'en crois que mon désespoir.	Jet'apprendrai mieux ton devoir.	Vous saurez mieux votre devoir.	J'ai promis de ne plus vous voir.	Falloit-il trahir mon espoir?

Madame Western emmene Sophie; Mad. Western & Honora les suivent. Jones désespéré donne encore un regard à Sophie qui le lui rend; prend la main d'Alworthy, la serre, la baise, comme s'il lui disoit, ah! Monsieur! lance ensuite un regard décidé, en enfonçant son cha- peau sur Blifil, qui s'approche d'Alworthy, & sort avec lui sur la droite, Jones se retire sur la gauche.



LE
MAITRE EN DROIT,
OPERA BOUFFON;
EN DEUX ACTES.

PAR

Mrs. LE MONNIER & MONCIGNY.

Représenté par les Comédiens François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Cour, le



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X V I I .

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

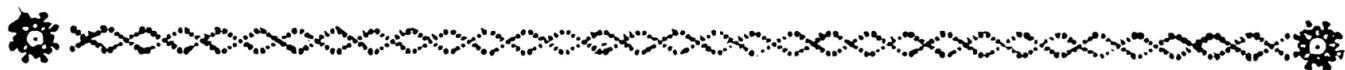
LE DOCTEUR,	Mr. Casimir.
LINDOR, <i>Amant de Lise,</i>	Mr. De la Tour.
LISE, <i>Pupille du Docteur,</i>	Mad. Dinesi.
JACQUELINE, <i>Duegne,</i>	Mad. Dartimon.
	Mr. Veillas.
PLUSIEURS ECOLIERS,	Mr. Deschamps.
	Mr. Marfy.
	Mr. Lorville.

La Scene est à Rome.





LE MAÎTRE EN DROIT,
OPERA BOUFFON,
EN DEUX ACTES.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place publique : On voit d'un côté la Maison du Docteur ; & de l'autre des arbres.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, JACQUELINE.

D U O.

JACQUELINE, *repoussant Lindor qui veut entrer dans la Maison du Docteur.*

Non, non, sortez, non, je ne puis,
Vous faire entrer en ce logis.

LINDOR.

Laisse-moi voir Lise un moment.

A 2

JAC.

4 LE MAITRE EN DROIT,

JACQUELINE.

Non.

LINDOR.

Ton refus cause mon tourment.

LINDOR.

JACQUELINE.

Tu veux donc me faire mourir.

Non, je ne puis y consentir,

Ah! fais moi ce plaisir,

Je voudrais bien vous secourir,

Comble mon unique désir.

Mais je ne puis y consentir.

LINDOR.

Mais songe donc, ma chère Jacqueline, que c'est toi qui m'as inspiré tout l'amour dont je brûle pour l'aimable Lise; tu fais que je ne l'ai jamais vue, & que je l'adore, cependant, sur le Portrait enchanteur que tu m'en as fait...

AIR. *Je ferai mon devoir.*

De lui parler & de la voir,

Si tu m'ôtes l'espoir (bis.)

Il falloit donc de ses traits,

Ne me parler jamais (bis.)

JACQUELINE.

Il falloit... il falloit... Que les Amans sont fots!.. eh mort de ma vie, songez vous même à ce que je viens de vous dire... Oui, songez que le Docteur est votre rival... qu'il aime, qu'il est fou de sa pupille... & que si vous ne trouvez un moyen de rompre son hymen avec elle... tout est perdu pour vous... Voilà ce que j'avois à vous dire... J'ai dit: Adieu.

LINDOR.

Encore un mot, de grace...

JAC-

JACQUELINE.

Bon soir . . . (*Elle sort.*)LINDOR, *seul.*

Quel affreux contretems ! . . . Il vient, le vieux jaloux . . . Dérobons-lui mon embarras.

SCENE II.

LE DOCTEUR, *seul.*

ARIETTE.

Au tendre amour
J'abandonne mon ame,
Life en ce jour
Est à moi sans retour.
L'instant flatteur,
Où ce Dieu séducteur
Couronnera ma flamme,
Sera celui de mon bonheur.

Mais craignons qu'on ne nous entende, & surtout ayons bien soin de cacher mes projets à mes Ecoliers. . . ces petits Mrs. là vous ont plutôt soufflé une Maîtresse . . .

AIR. *L'occasion fait le larron.*

Chut ! . . justement j'en vois un qui s'avance,
Observons-nous pendant notre entretien.

SCENE III.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR, *Suite de l'air précédent.*

Qu'avez vous donc?.. vous gardez le silence.
(à demi voix.)

Les amours n'iroient-ils pas bien ?

LINDOR.

Mes amours... bon... nouvellement arrivé à Rome, je n'y connois personne encore... & d'ailleurs...

A R I E T T E.

LINDOR.

Rarement,
Difficilement,

On gagne ici le cœur des belles.

Rarement,
Difficilement,

Ici l'on est heureux amant.

Des Argus qui veillent sur elles,
Comment tromper les yeux jaloux ?
Comment endormir les époux,
Pour fléchir leurs moitiés rebelles ?

Rarement, &c.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, mon cher, rien n'est plus facile que cela... Quoi, vous êtes François, & de pareilles misères vous arrêtent ? Eh mais, mais fy donc... ne savez-vous pas que ce nom là seul est la
clef

clef des cœurs de toutes les belles... ah je vois bien que notre ville ne vous est pas connue encore... je veux vous mettre au fait...

LINDOR.

Vous me rendrez un service important... (*à part.*) S'il pouvoit me fournir des armes contre lui-même...

LE DOCTEUR.

Quand vous serez curieux d'avoir quelque bonne fortune, promenez-vous ici tous les soirs... Allez... venez... parcourez enfin tous les endroits où nos belles se font voir...

LINDOR.

Ah! qu'à cela ne tienne, on me verra par-tout.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas tout... si vous avez le bonheur de plaire à quelqu'une d'entr'elles...

LINDOR.

Eh bien...

LE DOCTEUR.

AIR. Nous sommes précepteurs d'amour.

Une vieille d'abord viendra,
Qui faite à de pareils messages,
Chez la belle vous conduira...

LINDOR.

Comment!...

LE DOCTEUR.

Oui, tels font les usages.

8 *LE MAITRE EN DROIT,*

LINDOR.

Quoi! Docteur, je ferois assez heureux pour...

LE DOCTEUR.

Ecoutez ; ce n'est pas encore là tout... Ecoutez... mais motus au moins...

D U O.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR.

En France on s'annonce d'abord,
Par un pareil transport ;
Près de sa belle on cause,
On parle long-tems de ses feux :
Ici c'est autre chose.

LINDOR.

Tant mieux.

LE DOCTEUR.

Le tems est précieux.

LE DOCTEUR.

Romaines ne sont pas causeuses,
Ni jaseuses ;
Et dès le début,
Elles vont au but.

LINDOR.

Tant mieux.

LE DOCTEUR.

Le tems est précieux.

LE DOCTEUR.

Oui, tant mieux, j'en conviens tout bas ;
Pour moi, quand je suis dans le cas,
Je fais encore fracas :
On me connoît dans Rome
Pour un égrillard,
Dans cet art ;
Et je suis homme,

A ne

A ne point encore dire non,
Quand je trouve une occasion.

LINDOR.
Bon, bon, fy donc.

LE DOCTEUR.
Non, non, non.

LINDOR.

Soit ... mais croyez-moi, ne vous vantez pas tant ; car comme on l'a fort bien dit , tout homme est Gascon sur ce point. A propos de cela ... vous vous mariez, dit-on ... Vous savez le plaisir que j'en aurois, & vous m'en faites un mystère ?

LE DOCTEUR.

AIR : *Non je ne ferai pas,*
Moi prendre femme, moi !

LINDOR.

C'est le bruit de la ville.

LE DOCTEUR, *à part.*

O Ciel ! il est instruit, la feinte est inutile ...

LINDOR.

Vous êtes bien rêveur ...

LE DOCTEUR *brusquement.*

Ce n'est là qu'un faux bruit.

Et pour un curieux vous êtes mal instruit.

LINDOR.

Tant pis ... j'étois pourtant fort aise de cette nouvelle ... & j'avois même déjà pris certains arrangements ... pour ...

LE DOCTEUR.

Pourquoi? ...

LINDOR.

Pour rester plus long-tems avec vous ... Car on dit que la future est charmante ... allons, allons, convenez-en ...

10 LE MAITRE EN DROIT,

LE DOCTEUR.

Moi ... non vraiment ... il n'en est rien , vous dis-je ..

A I R. *Le Masque tombe.*

Quand je verrai la Vieillesse gênante,
M'enlever tout, plaisirs & liberté,
Pour mettre au moins mon front en sûreté
J'épouserai ma vieille Gouvernante.

L I N D O R.

Qui ? Dame Jacqueline ! ah, ah sy donc, vous nous feriez enfuir tous ..

S C E N E IV.

JACQUELINE, *Les Acteurs Précédens.*

JACQUELINE.

Grand merci.

A R I E T T E.

Ah ! méprisez moins le peu de charmes,
Qui restent de mon Printems ;
Plus d'un jeune cœur me rend les armes ;
On trouve encor des Galans ;
On n'est pas bien opulente,

Brillante,
Saillante,
Pimpante,
Fringante,
Princesse,
Duchesse,
Marquise,
Comtesse ;

Mais

Mais sans cela,
On peut valoir tous ces gens là.

Oui, si l'on vouloit, sur vous même,
De ses attraits essayer le pouvoir,
On vous ferait voir,
Sans une peine extrême,
Ce qu'on peut valoir.

Mais, méprifez moins le peu de charmes, &c.

LINDOR.

Ah pardon, ma chere Jacqueline ! à *(part)* Ne vois-tu pas que je veux lui donner le change ?

JACQUELINE, à *part*.

A la bonne heure ! que ne parliez vous aussi?...
Laissez-moi taire ... *(haut)* Oui, oui ...

AIR. *Pa/sambleu Mr. le Curé.*

{ *Au Doc-* } Croyez-moi, perdez tout espoir,
{ *teur.* } Au fond c'est un badinage.

LE DOCTEUR, *d'un air inquiet.*
Mais qu'est-ce donc !

JACQUELINE.

Mr. voudroit favoir,
A quand votre Mariage ? ..

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire avec mon mariage ? ...

JACQUELINE.

Eh oui ... Est-ce que vous n'allez pas épouser
cette jeune personne. Plait-il ? ...

(Au Docteur, qui lui fait signe de se taire.)

LINDOR à Jacqueline.

Et bien achevez donc ...

JAC.

JACQUELINE.

Ah non non ... Mr. me fait signe;

LE DOCTEUR, *à part, à Jacqueline.*

Mais tais-toi donc, Babillarde ... (*haut*) C'est une folle, au moins ...

LINDOR, *froidement.*

Non ... je vois, Docteur, ce que je dois penser de tout ceci ... ma présence vous gêne ... adieu. (*à part à Jacqueline*) Je reviendrai dès qu'il sera parti.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

D U O.

LE DOCTEUR.

Es-tu contente,

Vieille imprudente ?

JACQUELINE.

Qu'ai je donc fait ?

Je n'ai rien dit.

Ah ! le pauvre homme !

Il perd l'esprit.

LE DOCTEUR.

Par ton caquet

Tu trompe mon attente,

Elle m'assomme,

Ah ! pauvre esprit !

JACQUELINE.

Oui, oui, oui, vous perdez l'esprit, puisqu'il faut vous le dire. Eh qu'ai-je donc tant dit, après tout, qui doive vous alarmer si fort ?

LE DOCTEUR.

Tu n'as que trop parlé pour me perdre.

AIR.

AIR. *Tout roule , &c.*

Car enfin Lindor vient d'apprendre,
 Qu'un autre objet avoit mon cœur ;
 Et je voulois lui faire entendre,
 Que toi seule aurois cet honneur :
 Il faut lui dire le contraire,
 Serois je dans ce cas sans toi ? . . .

JACQUELINE.

Pardi, voilà bien du mystere
 Pour abreger , épousez-moi.

LE DOCTEUR.

Que je t'épouse, moi! . . .

JACQUELINE.

Eh mais, mais, ce n'est pas ce que vous pour-
 riez faire de pis, au moins! . . .

D U O.

JACQUELINE.

Dès le potron minet,
 Je serais à l'ouvrage ;
 De mes soins pour le menage
 Bientôt vous verriez l'effet.

LE DOCTEUR.

Ah! point de verbiage,
 Vous n'êtes point mon fait :
 Je vous le dis tout net.

JACQUELINE.

Tant pis pour vous , Com-
 pere.
 Craignez le trébuchet,
 Et ce sera bien fait.

LE DOCTEUR.

Tant mieux , c'est mon af-
 faire,
 Je vous le dis tout net:
 Vous n'êtes point mon fait.

LE DOCTEUR.

Traitons, traitons un autre point, & laissons
 tout cela. Ecoutez, il faut un peu d'amusement à la
 jeu-

jeunesse: Le jour baisse . . . Je vais t'amener Life un moment, après quoi je sortirai pour terminer quelques affaires; profite de mon absence pour lui parler de mes feux . . . , adieu . . . (*Il sort.*)

JACQUELINE.

Laissez-moi faire, allez . . . je fais mieux que personne ce qu'il vous faut, & je vais travailler à vous servir en conséquence . . . , Peste soit du vieux fou!

SCENE VI.

LINDOR, JACQUELINE.

LINDOR.

Ah! ma chère Jacqueline, tu me vois au comble de mes vœux! A la fenêtre du Docteur je viens de voir la plus charmante personne du monde, c'est Life, sans doute . . . C'est elle, je le sens au plaisir que sa vue m'a causé . . . Consens à faire mon bonheur, fers ma tendresse . . . & tu peux compter . . .

AIR. *Mon cœur volage.*

Tiens, prends d'avance, { *Il lui donne une ba-*
Par complaisance, { *gue & sa boîte.* }
Prends ces Bijoux,
Pour toi je les destinois tous . . .
Tu me refuses?

JACQUELINE.

Je suis confuse . . .

LINDOR.

Tiens, prends encor
Et tous deux agissons d'accord . . .

JAC.

JACQUELINE.

C'est par obéissance . . . Ce que j'en fais . . . Eh, dites moi, Lise vous-a-telle vû? . . .

LINDOR.

Je le crois : elle s'est cependant retirée de la fenêtre . . . mais le moment d'après j'ai vû tomber à mes pieds ce Bouquet & ce Ruban . . .

JACQUELINE.

AIR. *Tant de valeur.*

Quoi, Lindor, ce n'est pas un Conte! . . .

LINDOR.

Non, non.

JACQUELINE.

Comment? mais en ce cas,
Vous n'avez pas perdu vos pas.
C'est toujours . . . un Ruban . . . à compte.

ça ça, je vous veux trop de bien pour ne pas vous servir dans toute cette affaire, & vous cacher plus long-tems ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai peint aux yeux de Lise sous des traits si flatteurs, je lui ai dit tant de bien de vous, (on peut mentir dans de pareilles occasions,) que je serois bien trompée si la petite personne n'en avoit un peu dans l'aile! . . .

LINDOR.

Lise m'aimeroit! que ne te dois-je pas, ma chere Jacqueline, & comment reconnoître? . . .

JACQUELINE.

Ecoutez-moi, Lise va se rendre ici, le Docteur doit sortir, je vais tâcher de voir en quel état est son cœur, car elle ne m'a encore rien avoué . . . Mais laissez-moi faire, & allez m'attendre sous ces arbres

bres . . . Tenez-vous prêt seulement à paroître au premier signal que je vous ferai. (*Il fait quelques pas pour sortir.*) A propos, donnez-moi ce Bouquet.

LINDOR.

Qu'en veux-tu faire ?

JACQUELINE.

Donnez . . . & le Ruban . . .

LINDOR.

Mais . . .

JACQUELINE.

Allez, allez, ne craignez rien . . . (*Il sort.*)

JACQUELINE, *à part.*

Je veux m'en divertir avec Lise . . . La voici . . . voyez un peu à cette mine si l'on se douteroit que cela en fait aussi long . . . on a raison de le dire . . . il n'y a plus d'enfans . . .

SCENE VII.

LE DOCTEUR, LISE,
JACQUELINE.

LE DOCTEUR.

Viens ça, viens ma chere Enfant, & bannis cette sombre humeur . . . songe que tu n'as plus qu'un moment à attendre pour être ma femme, & que . . .

LISE.

Quoi ! Mr., vous êtes donc l'époux que vous me promettiez ? . . .

TRIO.

T R I O.

LE DOCTEUR.

Oui ma petite,
Ton cœur palpite,
L'amour l'agite,
Te parle-t'il en ma faveur ?

JACQUELINE.

Repondez-lui, oui.

L I S E.

Oui, non, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Bannis la crainte ;
Tu peux sans contrainte,
M'ouvrir ton cœur.

JACQUELINE.

Eh bien.

LE DOCTEUR.

Eh bien.

L I S E.

A vous parler sans feinte,
Pour vous je ne sens rien.

LE DOCTEUR.

Fi, cela n'est pas bien,
Réponds mieux à ma flamme,
En devenant ma femme,
Tout mon bien est à toi :
Oui, j'en jure ma foi.

à *Jacquel.*

Parle lui donc pour moi.

JACQUELINE.

Répondez à sa flamme,
En devenant sa femme,
Vous aurez chaque jour,
Nombre d'écoliers faits au tour,
Qui vous feront la cour.

B

LA

18 LE MAITRE EN DROIT,

LE DOCTEUR.

à *Jacquel.* Langue maudite, que dis-tu là ?
Faut-il lui parler de cela ?

à *Lise.* Oui ma petite, &c.

LE DOCTEUR.

Quoi ! *Lise*, vous me refusez, vous m'ôtez ainsi
votre cœur ? . . .

L I S E , *ingénument.*

Eh mais, ma Bonne fait bien que je n'ai jamais
eu le dessein de vous le donner.

J A C Q U E L I N E .

Oh oui ; . . . Cela est vrai . . . mais laissez
nous seules un instant, je saurai bien la faire parler
autrement . . .

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Adieu donc . . . (*à Lise*) Bon soir, Mignon-
ne, ne t'impatiente pas . . . je reviens à l'instant.

L I S E .

Ah ! ne vous pressez pas, Monsieur, . . . à votre
aise, à votre aise . . .

Il sort.

SCENE

SCENE VIII.

LISE, JACQUELINE.

JACQUELINE, *après avoir regardé un moment Lise qui rêve.*

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Vous paroissez triste & rêveuse,
D'où provient donc votre souci ?
Si vous n'étiez pas amoureuse,
Vous ne rêveriez pas ainsi . . .

LISE, *ingénuement.*

Amoureuse ! . . . Et de qui ma Bonne ? je ne vois, je ne parle ici qu'à mon petit chat, & à vous ! . . .

JACQUELINE.

Ah ! parlez, parlez moi plus franchement . . . Je lis dans vos yeux que vous m'en imposez . . . Vous rougissez . . . tenez . . . voyez un peu ce Bouquet & ce Ruban . . . les reconnoissez-vous ? . . .

LISE, *baissant les yeux.*

Ce Ruban ? . . . oui ma Bonne . . . (*d'un air de dépit* :) Mais voyez le joli Monsieur, il fait grand cas de ce qu'on lui donne ? . . .

*JACQUELINE.**AIR. Du Prevôt des Marchands.*

Allez; ne dissimulez point,
 J'en fais plus que vous sur ce point:
 Mais vous pouvez, sans vous contraindre,
 Vous livrer à de tendres feux:
 De moi vous n'avez rien à craindre,
 Je veux rendre Lindor heureux.

L I S E.

Lindor . . . le joli nom! . . . ah! vous l'avez donc
 vû, ma Bonne il vous a donc parlé? . . . Que vous
 êtes heureuse! Convenez qu'il est bien aimable,
 n'est-il pas vrai? . . .

*A R I E T T E.**L I S E.*

Tout me dit que Lindor est charmant,
 Que je dois l'aimer constamment,
 Et que son cœur m'aime aussi tendrement.
 Oui je me livre à ce doux espoir,
 Et s'il étoit en mon pouvoir,
 Je voudrois moi-même hâter l'instant où je dois le voir.
 Comment ne pas se rendre,
 Et comment se défendre,
 De couronner ses feux,
 De combler ses vœux?
 Il a l'air si tendre:
 Oui je l'aimerai,
 Tant que je vivrai.
 Ah! que ne peut-il m'entendre?
 Tout me dit, &c.

JACQUELINE.

Tout cela est bel & bon, mais prenez-y garde,
 ma chere Life; oui, prenez-y garde . . . Consultez
 bien

bien votre cœur, vous suivez le penchant qui le flatte en ce moment . . . mais si ce Monsieur Lindor que vous trouvez si aimable . . . si charmant, n'étoit qu'un volage . . . un trompeur . . . car c'est un François, au moins, je vous en avertis . . .

L I S E.

Lindor un volage! quoi, vous le soupçonneriez!
Ah vous avez beau dire, je ne vous crois pas, ma Bonne.

R O M A N C E.

L I S E.

On dit pour nous faire peur,
Que l'amour est un Dieu trompeur,
Mais ce Dieu plein d'attraits,
Ne trompe jamais d'amans parfaits.
S'il gênoit notre ame,
Chéririons-nous
Sa douce flamme?
Nous volons au-devant de ses coups,
Quand il nous enflamme.
Qu'on dise tant qu'on voudra,
Qu'un jour ce Dieu me trompera:
Mais moi qui pour mon bien,
Le connois très bien,
Je n'en crois rien.

J A C Q U E L I N E.

Voilà ce qu'on appelle parler clairement. Eh dites-moi, seriez-vous bien aise de le voir ce Monsieur Lindor?

B 3

SCENE.

SCENE IX.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

LINDOR.

Il est à vos genoux, charmante Lise. . . .

LISE.

Lindor, Lindor . . . ma Bonne, que je vous embrasse.

LINDOR.

AIR : *Je ne suis qu'un simple Berger.*

Ah! dans quel doux ravissement,
Ce tendre aveu me plonge :
Je doute encore en ce moment
Si ce n'est pas un songe.

JACQUELINE.

Voyons, voyons, parlons sérieusement ici, & ne perdons pas de tems . . . avez-vous trouvé enfin quelqu'expédient, quelque moyen de prévenir le coup qui vous menace? . . .

LINDOR.

Hélas non! ma chere Jacqueline, mais crois-tu que l'amour m'abandonnera au besoin? . . .

JACQUELINE.

L'Amour . . . l'amour . . . ah pardi voilà une belle ressource. Oh par ma foi si vous n'avez que celle
celle

celle là, vous pouvez d'avance aller chercher fortune ailleurs

LINDOR.

Eh ! pense-tu qu'on puisse trouver dans un moment ?

LISE.

Il a raison, ma Bonne, & si vous vouliez . . .

JACQUELINE.

Eh bien !

LISE.

Eh bien, nous pourrions nous revoir ce soir chez moi, là nous concerterions ensemble

JACQUELINE.

Chez vous . . . Introduire Lindor chez vous, moi ? êtes-vous folle, Mademoiselle, mais, mais, en vérité . . .

LISE.

Mais, ma Bonne, vous seriez avec nous . . .

LINDOR, *lui donnant une bourse.*

Tiens, ne faut-il que cela pour te décider ? . .

JACQUELINE.

Non, non, vous dis-je . . . (*Elle prend la Bourse & dit d'un ton de dépit.*) En vérité, Mr. Lindor, vous êtes insupportable; comment voulez-vous qu'on tienne contre des paroles aussi éloqu岸tes ? . . . Il est vrai que vous serez peut-être bientôt époux.

24 LE MAITRE EN DROIT,

AIR. *De la besogne.*

Allons, nous verrons tout ceci ;
Dans une heure soyez ici,
Je reviendrai pour vous y prendre,
Mais ne vous faites pas attendre.

LINDOR.

Va, je ne quitterai pas ces lieux.

JACQUELINE.

Et moi je vais tout préparer pour vous introduire chez le Docteur, sous un déguisement qui vous empêchera d'en être reconnu, . . . Voyons avant tout si personne n'a pu nous entendre. . . (*Elle va voir à la Couliſſe.*)

LINDOR, *à Liſe.*

Que les momens que je vais paſſer loin de vous vont ajouter à ma tendre impatience !

LISE.

Hélas ! j'ai mille choſe à vous dire . . . mais je crains que ma Bonne ne nous entende . . . Ne quittez point ces lieux. Si le Docteur n'eſt pas rentré, je profiterai du premier inſtant où je verrai ma Bonne embarrasſée pour venir concerter avec vous les moyens . . . Je la vois . . . ne parlons de rien devant elle . . . Mais peut-être nous manquerez-vous de parole ? . . .

LINDOR.

Ah ! ma chere Liſe, jugez-mieux de l'amour que vous m'avez inſpiré.

TRIO.

TRIO.

JACQUELINE.

ça mes Enfans, je tremble,
Qu'on ne vous trouve ensemble.

LISE.

Eh! quoi déjà nous séparer?

LINDOR.

L'amour à peine nous rassemble.

LISÉ.

Faut-il vous implorer?

JACQUELINE.

Il faut rentrer.

LINDOR.

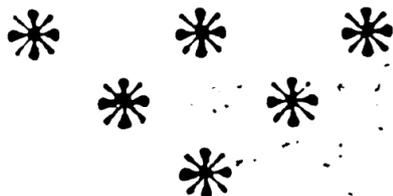
Faut-il te conjurer?

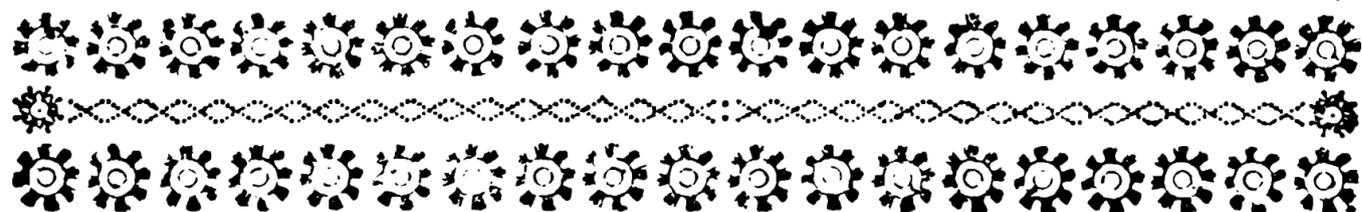
LISE & LINDOR, *ensemble.*

De me laisser voir encore
L'objet que j'adore.

Elle emmene Lise & force Lindor de se retirer.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LINDOR, *seul.*

(L'obscurité vient par gradation, de sorte qu'il fait nuit à la Scene 3^e.)

A R I E T T E.

Ah ! quel tourment,
Pour un cœur tendre,
D'attendre,
Le moment
Qui doit le rendre,
Heureux & content !

On s'arme en vain de constance,
L'attente accroît le desir ;
Et l'on meurt mille fois de son impatience ;
Avant de voir briller le moment du plaisir.

Ah ! quel tourment , &c.

Personne ne vient encore ; quel est mon embarras ! .. ah ! Lise n'aura pas trouvé sans doute le moment de s'échapper comme elle me l'avoit promis ... & peut-être ... Mais c'est elle que je vois.

SCE-

S C E N E II.

L I S E , L I N D O R .

LINDOR, *allant au devant de Lise avec précipitation.*

L'amour vous rend donc enfin à mes tendres desirs.

L I S E , *vivement.*

Le Docteur n'est pas encore de retour, & profitant d'un moment où j'ai vû ma Bonne occupée, j'ai sçu tromper sa vigilance . . . Mais, ma frayeur redouble à chaque pas . . . Jugez par la témérité de ma démarche, de la crainte où je suis de voir accomplir l'Hymen odieux qu'on me prépare.

A R I E T T E .

Non ma chere Lise,
Non, non, non,
Mon cœur vous répond,
D'un plus charmant esclavage :
Non ma chere Lise, non, non,
L'amour à nos feux,
Réserve un sort plus heureux.

Sous ses loix il nous engage,
Pour nous combler de ses faveurs ;
Il a lui-même uni nos cœurs ;
Il achevera son ouvrage.
Non ma chere Lise, &c.

L I S E .

Je le désire trop, pour ne pas l'espérer.

L I N D O R .

Ne craignez rien, vous dis-je ; vous savez que Jacqueline est dans nos intérêts.

L I S E .

L I S E.

Convenez que ma Bonne est une femme adorable.

L I N D O R, *souriant.*

Vous l'aimez donc bien?

L I S E.

Si son projet réussit, dans l'envie qu'elle a de nous unir, je ne ferai jamais tant pour elle, qu'elle aura fait pour moi.

L I N D O R, *transporté.*

Chere Life, que vous êtes aimable?

A R I E T T E.

L I S E.

Pour vous, mon cœur,
Se livre à l'ardeur,
Qui l'enflamme.
Il est un souverain bien,
Je le sens bien :
Et c'est un tendre lien.
Oui, sans rougir,
Je fais mon plaisir,
De ma flamme ;
Heureuse, si nos amours,
Durent toujours,
Et si rien n'en rompt le cours.
Peut-être, cher Lindor,
Que je devrais encor,
Mê contraindre :
Ne soyez point surpris,
Je n'ai jamais appris,
L'art de feindre.
D'un amour extrême,
Quand je fais l'aveu,

C'est

C'est que je sens un feu ;
 C'est qu'il est vrai que j'aime.
 Pour vous mon cœur, &c.
 Tes yeux me le jurent,
 Ils pénètrent mes sens ...
 Tes yeux me rassurent ;
 Qu'ils sont doux & touchans !
 Cher amant !
 Ah ! que mon cœur est content !

Mais j'oublie, en vous voyant, que le temps se
 passe ; Jacqueline peut venir & me gronder, ou le
 Docteur faire encore pis, adieu, adieu.

LINDOR.

Vous me quittez !

LISE.

Il le faut. Tenez-vous ici jusqu'à ce que ma
 Bonne vienne vous chercher, entendez-vous ? ne
 vous impatientez pas. J'aurai soin de la faire sou-
 venir de sa promesse. (*Elle sort.*)

SCENE III.

LINDOR *seul.*

Que de graces ! ... que d'esprit ! Et je souffrirois
 qu'un jaloux ... Je crois l'appercevoir ... Con-
 traignons-nous, & consultons-le ; peut-être m'ouvri-
 ra-t'il un avis dont je pourrai profiter.

SCE-

SCENE IV.
LE DOCTEUR, LINDOR.

LINDOR.

Je vous rencontre ici fort à propos.

AIR: *Adieu paniers, vendanges sont faites,*
J'ai besoin de vos bons offices,
Pour sortir d'un grand embarras.

LE DOCTEUR.

Parlez, & ne vous gênez pas;
On doit se rendre, entre amis, des services.

LINDOR.

Voici le fait ... J'aime & je suis aimé du plus
bel objet qui soit dans la nature.

AIR *des pendus.*

Mais par malheur, j'ai pour rival,
Un vieillard jaloux & brutal.

LE DOCTEUR.

Eh bien, il faut vous en défaire.
A quel homme avez-vous affaire?

LINDOR.

Tout franc, c'est un sot animal,
Que je vous définirois mal.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, morbleu, tant mieux.

LINDOR.

Je ne suis point encore bien versé dans l'étude
des Loix; mais dites moi, Docteur, n'en est-il pas
quel-

quelqu'une qui autorise une pupille à fuir l'hymen
d'un Tuteur qu'elle abhorre?

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute, mon cher, & la loi y est
formelle.

D U O.

LINDOR, ET LE DOCTEUR.

LINDOR.

Quoi! tout de bon! c'est la loi?
Ah! rien n'est plus heureux pour moi!

LE DOCTEUR.

Vous allez en être éclairci:
Tenez, je crois que la voici.

LINDOR.

Ah! De grace, moutrez-moi la.

LE DOCTEUR.

Oui-da, très volontiers oui-da.

LINDOR.

(à part.) Je le tiens,
Ne difons rien.

LE DOCTEUR; (*il tire un petit Justinien de
sa poche.*)

Tout acte est nul de plein droit,
Quand il est fait sans volonté,
Et sans liberté.

Lisez, voici l'endroit.
Cujas décide le cas,
C'est chapitre six.

LINDOR.

Tout va bien.
Je puis donc former ce lien?

LE DOCTEUR.

Allez, allez, ne craignez rien.

ENSEM-

ENSEMBLE, (*en riant.*)

Le vieux magot,
Sera bien sot :
Cette loi là,
A la raison le ramenera.
Ah ! ah ! ah ! le pauvre nigaud,
Je crois,
Ma foi,
Qu'il sera bien sot.

LINDOR.

Mais, ne risquai-je rien dans tout ceci ?

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien, faites valoir la loi. Si l'on vous cherche noise, & que vous ayez besoin d'un Avocat, n'en cherchez point d'autre, & je vous promets

LINDOR.

Alte là, je vous prends au mot, songez à tenir votre parole.

LE DOCTEUR.

Oui, je vous le répète, une pareille cause est imperdable : avez-vous oublié d'ailleurs que *requiritur consensus partium in matrimonio* ?

LINDOR.

A la bonne heure. . . . (*à part*)

AIR. *De nécessité nécessitante.*

Bon, fort bien, de lui-même il s'enferme.

LE DOCTEUR.

Eh ! comment finirez-vous l'affaire ?

LINDOR.

Comment ? en ces lieux je vais attendre,
Qu'une vieille . . .

LE

LE DOCTEUR.

Vienne vous y prendre.

A merveille: voilà ce qu'on appelle être en règle.

LINDOR.

Bien plus, la vieille m'a promis de venir me prendre ici pour m'introduire chez le jaloux...
Adieu. (*à part.*) Rien ne me presse encore, laissons le sortir de ces lieux.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, *seul.*

A dire vrai, je ne ferois pas fâché de connoître & de voir cette beauté charmante...

AIR: *Mais comment? tes yeux sont humides.*

La nuit me paroît sombre en diable...

Ah! le tour feroit impayable,

Si la vieille se méprenoit.

Au rendez-vous, sur ma parole,

J'irois d'honneur jouer son rôle;

Cela peut-être le rendroit

Une autrefois moins indiscret.

C

SCÈNE

SCENE VI.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

*Jacqueline dans le fond du Théâtre, une lanterne
sourde à la main, tenant des habits de femme
sous son bras. Elle est couverte d'un voile noir.*

DUO.

LE DOCTEUR.

Prêtons un peu l'oreille,
J'entends, je crois, la vieille.

JACQUELINE.

Lindor, êtes-vous là ?

LE DOCTEUR.

Bon, à merveille :

Oui me voilà.

(Il rit.)

JACQUELINE.

LE DOCTEUR.

*(Elle tourne sa lanterne quand
elle est derriere le Docteur.*

Elle le reconnoît, & dit :)

O ciel ! quelle méprise !

C'est le Docteur.

Ah ! qu'elle peur,

Saisit mon cœur !

Me voilà dans la crise.

La nuit me favorise,

Point de frayeur :

Allons, mon cœur

Sers mon ardeur.

Me voilà dans la crise.

JACQUELINE.

Mais il me vient un projet :

Elle lui ôte son

manteau & sa

perruque.

Oui, risquons le paquet.

Quittez cet équipage.

LE DOCTEUR.

Mais tu n'es pas sage.

JACQUELINE.

Nous sommes d'accord sur ce point,
Sans cela vous n'entrerez point.

LE DOCTEUR.

Eh quoi! c'est tout de bon!

JACQUELINE.

Le voulez-vous, ou non?

*Elle lui met un
bonnet de femme
& un jupon.*

Mettez ce grand bonnet,
Passez ce jupon, ce corset.

LE DOCTEUR.

JACQUELINE.

Je veux ce qu'il te plait.
Non, je suis très satisfait,
Mais hâtons-nous, pour cause.
L'aventure est unique.

Vous paroissez bien inquiet.
Craignez-vous quelque chose?
Sa figure est comique.

ENSEMBLE, *en riant.*

Ah, ah! d'un pareil tour,
Je rirai plus d'un jour.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline qui le prend
sous le bras.*

ça, point de tricherie, au moins.

JACQUELINE.

Allez, vous ne pouviez tomber dans de meilleures mains; (*bas.*) Tu m'as bien fait peur, maudit barbon; mais je te la garde bonne.

SCENE VII.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

LINDOR, *bas à Jacqueline qu'il reconnoit.*

Que vois-je ? tu me trahis ? . . .

LE DOCTEUR, *entendant parler.*
Plait-il ? . . .

JACQUELINE, *au Docteur, qu'elle pousse
rudement.*

Chut . . .

(bas, à Lindor.)

Suivez-moi, je vous instruirai de tout.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

*Le Théâtre change & représente l'Ecole de Droit;
tous les Ecoliers sont assemblés, & attendent
le Docteur.*

CHOEUR D'ECOLIERS.

AIR : *allons gai.*

Profitons du temps qu'on nous laisse,

Pour nous divertir,

Pour nous réjouir.

Chassons

Chassons loin de nous la tristesse.

Allons, gai, réjouissons-nous,

Pendant notre jeunesse ;

Allons, gai, réjouissons nous,

Et faisons les fous.

La Danse finie, les Ecoliers se remettent à leur place: Une porte s'ouvre sur le côté du Théâtre, par laquelle Jacqueline fait entrer le Docteur, & lui dit :

J A C Q U E L I N E.

Entrez

LE DOCTEUR, à demi voix.

C'est donc ici qu'on m'attend ?

J A C Q U E L I N E.

Oui

Elle ferme la porte, & sort.

S C E N E I X.

LE DOCTEUR, TROUPE
D'ECOLIERS.

LE DOCTEUR.

Que vois-je ? où suis-je ? ... ô ciel ! ... dans mon Ecole ! ... devant mes Ecoliers ! ... je suis trahi ... tout est perdu ... ah ! vieille abominable ! où fuir ? ... où me cacher ? ... (*au bruit qu'il fait, un des Ecoliers tourne la tête & dit, en s'approchant du Docteur,*)

I. ECOLIER, à ses Camarades.

AIR : *Ah ! venez donc, &c.*

Ah ! venez voir . . . ah ! venez donc :

Voilà des masques. Le tour est bon.

Eh bon jour, ma petite Maman.

II. ECOLIER.

Peste ! Elle doit être jolie . . . montrez-nous donc un peu votre minois ! . . .

III. ECOLIER.

D'où diable venez-vous ? . . . Etez-vous veuve ? fille ? femme ? . . .

(Tous les Ecoliers entourent le Docteur, qui se cache toujours le visage, ils lui font mille agaceries.)

(Pendant qu'on balotte le Docteur, un des Ecoliers le regarde avec plus d'attention, & dit à ses Camarades :)

IV. ECOLIER.

Eh ! c'est un homme . . .

II. ECOLIER.

Un homme ! . . . ah ! ventrebleu . . . C'est un fripon ; faisons-le repentir de son effronterie . . .

TOUS ENSEMBLE.

Allons, allons . . . C'est bien dit . . . affommons le . . .

LE DOCTEUR, se découvrant.

Eh ! Mrs. Mrs. . . . doucement ; reconnoissez le Docteur votre Maître . . .

I. ECO-

I. ECOLIER.

Le Docteur!

II. ECOLIER.

C'est lui-même

TOUS ENSEMBLE.

Fuyons

SCENE X.

LE DOCTEUR, *seul, se relevant.*

AIR: *Ah! maman, &c.*

Ah! bon Dieu! que je l'ai échappé belle!

Quel fâcheux instant!

Je suis tremblant,

Et je chancelle

Mais que dois-je penser de tout ceci? . . . Life me hait, & plus je me rappelle ce que Lindor m'a dit . . . ah! je n'en doute plus . . . Jacqueline, Lindor, Life . . . tout tout est d'accord pour me tromper . . .

ARIETTE.

LE DOCTEUR.

Non, ne souffrons point cet outrage :

Non, l'amour n'est plus mon vainqueur.

Dans mon cœur

Je sens naître la rage,

Et le dépit ajoute à ma fureur.

C 4

Quoi!

Quoi ! leur bonheur deviendrait mon ouvrage ?

Quoi ! je verrais trahir ma foi ?

On oserait chez moi,

Me faire ainsi la loi ?

Et les dédains & les mépris,

De mon ardeur seroient le prix ?

Non, ne souffrons point, &c.

Mais modérons un peu ma colère, & tâchons, s'il se peut, d'éclaircir ce mystère ; . . . Lise vient bien à cet effet.

SCENE XI.

LISE, LE DOCTEUR.

LISE, *riant.*

AIR: *Comm' v'la qu'est fait.*

Comm' vous v'la fait !

Comm' vous v'la fait !

LE DOCTEUR.

Approchez, approchez-vous, la belle ; . . . il n'est pas question de plaisanter ici . . . il faut m'avouer tout..

LISE.

Comment !, que voulez-vous dire ? . . .

LE DOCTEUR.

Que vous me jouez vraiment de jolis tours ! . . .

LISE.

LISE, *riant.*

Ah! ah! ah! Ce n'est pas moi, d'honneur...

LE DOCTEUR, *la contrefaisant.*

Ah! ah! ah!... Savez-vous bien que tous ces ah! ah! là me déplaisent; apprenez un peu à respecter votre époux futur...

LISE, *ironiquement.*

A I R.

Vous vous flattez en vain,
De régler mon destin,
Malgré tous vos efforts, un autre amour m'engage.
Mais si vous êtes sage,
Vous n'en prendrez point d'ombrage.
Vous vous flattez en vain,
De régler mon destin.

LE DOCTEUR.

Oh! parbleu, nous verrons: je vois que malgré ma défense, on vous a fait voir Lindor... que Jacqueline & lui... m'écouteriez-vous, petite impertinente?...

(Lise regarde si Lindor ne vient point.)

LISE, *ironiquement.*

Oui, oui, vous parlez très bien... mais malgré cela...

Reprise de l'Ariette.

Vous vous flattez en vain,
De posséder ma main, ... &c.

LE DOCTEUR.

C'en est trop... Le dépit l'emporte, &...

SCENE XII. & dernière.

LINDOR, JACQUELINE,
LISE, LE DOCTEUR.

LINDOR.

Doucement . . . que voulez-vous donc faire ? . . .

LE DOCTEUR.

J'ai mes raisons pour en agir de la sorte.

JACQUELINE.

Allons, allons, Mr., de la modération . . .

LE DOCTEUR.

Ah ! chienne, te voilà, quoi ? tu as l'impudence de paroître devant moi, après le tour abominable que tu m'as joué ?

JACQUELINE.

C'est votre faute ; pourquoi vous trouviez-vous là ? ce n'étoit pas vous qu'on venoit chercher.

LINDOR.

Mais en vérité, Docteur, savez-vous que vous n'êtes point sage ?

LE DOCTEUR.

Sage, ou non ; ce n'est point vos affaires . . . Pour vous, la belle, rentrez vite . . . allons . . . & qu'on m'obéisse . . .

LISE.

LISE.

Ah ! tout est dit : Je ne quitte plus mon
époux

LE DOCTEUR.

Votre époux ? qui ? lui ? eh ! quel sot , s'il
vous plait, vous a mariés ?

JACQUELINE.

Vous même.

LINDOR.

A vous dire vrai, nous ne sommes pas encore
époux ; mais je me flatte que vous n'irez point con-
tre votre avis, contre la loi, & que vous me servi-
rez même d'Avocat, comme vous me l'avez promis.

JACQUELINE.

Comment vous trouvez-vous de la consultation,
Mr. l'Avocat.

LE DOCTEUR.

Ah ! vous êtes venu me surprendre ; mais vous
ne le porterez pas loin.

Il veut sortir , Lindor l'en empêche.

QUA-

44 LE MAITRE EN DROIT, OPERA BOUFFON.

QUATUOR.

LINDOR.

Peine inutile.

Epoulez-là.

Soyez moins intraitable.

LISE.

Restez tranquille.

Pour vous venger,

Epoulez-là.

Soyez plus raisonnable.

JACQUELINE.

A vos dépens,

N'aprétez point à rire aux gens.

Voilà ma foi.

Soyez plus raisonnable.

LE DOCTEUR.

Quoi ! maudite forcieri !

Tu ne veux pas te taire ?

Ah ! cesse d'y prétendre,

Plutôt que d'être à toi

J'aimerois mieux me pendre.

Ah ! race abominable,

Après un tour semblable,

Dans mon juste courroux,

Au diable je vous donne tous.

Puiffiez vous,

Eprouver un jour,

Tous les maux que cause l'a-
mour.

Aimons-nous,

Toujours aimons-nous

Et ne songeons plus en

ce jour

Qu'à faire triompher

l'amour.

Aimons-nous,

Toujours aimons-nous.

Et ne songeons plus en

ce jour

Qu'à faire triompher

l'amour.

Calmez votre courroux :

Et n'allez plus au rendez-vous.

Aimez-vous,

Et ne songez plus en ce jour

Qu'à faire triompher l'amour.



*Pieces Dramatiques représentées au Théâtre de la
Cour & imprimées,*

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

Rixd. fols lubs.

- le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. *de Belloy*, 8. 1765. — 12
gr. pap.
Hypermnestre, Tragédie, par Mr. *Le Mierre*, 8. 766. *gr. p.* — 12
l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. *de Voltaire*, corrigée
sur les Manuscrits de la Comédie Française à Paris, suivant
l'Auteur, 8. 767. *gr. p.* — 12
Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même,
8. 767. — 12
Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par *Crebillon*, 8. 767. — 12

COMEDIES.

- Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr.
de Voltaire, 8. 767. *gr. p.* — 12
le Misantrope, Comédie, par *Moliere*, 8. 767. — 12
Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes;
par M. *Sedaine*, 8. 767. *gr. p.* — 12
La Partie de chasse de Henri IV., par M. *Collé*, 8. 767. *gr. p.* — 12
La Seconde Surprise de l'Amour, par M. *De Marivaux*,
8. 767. *gr. p.* — 12

OPERA-COMIQUES.

- Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariet-
tes, par Mad. *Favart*, 8. 766. *pet. pap.* — 8
Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *An-
seume*, 8. 767. *p. p.* — 8
Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du
Maître en Droit, 8. 767. *p. p.* — 6
Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée
d'Ariettes, par Mr. *Anseume*, 8. 767. *p. p.* — 6
La Servante Maîtresse, Comédie en deux actes, mêlée d'A-
riettes, trad. de la *Serva Padrona*, intermède Italien,
8. 767. *p. p.* — 6
Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'A-
riettes, par Mr. *Quetant*, 8. 767. *p. p.* — 8

Rofe

OPÉRA-COMIQUES.

Rixd. sols lubs.

- Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. Sedaine, 8. 767. p. p. — 8
- Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. p. p. — 8
- On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. Sedaine & Moncini, 8. 767. p. p. — 8
- Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Poinfinet, 8. gr. p. 767. — 12
- Sancho Pança dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. Poinfinet, 8. 767. gr. p. — 12
- Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, par Le Monnier & Moncigny, 8. 767 gr. p. — 12
- La Clochette, Comédie, mêlée d'Ar. par Anseaume, 8. gr. p. — 12
- Le Bucheron, Comédie, mêlée d'Ariettes, 8. gr. p. — 12
- Ninette à la Cour, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. Favart, 8. gr. p. sous presse. — 12
- Le Devin de Village, Intermede, par J. J. Rousseau, sous presse.
- Le Peintre amoureux de son modèle, en deux actes, par Mr. Anseaume, Musique du Sr. Duny, sous presse.
- Le Soldat Magicien, par Mr. Anseaume, 8. sous presse,
- J'imprimerai incessamment plusieurs autres pieces, Comédies, Tragédies & Opera Comiques.*
- J'ai un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, qu'on représentera aussi sur le Théâtre de la Cour, savoir*
- Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. de Voltaire, 8. Geneve 765. — 16
- Le Caffé ou l'Ecoffaïse, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760. — 16
- Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mélange de pieces, 8. Geneve 767. — 36
- la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par Favart, 8. Dresde 764. — 8
- la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par Baron, *ibid.* — 12
- l'Ecole des Meres, Comédie, par de la Chaussée, 8. *ibid.* 764. — 8
- la Metromanie, ou le Poëte, Comédie, en vers & en 5 actes, par Piron, 8. *ibid.* 764. — 12
- Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par Le Sage, 8. *ibid.* — 12
- Phedre, Tragédie, par Racine, 8. *ibid.* — 12

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou figures enluminées d'histoire Naturelle, par Mr. le Professeur Ascanius, 1er Cayer, contenant X. planches savoir,

- | | |
|-----------------------------------|----------------------------------|
| I. La Carpe de mer. | VI. L'Orphie. |
| II. L'Anguille de mer. | VII. La Vive, ou Dragon de mer. |
| III. Le Maquereau. | VIII. Le Corbeau blanc de Feröe. |
| IV. Le Dorfch. | |
| V. Le Tydtling, espece de Dorfch. | IX. Le Vanneau gris de fer. |
| | X. La Tulipe de mer. |

Avec l'Explication des X. planches, petit in fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

- | | |
|---|---------------|
| Bélifaire, par <i>Marmontel</i> , 8. 1767. | 16 sols |
| Differtations sur l'origine du langage & sur les Runes; & Essais sur divers Sujets, 8. 767. <i>Copenh.</i> | 8 — |
| * Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 766. | Rixd. 1. 12 — |
| Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. <i>Mallet</i> , 8. <i>Geneve</i> , 767. T. 1. | 28 — |
| Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 767. | 3 — |
| * Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 767. <i>Florence</i> | 24 — |
| Memoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. | 6 — |
| Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jetés par une tempête près de l'Isle déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. <i>P. L. Le Roy</i> , 12. 1766. | 6 — |
| Sermons de Lullin, 8. Tom. 2 ^d . <i>Geneve</i> 767. | 28 — |
| Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767. | 20 — |

*Les Livres avec une * arriveront incessamment.*

Livres nouveaux.

Choix de Coquillages & de Crustacés, gravés par Mr. *Regenfuss*,
suivant le Prospectus pour la souscription, en noir,
Tom. 1. Rixd. 10.

P'Amitié Scythe, 12. 767	— 20
Anecdotes Françaises, 8. 767. rel.	1. 24
P'Antiquité Justifiée, 12. 766	— 20
P'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	— 18
du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel.	1. —
le Château d'Otrante, 12. 2 part. 767	— 32
le Code Matrimonial, 12. 766	— 40
Contes de la Fontaine, 8. 2 vol. fig. 762	24. —
Culte des Dieux fétiches, 12.	— 24
Decameron de Bocace, 8. 5 vol. fig. 765. Rel.	40. —
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1. 16
— des Arts & Métiers, 8. 2 vol. 766. Rel.	2. 24
— de Cuisine, 8. 767. rel.	1. 32
— des Théâtres, 8. 763. Rel.	2. 24
le Duo interrompu, Conte, suivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	— 32
Essai sur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R.	4. —
Ecole des Peres & des Meres, 12. 2 part. 767	— 36
Esprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel.	2. 24
— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766	3. —
* Essai sur les Dissensions de Pologne, 8. 767	— 12
Etudes convenables aux Demoiselles, 12. 2 vol. 762. R.	1. 32
la Fête du Château, 8. 766	— 20
Haou-Xiou-Choan, histoire Chinoise, 12. 4 vol. 766	1. 32
Histoire de Bertrand du Guesclin, 8. 2 vol. 767. Rel.	2. —
— d'Henri IV. par <i>Bury</i> , 12. 4 vol. 766. Rel.	4. —
Hylaire, par un Metaphysicien, parodie de Bélisaire, 8. 767. <i>Amst.</i>	— 12
Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766	— 36
* P'Ingenu, histoire véritable, par <i>Voltaire</i> , 8. 767	— 32
Intérêts des Nations de l'Europe, 12. 4 vol. Rel.	4. —
Joseph, Poème en 9 Chants, par <i>Bitaubé</i> , 8. fig. 2 vol. 767.	2. —
Lettres d'Assi à Zurac, 12. 767	— 20
— du Colonel Talbert, 12. 4 vol. 767	2. 16
— sur la Danse & les Ballets, par <i>Novere</i> , 12. <i>Vienne</i> 767.	— 32
le Lord impromptu; 12. 2 vol. 767	— 36
Magazin énigmatique, 12. 767	— 28
— récréatif, 8. 767	— 20
les Malheurs de l'Amour, 12. 2 vol. 766	— 32
Maria, ou Nouvelle Pamela, 12. 2 vol. 765	— 40

& autres suivant le Catalogue.

COPENHAGUE, ce 10 Oct. 1767.

LA MEUNIERE

DE

GENTILLY,

COMEDIE,

EN UN ACTE.

MESLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. LE MONNIER.

La Musique par Mr. DE LA BORDE.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1769.*



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X I X .

Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

Mad. THOMAS, *veuve Meun-*
niere à Gentilly, Mad. Dartimon.

JEANNETTE, *fille de Madame*
Thomas, Mad. Mercier.

JEAN-LE-BLANC, *Meunier,* Mr. Casimir.

COLIN, *Amoureux de Jean-*
nette, Mr. De la Tour.

GUILLAUME, *Sergent de Gre-*
nadiers Royaux, Mr. Dinezi.

La Scène est à Gentilly, dans le Moulin de
Madame Thomas.

Représentée pour la première fois par les Co-
médiens Italiens du Roi (à Paris) le
Jeudi 13 Octobre 1768.





LA MEUNIERE
DE GENTILLY,
COMEDIE,
EN UN ACTE,
MESLE'E D'ARIETTES.

*Le Théâtre représente l'intérieur d'un Moulin.
A droite est une porte qui communique à la
rue: à gauche, & en face de cette porte, est
une cheminée. Dans le fond est une autre
porte qui communique à une chambre; cette
porte ouvrira & fermera.*

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE *assise à côté d'une table sur
laquelle est un bas à moitié tricoté. Elle
file.*

ARIETTE.

Vainement en filant mon lin,
De mon chagrin
Je cherche à me distraire;

A 2

Le

4 LA MEUNIERE,

La fuseau, que je tourne en vain,
Tombe de ma main,
Et je ne puis rien faire.
Ah ! Jeannette, quel destin !

Sans moi, depuis ce matin,
A chaque instant je vois sortir ma mère ;
Quel est donc ton dessein ?
Voudroit-elle enfin
Me séparer de Colin ?
Pourquoi tout ce mystère ?

Vainement, en filant mon lin,
De mon chagrin
Je cherche à me distraire ;
Le fuseau, que je tourne en vain,
Tombe de ma main,
Et je ne puis rien faire.
Ah ! Jeannette, quel destin !

SCENE II.

JEANNETTE, COLIN.

JEANNETTE, *à Colin qui arrive avec
l'air troublé.*

TE voilà !... Qu'as-tu donc, Colin ?... Je ne t'ai
jamais vû un air si troublé.

COLIN.

Ah ! Jeannette... Tout est perdu... Ta mère...

JEANNETTE, *allant fermer les ver-
roux de la porte par laquelle Colin est entré.*
Elle est sortie...

COLIN

C O M E D I E,

5

C O L I N.

Je le fais ; elle est chez son voisin le Meunier...

J E A N N E T T E.

Chez Jean-le-Blanc... ton parrein ?

C O L I N.

Oui... Chez lui-même.

J E A N N E T T E.

Voilà plus de dix fois , je crois, qu'elle y va aujourd'hui.

C O L I N.

ça m'a intrigué... J'ai voulu savoir ce qu'elle y venoit faire...

J E A N N E T T E.

Tu as bien fait de les espionner...

C O L I N.

Dès que je l'ai vu entrer, je suis sorti.

J E A N N E T T E.

Pour ne pas leur donner de soupçon ? ..

C O L I N.

Laisse-moi donc te dire...

J E A N N E T T E.

Je t'écoute.

C O L I N.

En entrant, elle a commencé par tirer sur elle la porte, qui ne s'est pas fermée...

J E A N N E T T E.

Quel bonheur !

C O L I N.

Je me suis approché bien doucement ; j'ai prêté l'oreille...

A 3

J E A N -

6 LA MEUNIERE,

JEANNETTE.

De quoi parloit-elle ?

COLIN.

D'abord elle a parlé du prétendu Revenant qui depuis trois jours lui fait des frayeurs épouvantables.

JEANNETTE.

Est-ce que tu crois qu'elle se doute que c'est toi, (comme ça est) qui fais tous les soirs le Revenant pour la forcer de consentir à notre mariage ?

COLIN.

Elle ne se doute de rien, pas même de notre amour.

JEANNETTE.

En ce cas qu'est-ce donc qui t'allarme si fort ?

COLIN.

C'est qu'elle veut absolument te marier avec mon parrein.

JEANNETTE.

Me marier avec lui ! ô ciel ! c'est donc pour qu'il me fasse mourir de chagrin comme ses trois premières femmes ?

COLIN.

Ah ! Jeannette, y consentiras-tu ?

JEANNETTE.

ARIETTE.

Cesse, Colin de t'allarmer :

Si je fais toujours t'enflammer,

Quel sort peut être égal au nôtre ?

Sans toi rien ne peut me charmer,

Je te dois le bonheur d'aimer.

Puis-je en aimer jamais un autre ?

COLIN.

C O L I N.

Tu me rassûres.

J E A N N E T T E.

Ne t'afflige pas ; va, ce n'est pas une affaire faite :
& puis tu fais comme est Jean-le-Blanc...

C O L I N.

Il voudra faire, là-dessus, beaucoup de réflexions.

J E A N N E T T E.

Comme il en fait sur tout...

C O L I N.

Et il ne finira rien.

J E A N N E T T E.

Ma mère n'est pas de même.

C O L I N.

Je ne connois pas de femme plus entêtée qu'elle.

J E A N N E T T E.

Elle n'a jamais sù de sa vie ce que c'étoit que de
céder à personne, non à personne ; pas même à mon
pere, dà, qui étoit son mari pourtant.

C O L I N.

Je ne vois rien de mieux que de continuer à faire
encore le Revenant ce soir ; peut-être que la
peur...

J E A N N E T T E.

Oui ; mais redouble ton sabat , & grossis encore
davantage ta voix quand tu dis : (*en faisant la gros-
se voix.*) Je veux absolument que Colin épouse Jean-
nette... O ciel !... J'entends du bruit... Si c'étoit
elle... Va-t'en...

A 4

C O L I N.

COLIN.

Ne crains rien... Quand elle est avec mon par-
rein , tu fais qu'ils en ont toujours pour deux heu-
res à jaser... Et il n'y a pas longtems qu'ils sont
ensemble...

JEANNETTE.

Je ne suis pas tranquille... Il commence à faire
nuit... Va préparer tout ce qu'il te faut , tu n'as
pas trop de tems.

COLIN.

ARIETTE.

Ah ! laisse-moi jouir
Du plaisir

De te voir encore.

C'est ta tendresse que j'implore.

Hélas !

Dans un moment je n'en jouirai pas.

Aurois-je tant de courage

Pour mon ouvrage,

Sans l'espoir

De te revoir

Chaque soir ?

Occupé de ton image,

Et rempli de mon amour,

Cet espoir me dédommage

De tous les ennuis du jour.

D. U O.

Ah ! je voudrais jouir
Du plaisir
De te voir sans cesse.
C'est un bonheur pour ma
tendresse.

Hélas ! hélas !

Dans un moment je n'en
jouirai pas.

Ah ! laisse-moi jouir
Du plaisir
De te voir encore.
C'est ta tendresse que
j'implore.

Hélas ! hélas !

Dans un moment je ne te
verrai pas.

(On entend frapper.)

JEAN-

JEANNETTE.

Oh ! pour le coup on frappe... Va-t'en bien vite...
C'est ma mère.

COLIN.

Adieu, adieu.

JEANNETTE, empêchant Colin de sortir
par la porte qui donne dans la rue.

St,.. St. Par où vas-tu donc ?.. Elle va te voir.

COLIN.

C'est vrai , je n'y pensois pas... La porte du jar-
din est-elle ouverte ?

JEANNETTE.

Oui... Oui... Prends bien garde, en sautant par
dessus la haie, de tomber dans le fossé.

COLIN.

Oh ! que non... Ce n'est pas mon coup d'essai...
(Il sort.) (On frappe plus fort.)

JEANNETTE, allant ouvrir.
Elle s'impatiente ; je vais être grondée.

SCENE III.

LA MEUNIERE, JEANNETTE.

LA MEUNIERE.

Pourquoi donc me laisser ainsi une heure à la por-
te sans me l'ouvrir ?

JEANNETTE.

Mais, ma mère... C'est que je m'étois enfermée...
à cause de l'Esprit...

LA MEUNIERE.

Ah! oui... oui!... l'Esprit... Il n'a qu'à bien se tenir... Je viens de me consulter là-dessus avec...

JEANNETTE.

Oui; avec Jean-le-Blanc?..

LA MEUNIERE.

ça se peut; qu'est-ce qui t'a déjà si bien instruite?

JEANNETTE, *hésitant.*

C'est, c'est... (*à part.*) Il me vient une idée qui peut servir à nos projets.

LA MEUNIERE.

Parleras-tu donc?

JEANNETTE.

C'est... l'Esprit lui-même...

LA MEUNIERE.

L'Esprit?.. Il est déjà venu?

Il n'y a qu'un moment qu'il étoit... là... à la place où vous êtes.

LA MEUNIERE, *passant du côté opposé où elle est, avec un mouvement involontaire de frayeur.*

Veux-tu bien ne me pas faire peur comme ça?

JEANNETTE.

Il ne vous en feroit point, s'il vous apparoissoit, comme je l'ai vû tout-à l'heure, sous la figure d'un beau jeune-homme... En vérité, je ne fais pas si c'est parce que c'est l'Esprit de mon père: mais je vous assure que, si tous les Revenans ressembloient à celui-

à celui-là , je n'aurois pas de répugnance à vivre avec eux.

LA MEUNIERE.

Plus j'y rêve, plus je vois que tu ments.

JEANNETTE.

Moi , ma mère ? ... (*à part.*) O ciel ! sauroit-elle ? ...

LA MEUNIERE.

Oui, c'est un conte que tu fais à plaisir pour m'effrayer : c'est à moi seule que l'Esprit en veut : & il n'y a pas d'apparence qu'il soit venu me chercher ici, puisque je n'y étois pas.

JEANNETTE.

Je vous assure , ma mère , que je ne ments pas d'un mot ; vous ne m'avez pas instruite de vos projets : comment aurois-je deviné celui de mon mariage avec Jean-le-Blanc, s'il ne me l'avoit pas dit ?

LA MEUNIERE.

Elle a raison... Il faut qu'elle l'ait vû , & que ce soit Thomas qui revienne, comme il le dit.

JEANNETTE , *à part.*

Bon... Elle ne se doute de rien encore.

LA MEUNIERE.

J'enrage... Il n'y a qu'un mari qui puisse imaginer de revenir exprès de l'autre monde pour contrarier sa femme : mais tout cela m'est égal, j'ai de bons amis, de bons conseils, je n'en ferai toujours qu'à ma tête ; & puis nous verrons.

JEANNETTE.

Mais, ma mère, pourquoi vous obstiner ?

LA

LA MEUNIERE, *sans écouter Jeannette.*

La belle idée!... Le beau projet qu'il s'est fourré dans la tête de marier sa fille... A qui?... A un Garde-moulin, qui n'a rien... Tout cela n'est que pour me faire enrager...

JEANNETTE.

Pour moi, ma mère, je suis prête à faire tout ce que vous voudrez : mais je n'épouserai pas votre Monsieur Jean-le-Blanc.

LA MEUNIERE.

Hem!... Plaît-il?... Je crois que tu t'en mêles aussi?...

JEANNETTE.

Non, sûrement, je ne l'épouserai pas ; l'Esprit me l'a défendu ; &...

LA MEUNIERE.

En voilà bien d'une autre à cette heure ! mais cette petite masque-là est au rebours des autres ; elle ne veut pas être mariée elle, tandis qu'il y a tant de filles qui s'impatientent de ne pas l'être : oh ! bien, je t'affûre que ça sera... Je l'ai chauffé dans ma tête, j'en ai une... & une bonne... & ça sera... Jean-le-Blanc va venir, nous allons voir.

JEANNETTE.

Qu'il vienne, je ne le regarderai seulement pas.

LA MEUNIERE.

Encore!...

D U O.

LA MEUNIERE. { Oh ! tiens, Jeannette, crois-moi ;
{ Ne me mets pas en colère.

JEANNETTE. { Mais, ma mère...
{ Ah ! que faire?...

LA

LA MEUNIERE. { Ne me fais pas prendre avec toi
 Mon ton brusque & sévère.
 Je veux qu'on suive ici ma loi.

JEANNETTE. { Hélas ! cette loi rigoureuse
 Est contre mon penchant.
 Pourquoi me rendre malheureuse
 En vous obéissant ?

E N S E M B L E.

LA MEUNIERE.
 Tout est baclé de façon
 Qu'il faudra me satisfaire :
 Que tu dises oui ou non,
 Il faudra porter son nom.
 Non,
 Je n'entendrai pas rai-
 son.

JEANNETTE.
 Daignez entendre raison ;
 Mais, ma mère... ah ! que
 faire ?
 Je voudrois en tout vous
 plaire,
 Mais je dirai toujours non,
 Non.
 Daignez entendre raison.

S C E N E IV.

LA MEUNIERE, JEAN-LE-
 BLANC, JEANNETTE.

JEAN-LE-BLANC. *Il entre à la fin du
 Duo, ferme la porte aux verroux sur lui, &
 se tient au fond du Théâtre avec son fusil sous
 bras, pour écouter.*

E H bien !.. eh bien !.. la mere Thomas !.. Tou-
 jours grondant ?.. Toujours de l'humeur ?..

LA MEUNIERE.

Ah ! c'est vous Jean-le-Blanc ?..

JEAN-

JEAN-LE-BLANC, *à part à la Meuniere.*

Oui, & j'apporte mon fusil, comme je vous l'ai dit, parce que... (*haut.*) Mais qu'est-ce que vous aviez donc à démêler avec cette bonne enfant-là?..

LA MEUNIERE.

Ah! voisin, qui souhaite enfant, souhaite peine; on a bien raison de le dire... Cette petite créature-là me fera crever de chagrin.

JEAN-LE-BLANC.

Pourquoi donc?..

JEANNETTE, *avec humeur, sans regarder sa mere ni Jean.*

Pourquoi veut-on me donner malgré moi un vilain mari?..

LA MEUNIERE.

Eh bien!.. vous l'entendez: c'est de vous qu'elle parle comme ça pourtant.

JEAN-LE-BLANC.

De moi?.. Oh! que non... oh! que non... (*à part à la Meuniere.*) Lui avez-vous déjà parlé de mon mariage avec elle?

LA MEUNIERE.

Elle le savoit.

JEAN-LE-BLANC.

Par qui?

LA MEUNIERE.

Est-ce que ce maudit Revenant, pendant que j'étois chez-vous, n'est pas venu lui dire tous nos projets?

JEAN-LE-BLANC.

Tout de bon?.. Mais c'est donc un forcier, un diable?

LA

LA MEUNIERE.

C'est pis que tout ça, je n'y conçois rien. Jarni! pourquoi notre Sergent de Grenadiers - Royaux n'est-il pas ici ?

JEAN-LE-BLANC.

Qui ?

LA MEUNIERE.

Eh ! pardienne, Guillaume, le cousin de notre ami Jacques.

JEANNETTE, *à part.*

Il est bien loin, heureusement.

JEAN-LE-BLANC.

Ah ! vraiment oui ; vous avez raison.

JEANNETTE.

Oui ; Monsieur Guillaume en feroit de belles !

LA MEUNIERE.

Avez-vous jamais entendu une raisonneuse comme-ça ?

JEANNETTE.

Mais, ma mère, pourquoi ne voulez-vous pas que je fasse la volonté de mon père ?

LA MEUNIERE.

Parce que je suis la maitresse ici, une fois, & que je veux qu'on n'obéisse qu'à moi.

JEANNETTE, *avec humeur en haussant les épaules.*

Qu'à vous ! ..

LA MEUNIERE.

Oui, qu'à moi... & je te ferai bien voir que je ne suis pas ta mère pour rien, entends-tu ? ..

(*Elle*

(Elle court après Jeannette qui s'enfuit au fond du Théâtre. Jean-le-Blanc va prendre la Meuniere par le bras, il la ramène sur le devant du Théâtre. Jeannette prend son tricot qui est sur la table, & vient s'asseoir avec beaucoup d'humeur sur les marches du petit escalier.)

J E A N - L E - B L A N C à part, à la Meuniere & à demi-voix.

Allons, allons; ne la chagrinez-pas cette enfant.

L A M E U N I E R E, sur le même ton.

Oui!.. habituez-la bien à faire ses volontés pendant qu'elle est fille, & quand elle sera votre femme...

J E A N - L E - B L A N C.

Elle fera les miennes.

L A M E U N I E R E.

C'est de quoi je ne vous réponds pas, au moins... C'est jeune... mais ça vous a une tête... tenez, comme votre première défunte, qui ne vous aimoit guères.

J E A N - L E - B L A N C.

Vous parlez des premiers jours de notre mariage; mais ça n'a pas duré. Feu Monsieur le Bailli, qui nous raccommoda tant de fois la pauvre Madelène & moi, l'avoit prédit... Aussi quand il me rencontroit, il me disoit toujours, en me frappant sur l'épaule, eh bien! mon ami Jean-le-Blanc, n'est-il pas vrai que j'avois raison?..

ARIETTE.

Gentille Beauté
 Que l'on tient en cage,
 Gémit & fait rage
 Pour avoir sa liberté.
 Petit-à-petit
 On calme les peines,
 On dore les chaines
 De l'objet qui nous séduit.
 Petit-à-petit
 Le tems adoucit
 Son chagrin funeste.
 Petit-à-petit
 Le desir s'ensuit,
 L'amour le produit,
 Le plaisir fait le reste.

LA MEUNIERE.

Monsieur le Bailli aimoit à rire... Mais nous n'en sommes pas-là...

(La Meuniere surprenant Jeannette qui s'est approchée pour les écouter.)

Voyez à quoi elle s'amuse!.. Elle écoute... c'est tout ce qu'elle fait faire.

JEANNETTE.

Moi, ma mère? je travaille...

JEAN-LE-BLANC.

C'est bien, c'est bien; il faut que jeunesse s'occupe.

LA MEUNIERE, *lui arrachant des mains son tricot.*

Allons, allons; laisse-là ton tricot, il fera jour demain; va nous préparer un morceau à manger, ..

B

Mon-

Monte du vin... le voisin passe la nuit avec nous, pour savoir un peu ce que c'est que cet Esprit... N'est-ce pas?...

J E A N - L E - B L A N C.

Sûrement, il faut voir ça...

J E A N N E T T E, *à part.*

J'en suis bien-aïse: je dirai à Colin de lui faire une si grande peur...

L A M E U N I E R E.

Iras-tu où je t'envoie?... Qu'est-ce que tu attends?

J E A N N E T T E.

Les clefs de votre armoire.

L A M E U N I E R E, *à Jean-le-Blanc.*

N'avez-vous pas dit à Colin de venir?... (*à Jeannette.*) Voilà mes clefs.

J E A N - L E - B L A N C.

Non, parce qu'il est occupé... Cependant toute réflexion faite, on ne feroit pas mal...

L A M E U N I E R E.

Mathurin ira le chercher.

J E A N N E T T E.

Il n'est pas ici, ma mère, Mathurin; mais j'irai avertir Monsieur Colin, si vous voulez...

L A M E U N I E R E.

ça veut toujours faire ce qu'on ne lui commande pas.

J E A N - L E - B L A N C.

Ne bougez pas... il est nuit... & il viendra sûrement, quand...

J E A N.

J E A N N E T T E , à part.

Oh ! je pourrai lui parler à mon aise... Tant mieux, tant mieux.

(Elle sort en sautant de joie.)

L A M E U N I E R E.

La voilà qui saute & qui rit à présent, demandez-lui pourquoi.

J E A N - L E - B L A N C.

C'est qu'elle s'accoutume à me voir, & qu'elle est bien aise d'être mariée... N'est-il pas vrai, mes amours ?.. Bon ! elle est déjà bien loin.

S C È N E V.

L A M E U N I E R E , J E A N -
L E - B L A N C.

L A M E U N I E R E.

Dépêchez - vous de m'en débarrasser, voisin... ..

J E A N - L E - B L A N C.

Je ne demande pas mieux. Nous sommes convenus de nos faits... ..

L A M E U N I E R E.

Quand elle sera mariée avec vous, il n'y aura plus de remède à ça... Ce maudit Revenant n'aura plus rien à faire ici... ..

J E A N - L E - B L A N C.

Sans doute... .. mais si... ..

LA MEUNIERE, *binterrompant.*
Et puis, vous le dirai-je? Tenez... entre nous;

A R I E T T E.

La garde d'une fille est un pesant fardeau.
C'est tous les jours souci nouveau,
Nouvelle tablature :

J'en ai bien moins, je vous assure,
Quand mon Moulin manque d'eau.
Oui, j'aimerois mieux, je vous jure,
Que mon Moulin manquât d'eau :

La garde d'une fille, &c.

Le chien fidele & plein d'adresse,
Qui va, qui vient, qui court sans cesse,
Pour veiller sur un troupeau nombreux,

A bien moins d'ouvrage

Qu'une mere sage,

Qui sur une fille a toujours les yeux.

Quand vous en aurez,

Vous en jugerez,

Et vous me direz :

La garde d'une fille, &c.

J E A N - L E - B L A N C.

Vous avez raison : mais... je réfléchis...

L A M E U N I E R E.

A quoi ?..

J E A N - L E - B L A N C.

Eh ! mais c'est qu'il faut réfléchir, comme dit
l'autre, avant d'agir.

L A M E U N I E R E.

Sans doute : qu'est-ce que c'est ?..

J E A N

J E A N - L E - B L A N C.

C'est l'Esprit de votre mari qui veut que Colin épouse Jeannette, n'est-ce pas ?

L A M E U N I E R E.

Oui... Ce qui me surprend, (& je donnerois tout au monde pour savoir ça,) c'est où il a péché cet Esprit-là depuis qu'il est mort; car de son vivant Thomas n'étoit qu'une bête, mon voisin, vous le savez.

J E A N - L E - B L A N C.

Ce que je voudrois, moi; c'est que Colin ne soit pas mêlé là-dedans.

L A M E U N I E R E.

Est-ce que vous soupçonneriez de l'accord entre Colin & ma fille ?

J E A N - L E - B L A N C.

Entr'eux?... mon Dieu! non... il ne quitte pas mon moulin...

L A M E U N I E R E.

N'ai-je pas toujours les yeux sur Jeannette ?

J E A N - L E - B L A N C.

Et puis Colin n'est pas un gaillard de trempe amoureuse comme moi, il s'en faut bien... Je lui confierois morgué! toutes les filles du Village...

L A M E U N I E R E.

Ne vous y fiez pas.

A R I E T T E.

Il n'est pis que l'eau qui dort,
Et le proverbe n'a pas tort.

Colin, quoique jeune, est sage,
Je le fais bien;

B 3

Mais

Mais ce n'est point à son âge !

Qu'on n'aime rien.

Moi qui suis fine,

Certainement ;

Ce n'est pas à la mine

Que je devine

Qu'on est Amant.

La mine trompe, & bien souvent

On est la dupe d'un Amant.

JEAN-LE-BLANC.

La sienne n'est pas trompeuse... Oh ! non... Il est sage : vous parlez de lui ; tenez , ce n'est que mon filleul... mais je l'aime comme mon fils.

LA MEUNIERE.

Vous lui en aviez baillé de bonnes preuves.

JEAN-LE-BLANC.

Oh ! j'y avois baillé mon bien , si je ne me remariois pas, bien entendu ; mais voilà une promesse qui court de grands risques.

LA MEUNIERE.

Eh dame ! il y a plus d'enfans que de pères & mères... Il faut songer à soi avant les autres...

JEAN-LE-BLANC.

Oh ! sans doute... Ce que je crains , c'est que quand je serai marié...

LA MEUNIERE.

Eh bien ! après?..

JEAN-LE-BLANC.

Ce diable d'Esprit ne me prenne en grippe, & ne vienne faire son sabat dans mon moulin...

LA

LA MEUNIERE.

Oh! que nenny... Vous êtes un homme, c'est différent... Et puis d'ailleurs, sans être comme Guillaume (dont nous parlions tout-à-l'heure) un militaire d'armée, est-ce qu'un Esprit vous feroit peur!

JEAN-LE-BLANC.

Peur!.. (*Il rit ironiquement.*) Ah ah ah: c'est hon pour une femme comme vous... Pardine oui!.. Vous me prenez bien pour un autre!.. Peur!.. Et avec mon fusil encore!.. Qu'est-ce que c'est que ça?..

(*Dans le moment on frappe à la porte assez rudement. Le peur saisit Jean-le-Blanc qui laisse tomber son fusil, & veut s'enfuir. La Meuniere, qui est aussi effrayée que lui, l'empêche de sortir; ils veulent entrer dans la chambre où est Jeannette, ils en trouvent la porte fermée; Jeannette, que sa mère appelle, ne vient qu'au milieu du trio suivant.*)

JEAN-LE-BLANC.

C'est votre maudit Revenant... Je m'en vais...

LA MEUNIERE.

Vous ne me laisserez pas seule apparemment?.. Jeannette!.. (*Elle appelle sa fille.*)

TRIO.

JEAN-LE-BLANC.
C'est l'Esprit qui frappe à la porte,
La frayeur me transporte:
C'est fait de moi.
Jeannette! Jeannette!

LA MEUNIERE.
C'est l'Esprit qui frappe à la porte,
Ah! je suis mortel!
Ah! quel effroi!

Jeannette!

JEANNETTE.

JEAN LE-BLANC.	LA MEUNIÈRE.	JEANNETTE.
Quelle terreur se- cette !	Quelle frayeur se- cette ?	Eh ! bien qu'avez-vous donc ?
O ciel ! que devenir ?	Où me cacher ? où fuir ?	Quel carillon ?
Gardez - vous - bien d'ouvrir.	Faut-il ouvrir ?	Le feu prend-il à la ... maison ?
N'en faites rien : com- ment sortir ?	Comment sortir ?	Mais , ma mère, cal- mez-vous,
Comment s'enfuir ?	Jeannette viens me se- courir ;	L'Esprit ne vient pas chez nous.
Quel orage de coups !	Je vais mourir.	C'est Colin :
Il va sur nous	Non jamais	C'est lui-même, enfin ;
Déployer son cour- roux.	Je ne m'attendrois à cela.	Oui,
Maudit Esprit !	Ah ! cet Esprit	C'est lui.
Ah ! si jamais j'en ré- chappois,	Maudit	Pourquoi s'allarmer de la sorte ?
J'en revenois...	Me tourne la tête au- jourd'hui.	Cen'est pas l'Esprit,
C'est l'Esprit qui frap- pe à la porte ;	L'entends-tu frapper à la porte ?	Je vous l'ai dit.
C'est lui.	C'est lui, c'est lui.	Il faut finir,
Grace pour aujour- d'hui.	Comment sortir ?	Il faut ouvrir,
Comment sortir ?	Par quel moyen ?	Ne craignez rien.
Pourquoi vouloir ouvrir ?	Pourquoi donc ou- vrir ?	
Ah ! Jeannette, n'en faites rien.	Ah ! Jeannette, n'en faites rien.	

G U I L L A U M E, *en-dehors.*

Parlez donc , la mère Thomas , voulez-vous ou-
vrir, oui ou non ? ou je m'en retourne.

L A M E U N I È R E.

C'est la voix de Guillaume , je crois , Dieu me
pardonne !

J E A N N E T T E, *à part.*

O ciel ! si c'étoit lui !..

LA

LA MEUNIERE.

Ouvrirons-nous?..

JEAN-LE-BLANC.

Mais je ne fais pas si..

GUILLAUME, *en-dehors.*

C'est Guillaume qui vient vous voir.

JEANNETTE, *à part.*

Que vient-il faire?

LA MEUNIERE.

C'est lui, voisin, quel bonheur!.. Attends, mon garçon, je vais t'ouvrir.

JEAN-LE-BLANC.

Ouf... Je reviens de loin.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens., GUIL-
LAUME.

GUILLAUME.

Serviteur, Madame Thomas... Eh! voilà l'amî Jean-le-Blanc!

JEAN-LE-BLANC.

Bon jour, Guillaume.

GUILLAUME.

Bon soir, la petite... Elle est gentille!.. Bon Dieu! comme elle est grandie, depuis que je ne l'ai vue!

JEANNETTE. *à part.*

Je tremble que ma mère ne l'engage à passer la nuit ici.

LA MEUNIERE.

Y a-t-il long-tems que tu es de retour ?

GUILLAUME.

De ce matin... J'ai demandé congé à mon Capitaine pour venir arranger quelques affaires, & voir mes anciennes connoissances à Gentilly.

LA MEUNIERE.

C'est bien honnête à toi d'être venu me voir en arrivant.

JEAN-LE-BLANC.

Tu viens, je t'assûre, bien à propos.

GUILLAUME.

Pour danser à la noce de Jeannette, je gage. A propos de ça, je comptois ne venir vous voir que demain : mais le cousin Jacques, de chez qui je fors, m'a dit que depuis quelques jours, il revenoit des Esprits chez vous... Quel diable de conte m'a-t-il fait là ?

JEAN-LE-BLANC, *à demi-voix à Guillaume qu'il tire un peu à l'écart.*

C'est vrai, mon ami Guillaume; ce n'est pas un conte.

LA MEUNIERE.

Jacques a raison; Thomas revient.

GUILLAUME.

Vous voulez rire, allons donc...

LA

L A M E U N I E R E.

Je t'assûre que c'est vrai, comme tu es Guillaume.

G U I L L A U M E.

Je ne m'étonne pas du tapage que vous avez fait tout-à-l'heure quand j'ai frappé.

J E A N - L E - B L A N C.

Tu nous as fait une belle frayeur !

G U I L L A U M E , *frappant sur l'épaule de Jean qui recule trois pas.*

Je parie que vous m'avez pris pour un Esprit.

J E A N - L E - B L A N C.

Ah ! tiens , ne badine pas . . . Je ne suis pas encore bien remis de ma peur.

G U I L L A U M E.

Tu es donc toujours aussi poltron qu'à ton ordinaire ?

J E A N - L E - B L A N C.

Poltron ! . . . Oh ! comme ça. J'ai peur , voilà tout.

J E A N N E T T E , *à part.*

Il ne s'en-ira pas ! . . .

G U I L L A U M E.

Oh ! ça, mais puisque vous parlez sérieusement, je vous offre mes services.

L A M E U N I E R E.

Pour cette nuit ? . . .

G U I L L A U M E.

Pourquoi pas ?

J E A N .

J E A N N E T T E , *à part.*

O ciel ! comment prévenir Colin ?

G U I L L A U M E .

Je ne crains pas beaucoup Messieurs les Esprits, moi. Je fais qu'ils ont de la considération pour des gens de guerre comme nous.

L A M E U N I E R E .

Je n'osois pas t'en prier, mais tu me feras plaisir.

J E A N - L E - B L A N C .

Tu n'as donc peur de rien, toi ?

G U I L L A U M E .

Fi donc ! .. Tiens, écoute une chanson des Officiers de notre Régiment qui guérit de la peur.

A R I E T T E .

Un Soldat courageux
Ne connoit jamais l'épouvante;
Plus la fortune lui présente
De momens dangereux,
Plus sa valeur en augmente,
Plus son cœur est audacieux.

Dans les champs où règne Bellone,
Quand les feux

De l'airain qui tonne,
Font voler sous ses yeux
La mort qui l'environne :
Dans ces momens affreux

Le plus doux objet de ses vœux,
C'est le prix que la Gloire donne,
C'est ce laurier précieux
Dont la Victoire couronne

Le front des Guerriers heureux.

Non,

Non, non ;
Un Soldat courageux, &c.

J E A N N E T T E , *à part.*

Comment le faire en aller ? (*haut.*) Vous êtes bien brave, Monsieur Guillaume ; mais croyez-moi, ne vous jouez pas aux Esprits : vous pourriez n'en pas être quitte à si bon marché que vous croyez.

L A M E U N I E R E , *bas à Jeannette.*

Veux-tu bien ne pas lui dire de ces choses-là.

G U I L L A U M E .

Vous croyez ça, Jeannette? .. Si c'est l'Esprit du bon-homme Thomas, il sera aisé d'en venir à bout.

J E A N - L E - B L A N C .

Mais écoutes donc, il a maltraité cette nuit le Garde-Moulin de la voisine.

J E A N N E T T E .

Sûrement : car il est...

L A M E U N I E R E .

Qu'est-ce qui te prie de jaser ?

G U I L L A U M E .

Comment ! .. Mais c'est donc sérieux ? .. Votre Garde-Moulin ..

J E A N - L E - B L A N C .

Oui, Mathurin...

G U I L L A U M E .

Que fait-on ? votre mari a peut-être des raisons de se venger, après sa mort, des tours que Mathurin lui jouoit de son vivant... hem ? ..

LA

30 LA MEUNIERE,

LA MEUNIERE, *bas à Guillaume avec un air embarrassé.*

Tais-toi donc... (*haut.*) Eh! non, Mathurin a eu peur, il s'est cassé le cou en s'enfuyant.

JEANNETTE.

En s'enfuyant, ma mère?..

LA MEUNIERE.

Comment! tu ne te tairas pas?

GUILLAUME.

Laissez-la dire, elle ne m'effraye point.

JEANNETTE, *bas.*

Je ne l'effraye point.

GUILLAUME.

Je n'ai jamais vu d'Esprit, & je vous rendrai bon compte de celui-là, je vous en réponds, car je suis curieux de le voir.

JEANNETTE, *à part.*

Il tuera Colin.

LA MEUNIERE.

Jean-le-Blanc soupe ici, il te tiendra compagnie.

JEAN-LE-BLANC.

Oh! si vous le voulez... Mais je ne suis pas curieux, moi.

LA MEUNIERE, *à Guillaume.*

Allons, allons, viens te rafraîchir, nous parlerons de ça là-dedans. (*à Jeannette.*) As-tu préparé tout ce qu'il faut?

JEANNETTE, *avec humeur.*

Oui, ma mère.

GUIL-

GUILLAUME.

Mais je ne vois pas Colin... Votre ami Colin, la mère Thomas ; est-ce qu'il n'est plus ?..

JEAN-LE-BLANC.

Avec moi ?.. Si, toujours... Il viendra peut-être.

GUILLAUME.

Je voudrais bien le voir ; il doit être grand ; il est de l'âge de Jeannette.

LA MEUNIÈRE.

Viens donc... Que je te fasse part de son mariage.

GUILLAUME.

Avec Colin ?

JEAN-LE-BLANC.

Non, c'est avec moi.

GUILLAUME.

Tu as donc le diable au corps de te remarier une quatrième fois.

LA MEUNIÈRE, *bas à Guillaume.*

Ne parle donc pas comme ça devant cette petite fille. (*haut.*) Laisse-là ton épée sur la table... (*Elle l'emmene.*)

JEAN-LE-BLANC, *à Jeannette.*

Est-ce que vous n'êtes pas des nôtres ?

GUILLAUME, *se retournant.*

Qu'est-ce quelle a donc ? elle a l'air toute chagrine !

JEANNETTE.

J'ai n'ai pas faim.

LA

L A M E U N I E R E, *en s'en allant.*

Laissez; laissez-la; ne voyez-vous pas qu'elle boude?

(Jean-le-Blanc, Guillaume & la Meuniere entrent tous trois dans la chambre qui doit être au fond du Théâtre.)

S C E N E V I I.

J E A N N E T T E, *seule.*

J e boude!.. Je boude!.. Comme si je n'en avois pas sujet! Je voudrois bien qu'elle fût à ma place... Ne frappe-t-on pas?... *(Elle ouvre la porte & ne la ferme pas.)* C'est peut-être lui: est-ce toi, Colin? Colin? il n'y a personne. Demandez-moi ce qu'il fait-là... Il ne viendra pas, parceque j'ai à lui parler... J'ai envie d'aller le chercher... Et de lui dire... Et si ma mère m'appelle... Cela ne se peut pas... Tout seroit perdu... Elle se douteroit de quelque chose... Cela ne se peut pas... O ciel!

A R I E T T E.

A mour, amour, amour que tu me fais souffrir!
Pourquoi me causer tant d'allarmes?

A mour, amour, amour que tu me fais souffrir!

Aimer est un si doux plaisir!

Devroit-il nous coûter des larmes?

Epuise sur moi tes rigueurs;

Je chérirai mon esclavage,

Et j'y trouverai mille douceurs,

Si Colin m'en aime davantage,

A mour, &c.

SCENE

SCÈNE VIII.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN, *à part en entrant.*Bon ; elle est encore seule. (*haut.*) Jeannette ?

JEANNETTE.

Ah ! te voilà donc enfin !

COLIN.

Je n'ai pas perdu un moment : tout est prêt. . .

JEANNETTE.

Oui, oui, tout est prêt. . . Va, tu ne fais pas ? . . }

COLIN.

Quoi, que mon parrein est ici ?

JEANNETTE.

Il est bien question de lui ; je voulois. . .

COLIN.

Oh ! va, par les mesures que j'ai prises, je suis sûr de réussir.

JEANNETTE.

Tout cela est inutile. . . Je te dis que. . .

COLIN.

Nous ferons deux ; Julien est dans nos intérêts. . .
Et. . .

JEANNETTE.

Mais écoute-moi donc. . .

COLIN.

Il a acheté de la poudre ; je le ferai cacher dans

C

ce

ce coin-là ; auprès de. . . (*Appercevant l'épée de Guillaume qui est sur la table.*) Oh ! oh ! à qui ça ?

J E A N N E T T E.

C'est à Guillaume.

C O L I N, *avec la plus grande surprise.*
Guillaume est ici ?

J E A N N E T T E.

Il y a une heure que je veux te le dire, tu ne m'en donnes pas le tems.

C O L I N.

Qu'est-ce qu'il y vient faire ?

J E A N N E T T E.

Il s'est offert de passer la nuit ici, & voilà nos projets renversés.

C O L I N.

Pourquoi ?

J E A N N E T T E.

Comment ! tu crois que je souffrirai que tu t'exposes ? . . .

C O L I N.

Eh ! à quoi ? . . . Oh ! tiens, Jeannette, il me vient une idée pour chasser d'ici Guillaume, & lui faire une frayeur si grande. . .

J E A N N E T T E.

Quoi ! tu veux encore ? . . .

C O L I N.

Tu fais qu'il y a, au toît de votre maison, une brèche, au moyen de laquelle on peut descendre. . . par-là. . . (*En montrant la cheminée.*)

J E A N N E T T E.

Quoi ! tu descendrais ? . . .

C O L I N.

C O L I N.

Oui, oui, par-là... Ne crains rien : nous nous y cacherons , Julien & moi... Et nous y ferons un si grand tintamarre que Guillaume n'aura pas plus de cœur que Mathurin quand il nous entendra , je t'en réponds.

J E A N N E T T E.

Oui, c'est bien un homme peureux !

C O L I N.

Je ne le crains pas.

J E A N N E T T E.

Cela se peut ; mais je ne veux pas que tu risques..

C O L I N.

Eh bien ! ne te fâche pas ; remettons la partie à demain au soir.

J E A N N E T T E.

Il y viendra sûrement encore,

C O L I N.

Tu as raison... En ce cas , je pourrais le voir, & lui dire notre projet.

J E A N N E T T E.

Il n'a qu'à n'y pas vouloir prêter les mains ? Es-tu sûr de lui ?

C O L I N.

Laisse-moi donc faire.

J E A N N E T T E.

Ne m'en parle point.

C O L I N.

Mais sois tranquille.

J E A N N E T T E.

Je ne le veux pas.

C 2

C O L I N.

COLIN.

ARIETTE.

Quand pour nous rendre heureux,
 Le tendre Amour lui-même,
 Par son pouvoir suprême,
 Veille au succès de nos feux ;
 Seroit-ce vainement ?
 Dois-tu craindre un moment,
 Pour ton amant ;
 Rien ne doit t'allarmer.
 Crois-moi, ta crainte est vaine,
 Tu veux donc briser ta chaîne.
 Est-ce ainsi qu'on doit aimer ?
 Si la crainte a dans ton ame,
 Détruit l'espoir en ce jour,
 Où tout seconde ma flamme ;
 Que dans ton cœur à son tour,
 L'espoir, l'espoir règne avec l'Amour.
 Quand pour nous rendre heureux, &c.

JEANNETTE.

Si je ne t'aimois pas , aurois-je tant de frayeur ?
 Mais songe donc que si Guillaume , qui ne peut pas
 deviner que c'est toi. . .

COLIN.

Ecoute, si Guillaume n'a pas peur, & que je voye
 qu'il se dispose à en user mal avec moi. . . (C'est
 le pis aller , n'est-ce pas ?) Eh bien ! je lui décou-
 vrirai tout ; il est bon diable ; il nous servira : va,
 tous les gens de guerre ont toujours le cœur bon :
 ils aiment à rendre service, & c'est peut-être un bien
 pour nous qu'il soit arrivé au moment où on l'atten-
 doit le moins.

JEAN-

JEANNETTE, *haussant les épaules & regardant Colin tendrement.*

Je ne fais pas comment tu fais... Mais tu me persuades toujours ce que tu veux.

C O L I N.

O ciel ! n'est-ce pas ta mère que j'entends?..

J E A N N E T T E.

C'est elle-même. Va-t'en bien vite; qu'elle ne te trouve pas ici.

C O L I N.

Songe à la porte du jardin.

J E A N N E T T E.

Ne t'inquiète pas; elle sera ouverte... va-t'en.
(Elle le renvoie & ferme la porte quand il est sorti.)

S C E N E I X.

L A M E U N I E R E , G U I L -
L A U M E , J E A N N E T T E ,
J E A N - L E - B L A N C .

L A M E U N I E R E , *avec une chandelle à la main qu'elle pose, en entrant, sur la table.*

Pourquoi ne veux-tu pas que je reste ici avec vous autres?

J E A N - L E - B L A N C .

Oh ! il a raison. Laissez-nous faire: soyez tranquille... ce n'est pas comme tantôt, nous voilà deux... & quand on est deux...

C 3

GUIL.

G U I L L A U M E.

Voilà une table , de la lumiere , faites-nous donner du vin.

LA MEUNIERE.

Tant que tu voudras... Jeannette, apporte du vin & des verres.

(Jeannette sort & apporte du vin.)

G U I L L A U M E.

Je dois avoir dans ma poche une pipe, & du tabac ; les voilà... Ah ! ça ; vous dites donc que voilà l'heure à-peu-près où cela commence ?

LA MEUNIERE.

Quelquefois plutôt , souvent plus tard ; c'est selon... Et tu crois qu'il y a là-dessous quelque chose ? ..

G U I L L A U M E.

Mais... *(à part.)* Je suis fâché de leur avoir dit ça ; car , dans le fond, je ne voudrais pas chagriner cette pauvre petite fille... *(haut.)* mais il faut voir, il faut voir.

LA MEUNIERE.

Si je le savois... tiens , ça me donne plus que jamais envie de rester.

G U I L L A U M E.

Eh ! non , mais je vous dis que cela n'est pas nécessaire ; vous-êtes lasse.

J E A N - L E - B L A N C.

Allez vous reposer une heure ou deux.

G U I L L A U M E.

S'il y a quelque chose de nouveau ; & qu'on ait besoin de vous...

J E A N -

J E A N - L E - B L A N C .

Nous vous appellerons.

L A M E U N I E R E .

Je le veux bien... Ah ! ça , tu connois bien à présent tous les coins de la grange ?

G U I L L A U M E .

Oui ; & de votre moulin aussi...

J E A N - L E - B L A N C .

C'est pourtant moi qui ai réfléchi qu'il falloit te montrer tout ça , parce que si tu as peur ; tu ne te casseras pas le cou en t'enfuyant comme Mathurin.

G U I L L A U M E .

Oh ! diable, tu en revendrais aux Esprits toi.

L A M E U N I E R E .

Adieu donc. (*à Jeannette.*) As-tu mis-là tout ce qu'il faut ?

J E A N N E T T E .

Oui , ma mère. (*à part.*) Si je pouvois rester , je les ferois tant boire...

G U I L L A U M E .

Allez, allez vous reposer aussi, la petite.

L A M E U N I E R E .

Qu'est-ce que tu fais-là ? Allons, marche devant moi.

(*Elles sortent.*)

S C E N E X .

G U I L L A U M E , J E A N - L E - B L A N C .

J E A N - L E - B L A N C .

Ecoute donc, Guillaume...

C 4

GUIL-

G U I L L A U M E.

Eh ! bien ?

J E A N - L E - B L A N C.

Toute réflexion faite, si j'allois leur tenir compagnie ?..

G U I L L A U M E.

Je n'ai jamais vû de poltron comme toi.. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ici tout seul pendant une heure ou deux, & peut-être toute la nuit, si ce diable d'Esprit ne vient pas ?

J E A N - L E - B L A N C.

C'est vrai ; en ce cas, attends.. (*Il va ouvrir la porte.*)

G U I L L A U M E.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

J E A N - L E - B L A N C.

J'ouvre la porte par précaution pour que nous puissions..

G U I L L A U M E.

Et allons, laisse-ça là, & viens te mettre ici.

J E A N - L E - B L A N C, *s'asséyant.*

Eh ! non ; mais on ne fait pas ce qui peut arriver.

G U I L L A U M E.

Commençons par boire un coup : cela te donnera du cœur.

J E A N - L E - B L A N C.

Je le veux bien.

G U I L L A U M E, *à Jean-le-Blanc qui tremble en tenant son verre.*

Tiens donc bien ton verre ; tu trembles.

J E A N -

J E A N - L E - B L A N C .

Ce n'est pas que j'aie peur... Mais c'est que quelquefois comme ça...

G U I L L A U M E .

Mauvais pronostic pour ton mariage futur... à ta fanté.

J E A N - L E - B L A N C .

Ce n'est rien.

G U I L L A U M E .

A ton âge , après avoir eu le bonheur d'être trois fois veuf , songer à se remarier ! .. il faut... être fou ; oui, fou .

J E A N - L E - B L A N C .

Pourquoi donc ça ?

A R I E T T E .

Le mariage a ses peines,
Comme il a ses agrémens ;
Et quelquefois, dans les chaînes,
On trouve d'heureux momens.
J'en veux passer mon envie,
Je prends femme qui me plait ;
C'est peut-être une folie,
Mais tout le monde la fait.

Je sais quel sort est le nôtre,
Et ce qu'on dit des maris ;
Mais je ferai comme un autre,
Si par malheur j'y suis pris.
J'en veux passer, &c,

A quoi bon, la nôce faite,
Y regarder de si près ?
Pour trouver femme parfaite,
Il faudroit la faire exprès.

J'en veux passer, &c.

Qu'à son gré chacun raisonne
 Sur le parti que je prends ;
 J'aime autant, dans mon automne,
 Que j'aimois dans mon printems,
 Et, tant que l'amour m'éclaire,
 Je veux me laisser charmer :
 S'il est un âge pour plaire,
 Il n'en est point pour aimer.

G U I L L A U M E.

Tout cela est bel & bon : mais tu es vieux ; Jeannette est jeune & jolie, & elle pourroit bien, comme on dit, te donner du fil à retordre.

J E A N - L E - B L A N C.

Oui, mais elle ne s'y joueroit pas deux fois.

G U I L L A U M E.

Pourquoi ne pas la marier à Colin, puisque l'Esprit le veut. Cet Esprit-là n'est pas une bête.

J E A N - L E - B L A N C.

Colin est trop jeune.

G U I L L A U M E.

Jeannette est de son âge.

J E A N - L E - B L A N C.

Oui... Mais Colin n'a rien, & la mère Thomas...

G U I L L A U M E.

Elle est folle.

J E A N - L E - B L A N C.

Je lui ai dit : elle m'a envoyé paître ; je me suis proposé en riant, elle a bien voulu de moi, tout de bon... voilà comme ça s'est fait.

G U I L L A U M E.

Tu n'es pas plus raisonnable qu'elle. Jeannette est triste, chagrine, elle ne t'aime pas ; si tu l'épouses malgré elle, & qu'elle en aime un autre... (je n'en

n'en jurerois pas , non...) Hem ! .. tu auras bien mérité ce qui t'arrivera. . .

J E A N - L E - B L A N C .

Mais dame ! écoute donc, tu me fais faire là des réflexions qui ne sont pas... *(On entend un bruit comme de chaînes & de vieilles fêrailles qu'on remue.)*
O ciel ! entends-tu ?

G U I L L A U M E .

Oui bien ! mon ami , courage ! ..

J E A N - L E - B L A N C .

Mon fusil... Si je n'ai pas mon fusil, je ne reste pas ici.

G U I L L A U M E .

Eh ! bien , plutôt que de m'embarasser , va te cacher dans la grange avec ces femmes.

J E A N - L E - B L A N C .

Je n'y ferois pas en sûreté ; il n'y a qu'un pas d'ici chez moi, j'aime mieux m'en aller.
(Il sort du feu de la coulisse comme le feu d'un éclair.)

J E A N - L E - B L A N C .

Je suis mort.

(Comme il cherche son fusil à côté de la table dans le moment où il voit le feu sortir de la coulisse, il renverse le chandelier, éteint la chandelle, & s'enfuit en voyant paroître Colin.)

G U I L L A U M E .

Bon, me voilà sans chandelle... Que diable est ça ?
(Colin reste dans le fond du Théâtre qui doit être très-obscur. On commencera à faire la nuit dès que l'on entendra le premier bruit que fera Colin en arrivant, & on baissera la lampe le plus qu'on pourra dès que la lumière qui étoit sur la table sera éteinte.)

S.C.E.

SCENE XI.

GUILLAUME, COLIN.

COLIN, *dans la cheminée.*

RECITATIF.

Sors à l'instant d'ici ; pars, Soldat téméraire,
Ta présence en ces lieux ne peut que me déplaire.

DUO.

<p>GUILLAUME. A quoi bon Tout ce carillon ? Monsieur l'Esprit, parlons raison. Parlons d'une façon plus nette ; Vous voulez épouser Jean- nette, Ou vous n'êtes qu'un fri- pon. Oui, vous aimez Jeannette, Ou vous n'êtes qu'un fri- pon. Approchons Et sachons Quel est ce mystère. Chansons, chansons, Finissons. Pour le coup tu parleras, Ou tu verras Ce que pèse mon bras. Je te tiens. Je vais frapper. Je vais frapper, Ne crois pas m'échapper.</p>	<p>COLIN. Crois-moi, fors de cette maison. La bravoure est hors de faison. Que Colin épouse Jean- nette, Ou je brûle cette maison. Faut-il que je le répète, Que Colin épouse Jean- nette. N'approche pas. Ou, sous tes pas, J'entr'ouvre la terre. Sauvons - nous... Il a du cœur... Il n'a pas peur. Je tombe. Ah ! quel mal- heur ! Je vais te dire mon nom ; Ne frappe pas, non, non.</p>
--	--

GUIL-

GUILLAUME, *tirant Colin de la cheminée.*

Qui es-tu ? Parle, où je t'affomme.

C O L I N.

Ah ! mon cher Guillaume , parle bas... je suis Colin... J'aime Jeannette, que sa mère ne veut pas que j'épouse... & c'est pour ça que tous les soirs...

G U I L L A U M E.

Ma foi, mon ami, tu l'as échappé belle !... je ne pensois guères à toi dans ce moment ; mais tu crois bien que je n'ai pas été dupe de tout ceci.

C O L I N.

N'as-tu rien dit de ces soupçons à la mère de Jeannette ?

G U I L L A U M E.

Non, non : va, ce que je lui ait dit ne gâte rien à tes affaires.

C O L I N.

En ce cas , tu peux nous rendre service à Jeannette & à moi.

G U I L L A U M E.

De tout mon cœur ; aussi bien la petite m'intéresse , tu me fais pitié ; la Meunier est une folle, & Jean-le-Blanc un sot.

C O L I N.

Que nous t'aurions d'obligation si...

G U I L L A U M E.

Ne perdons pas de tems , que veux-tu que je fasse ?

C O L I N.

Demain tu verras la mère de Jeannette , n'est-ce pas ?

GUIL-

G U I L L A U M E.

Tout-à-l'heure, si tu veux.

C O L I N.

Laissez-moi parler.

G U I L L A U M E.

Eh bien, parle.

C O L I N.

Tu diras que tu as vû l'Esprit.

G U I L L A U M E.

Oui, & que je lui ai parlé...

C O L I N.

Sans doute... Tu diras ensuite qu'il t'a fait une si grande peur...

G U I L L A U M E.

Y penses-tu?.. Comment ventrèbleu, tu veux qu'un Sergent de Grenadiers aille dire qu'il a eu peur d'un Revenant? Quand j'aurois affaire à cinq cent mille diables ensemble, je ne les craindrois pas.

C O L I N.

Ne te fâche pas... soit... dis seulement...

G U I L L A U M E.

Tu ne m'apprendras pas ce qu'il faut dire. Laisse-moi conduire ça à ma fantaisie; mais de peur qu'on ne nous surprenne, va-t'en bien vite... tâche de regagner la porte qui doit être ouverte...

C O L I N.

Oh! je la trouverai bien.

G U I L L A U M E.

J'irai demain te dire le succès de tournure que tout ceci aura pris.

C O L I N, *en s'en allant.*

Je me fie à toi... Voilà la parole que je tiens,
adieu. (*Il sort.*)

GUIL-

G U I L L A U M E , *seul.*

C'est vrai , ils me font pitié. . . Ah ! morbleu, j'oublie. . . Ecoute, écoute donc. . . es-tu encore là? . . . Il est parti. Ventrebleu ! moi qui ne lui ai pas dit que Jean-le-Blanc étoit retourné chez lui. . . pourvu que. . . Colin ? . . . Colin ? . . . (*Il appelle à demi-voix.*)

S C E N E XII.

LA MEUNIERE, JEANNETTE.
GUILLAUME.

JEANNETTE, *arrive d'abord avant sa mère, elle a une grosse lanterne à la main pour l'éclairer.*

Colin est mort ! . . . ah ! mon Dieu , Monsieur Guillaume. . .

G U I L L A U M E .

C'est vous , ma petite amie ? . . . Colin n'est pas mort. . . rassurez-vous.

J E A N N E T T E .

Il vous a donc tout dit ?

G U I L L A U M E .

Oui, & j'ai bien le projet de vous rendre heureux l'un & l'autre, si je le puis, quoique cela ne soit pas trop aisé. . . Mais vous avez eu tort de ne pas me dire tantôt ce qui en étoit. . .

J E A N N E T T E .

Est-ce que j'ai pu trouver le moment de vous parler seule ? . . . Vous le savez.

L A M E U N I E R E , *en-dehors.*

Jeannette ? . . . Eh bien ! sont-ils encore là ?

G U I -

G U I L L A U M E.

Oui, oui, arrivez, j'ai des nouvelles à vous apprendre.

J E A N N E T T E.

Ne dites pas à ma mere, je vous en prie. . .

G U I L L A U M E.

Ne craignez rien.

L A M E U N I E R E, *en entrant.*

Comment! vous êtes sans chandelle?

G U I L L A U M E.

Oui, est-ce que ce grand peureux de Jean-le-Blanc ne l'a pas éteinte en s'enfuyant? . . Elle est là quelque part à terre.

J E A N N E T T E, *cherchant sa chandelle & la rallumant à sa lanterne. De ce moment le Théâtre sera éclairé à son ordinaire.*

Où est-il donc? . .

G U I L L A U M E.

Chez lui; l'Esprit lui a fait une belle peur!

L A M E U N I E R E.

Tu l'as donc vû, mon garçon?

J E A N N E T T E, *à part.*

Je tremble.

G U I L L A U M E.

Oui, & je l'ai entretenu. . .

J E A N N E T T E.

C'est bien l'Esprit de mon pere, n'est-ce pas?

G U I L L A U M E.

C'est lui-même.

L A M E U N I E R E.

Eh bien?

GUIL-

GUILLAUME.

Eh bien!.. mais je l'ai trouvé très-raisonnable.

RÉCITATIF.

Ma femme, m'a-t-il dit, veut n'agir qu'à sa tête,
 Et s'opposer toujours à mon dessein;
 A m'obéir qu'elle s'apprête:
 Que Jeannette reçoive un époux de ma main.

ARIETTE.

Si demain
 La nôce n'est pas faite,
 Si Colin
 N'épouse point Jeannette,
 Je la lutinerai,
 Je la tourmenterai,
 Je la punirai
 De son audace.

Plus de grace,
 Plus de droits à mes bontés,
 Jusqu'à ce qu'elle fasse
 Mes volontés.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu, ma mère, il est homme à le faire
 comme il le dit.

GUILLAUME.

Il fera peut-être pis encore, que fait-on.

LA MEUNIERE.

Je m'en moque... j'ai promis Jeannette à un
 autre, & plutôt que d'en avoir le démenti, j'assem-
 blerai ici demain tout le village, & je lui parlerai à
 cet animal-là.

JEANNETTE.

Quelle femme! ô ciel!..

GUILLAUME.

Vous risquerez de le voir?

D

LA

50 LA MEUNIERE,

LA MEUNIERE.

Pourquoi non ?

G U I L L A U M E.

Ne vous y jouez pas.

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce qu'il me fera ?..

G U I L L A U M E.

Ce qu'il vous fera ?.. (*à part.*) Pour en venir à bout, il faut lui faire peur... (*haut.*) Savez-vous qu'il m'auroit dévisagé, moi qui vous parle, si je ne m'étois pas fait connoître à lui dès qu'il est arrivé... il est dans une colère terrible contre vous... Ses yeux étoient comme deux tisons ardents, sa taille seule vous auroit fait une frayeur épouvantable, si vous l'aviez vu... Il vouloit mettre le feu à la maison... (*à demi-voix.*) Et tenez, preuve de ça, est-ce que vous ne sentez pas comme une odeur de soufre qu'il a laissée après lui ?

J E A N N E T T E.

Monsieur Guillaume a raison, je l'ai sentie en entrant.

LA MEUNIERE.

Tais-toi... j'enrage !... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

G U I L L A U M E.

Mariez votre fille à Colin.

LA MEUNIERE.

Si je ne veux pas ?..

G U I L L A U M E.

Arrangez-vous donc....

J E A N N E T T E.

Vous seriez débarrassée de tout ce tintouin-là,
ma mère. GUIL-

G U I L L A U M E.

Etes-vous raisonnable de vous entêter sur cela comme vous faites : savez-vous que si Messieurs les maris avoient la permission, comme Thomas, de revenir de l'autre monde pour faire enrager leurs femmes, il y en a beaucoup qui n'en feroient pas quittes à si bon marché que vous ?

L A M E U N I E R E.

Je ne m'embarrasse pas des affaires des autres.

G U I L L A U M E.

Cédez, croyez-moi ; c'est le bon parti.

L A M E U N I E R E.

Céder ? Voilà justement ce qui me fâche : ce n'est pas le mariage de Jeannette avec Colin qui me pique le plus dans tout ça, mais c'est d'être obligée de faire la volonté d'un mari mort, tandis que de son vivant c'étoit lui qui faisoit les miennes.

G U I L L A U M E.

Eh bien ! n'est-il pas juste que chacun ait son tour ?... Allons, point d'humeur...

(Jean-le-Blanc paroît, en traînant de force Colin qui est encore à moitié habillé & qui ne ne veut pas entrer.)

S C E N E X I I I . & D E R N I E R E .

Les Acteurs précédens, JEAN-LE-BLANC, COLIN.

J E A N - L E - B L A N C .

Avance, avance donc, grand flandrin, avec ta mascarade !

D 2

J E A N .

J E A N N E T T E , à part.
Colin ! .. ah ! nous sommes perdus ! ..

G U I L L A U M E , à part.
La peste soit de moi ! je m'en suis douté. ..

L A M E U N I E R E.

Comment ? comment ? .. Qu'est-ce que cela veut donc dire, voisin ?

J E A N - L E - B L A N C.

Vous connoissez bien l'ami Jacques ?

L A M E U N I E R E.

Le cousin de Guillaume ? ..

J E A N - L E - B L A N C.

Lui-même.

C O L I N.

Si je le rencontre. ..

J E A N - L E - B L A N C.

Veux-tu bien te taire ? ..

G U I L L A U M E.

Eh ! bien ? Qu'est-ce que Jacques a de commun ? ..

L A M E U N I E R E.

Laisse-le donc achever.

J E A N - L E - B L A N C.

En sortant d'ici tout-à-l'heure. ..

L A M E U N I E R E.

Oui, parce que vous avez eu peur, je le fais.

J E A N - L E - B L A N C.

J'ai rencontré Jacques qui venoit me dire que rentrant chez lui, il avoit vû fortir de chez moi quelque chose de blanc qu'il avoit pris pour un fantôme .. Qu'il avoit eu la curiosité de voir quel chemin ça prenoit ; qu'il l'avoit suivi de loin ; qu'il l'avoit vû ensuite monter sur le toit de votre maison. .. & que
sûre-

sûrement. l'Esprit qui revenoit chez vous depuis plusieurs jours ne pouvoit être que ce drôle-là qui, de concert avec votre fille...

J E A N N E T T E.

Avec moi! .. oh! pour ça, je vous assure, ma mère, que c'est un grand menteur...

C O L I N.

Il s'en repentira.

L A M E U N I E R E, à *Jeannette*.

Viens ici. Et si tu dis un seul mot. . .

G U I L L A U M E.

Mais, cela n'est pas croiable...

J E A N - L E - B L A N C.

Vraiment, aussi ne l'aurois-je pas cru; mais nous jasions encore de ça tous deux devant votre porte, quand j'ai vû sortir ce coquin-là de chez vous; Jacques l'a reconnu... il étoit comme vous le voyez-là... je l'ai forcé de convenir de tout; qu'il dise que non.

C O L I N.

Pardine, comment voulez-vous que je dise que non? ..

J E A N - L E - B L A N C.

Ah! je te ferai prendre mes sacs à farine pour te déguiser! ..

L A M E U N I E R E.

Les bras m'en tombent, & je n'en reviens pas: comment, c'est ce grand vaurien là que je croyois si sage & cette petite effrontée? .. Ote-toi de-là... Ote-toi de devant mes yeux, car je t'aurois plutôt appliqué une paire de soufflets, que tu n'aurois vû d'où ça te vient...

G U I L L A U M E.

Eh! allons, allons, que diable! après tout, il y a du remede à ça...

L A M E U N I E R E.

Tu nous trompois donc aussi toi?

G U I L L A U M E.

Moi? ma foi, il n'y a pas longtems, toujours.

L A M E U N I E R E.

Mais où se voyoient-ils? où se parloient-ils donc? ..

Comment ont-ils fait, voisin? pour imaginer...

J E A N - L E B L A N C.

Ma foi, je me perds dans mes réflexions, moi.

G U I L L A U M E.

Allons, tâche d'en faire une bonne en leur faveur.

Q U I N Q U E.

J E A N - L E - B L A N C.

Eh ! que veux-tu que
je fasse ?
Conseille-moi.

Point de courroux ;
Calmons-nous.

Voyez l'état où les
voilà :

Voisine, en y réflé-
chissant.

Nous en aurions fait
autant.

En les unissant

Nous finirons leur
tourment.

Colin n'a rien ;

Eh bien ! eh bien !

Je lui donne à présent

Ma ferme ;

C'est notre enfant,

Il faut qu'il soit con-
tent.

C O L I N :

Pourquoi

Ne nous pas faire grace ?

Ah !

Madame Thomas,

Ne vous obstinez pas.

Ah ! ah !

Voyez l'état où la voilà.

L A M E U N I E R E.

Pour moi
Je ne lui fais pas gra-
ce.

(à Colin.)

Tais-toi, tais toi.
Vous vous êtes mo-
qués de moi.

Auriez-vous cru
cela ?

Comment ? com-
ment ?

Je n'en ai pas fait
autant.

Les marier ? & de l'ar-
gent ?

Si Colin avoit du
bien ?..

Mais il n'a rien.

Et puis ils m'ont joué
d'un tour,

Il m'en souviendra
plus d'un jour.

G U I L L A U M E.

Pourquoi

Ne leur pas faire gra-
ce ?

Eux ? se moquent de
vous ?

Non, non, point de
courroux.

Tâchez de calmer son
courroux.

Voyez l'état où la
voilà :

Mais un moment,

Vous en avez fait tout
autant.

Vaincrez-vous leur
penchant,

En les punissant ?

Tiens ferme,

Jean le-Blanc,

Tout ceci tournera
bien,

Rassurez-vous,

Ne craignez rien.

J E A N N E T T E.

Pourquoi.

Ne nous pas faire grace ?

Ah ! ma mère,

Soyez moins sévère.

Jeannette en mourra.

COLIN.

COLIN.

Si notre ardeur secrète
Trouve grace à vos yeux,

Vous ferez, après Jeannette,
Ce que j'aimerai le mieux.

Calmez leur courroux,
Parlez pour nous :

Jeannette,

Calme ton chagrin,
Ceci va finir enfin.

Ah ! mon parrein !

Je suis votre enfant,

Vous ferez content.

JEANNETTE.

Si notre ardeur secrète

Trouve grace à vos yeux,

Où, vous ferez, pour
Jeannette,

Ce qu'elle aimera le mieux.

Monsieur Guillaume servez-
nous.

Je renoncerois à Colin ! . .

Ah ! quel chagrin !

Ah ! Monsieur Jean !

Oui, oui, Colin est votre enfant.

J E A N - L E - B L A N C.

Vous avez une bonne tête au moins, voisine ! . .

L A M E U N I E R E.

Ce n'est pas-là ce qui me manque, Dieu merci.

G U I L L A U M E.

Sachons donc votre dernier mot.

J E A N - L E - B L A N C.

Oui . . Et que je ne vous gêne pas . . Car je vois bien
qu'il faut que je prenne mon parti en brave. Je voulois
une femme ; eh ! bien j'aurai deux enfans qui m'aime-
ront ; l'un vaut l'autre.

L A M E U N I E R E.

Je ferois d'autant plus tentée de leur pardonner qu'au
moins il ne sera pas dit que c'est à la volonté d'un mari
que je cède . . Mais ce qui me pique, c'est que quand ils
seront mariés je gage qu'ils se moqueront de moi en-
core peut-être.

J E A N N E T T E.

C O L I N.

Ah ! ma mère, pouvez-
vous croire ? . .

Ah ! ma chere Madame

Thomas, pouvez-vous penser ? . .

J E A N - L E - B L A N C.

Tenez, Madame Thomas :

V A U D E V I L L E.

J E A N - L E - B L A N C.

Nous avons dans notre jeune âge

Joué

Joué des tours à nos Parens,
 C'est un petit malheur d'usage:
 Mais laissez faire leurs enfans.
 Quand un doux penchant nous presse
 Et qu'on s'y livre à son tour,
 Est-ce un tort de la jeunesse?
 Non: C'est la faute de l'amour.

J E A N N E T T E.

Si j'ai suivi, trop tôt, peut-être,
 Le penchant qui m'a fait la loi,
 Mon cœur n'en a pas été maître:
 On cède à l'amour malgré soi.
 Quand un doux penchant, &c.

COLIN, à *Madame Thomas en montrant Jeannette.*

Avant de répondre à sa flamme,
 Et de me livrer à ses feux,
 J'aurois dû vous ouvrir mon âme;
 Mais mon excuse est dans ses yeux.
 Quand un doux penchant, &c.

L A M E U N I E R E.

Du tendre amour qui vous engage,
 Demain on va ferrer les nœuds;
 Mes enfans, songez qu'en ménage
 Il ne tient qu'à nous d'être heureux.
 Quand il survient quelque orage
 Qui trouble des jours si doux,
 Est-ce un tort du mariage?

Non ;

C'est la faute des Epoux.

G U I L L A U M E.

Il est un âge où la tendresse
 N'offre à nos yeux aucuns plaisirs:
 On croit toujours que la sagesse
 Saura réprimer les desirs
 L'instant vient où l'amour blesse;
 On veille peu les amans;
 Est-ce un tort de la jeunesse?

Non :

C'est la faute des mamans.

F I N.



LA
CLOCHETTE,

COMEDIE

ET UN ACTE ET EN VERS;

MÉLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. ANSEAUME.

La Musique de Mr. DUNY.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1767.



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXVII.
Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

COLINETTE, *jeune Ber-
gere,*

Mad. Dinesi.

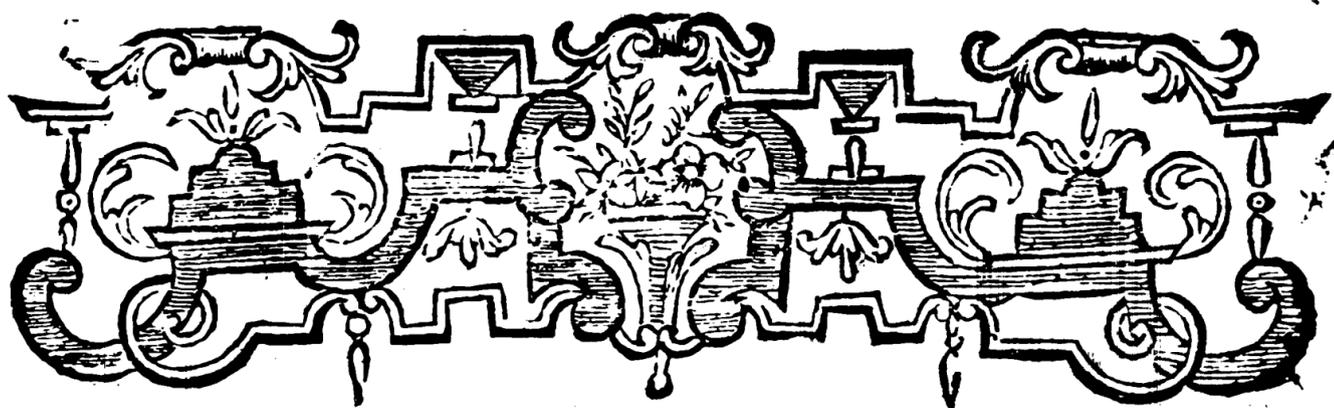
COLIN, *Berger, Amant de
Colinette,*

Mr. Delatour.

NICODÈME, *vieux Fer-
mier, Amoureux de Coli-
nette,*

Mr. Casimir.





LA CLOCHETTE, COMEDIE.

Le Théâtre représente un paysage : d'un côté est une cabane, de l'autre est un bosquet.

SCENE PREMIERE.

NICODEME, *seul.*

A R I E T T E.

AH ! Colinette ! hélas ! pourquoi
Tes attraits me font-ils la loi ?

Nouviau Fermier de ce village,
Et le plus riche du canton,
Je s'rois heureux, si j'étois sage :
Mais l'Amour m'ôte la raison.
Ah ! Colinette ! &c.

Je deviens lourd, triste & maussade ;
Je n'ai plus d'goût ni d'cœur à rien.
Il sembleroit que j'suis malade ;
ç'pendant je sens que je m'porte bien.
Ah ! Colinette ! &c.

SCÈNE II.

NICODEME, COLIN.

COLIN, *à part, sans voir Nicodeme.*

C'EST ici que souvent les moutons viennent paître.

NICODEME, *à part, sans voir Colin.*

Que diable est-ce donc que st'Amour?

Et comment de nos cœurs peut-il se rendre maître?

COLIN, *à part.*J'attendrai, s'il le faut, jusqu'à la fin du jour.
Elle a beau m'éviter; je la verrai paroître.NICODEME, *à part.*

J'ai beau ruminer ça, je n'y puis rien connoître.

On voit un p'tit minois genti;

N'en faut pas davantage, on est tout étourdi...

Mais pourquoi s'allarmer en cette conjoncture,

S'il est vrai, comme on me l'a dit,

Que stel'-là qui fait la blessure,

Est aussi celle qui guérit? ...

Tout ça me tourne la cervelle.

J'n'y comprends rien.

COLIN, *soupirant.*

Ah! Bergere cruelle!

NICODEME, *se retournant.*J'entends quelqu'un. C'est vous, Monsieur Colin.
Qu'est-ç' donc que vous avez? vous paroissez chagrin.

COLIN.

J'en ai sujet.

NICO-

N I C O D E M E.

Bon ! bon ! c'est une bagatelle.
N'faut plus penser à ça.

C O L I N.

Vous sçavez donc ?

N I C O D E M E.

Vair'ment,

Quand on poursuit quelque'chose avec empressement,
Et qu'on trouve en chemin quelque'un qui vous sup-
plante,

On n'a pas l'ame trop contente.

C O L I N.

Vous m'avez supplanté ?

N I C O D E M E.

Vous vous gaussez, je croi :

Qui sçait ça mieux que vous & moi ?

C O L I N.

Depuis quand ?

N I C O D E M E.

Vous me faites rire.

Qu'est-il besoin de vous le dire ?

N'avez-vous pas été mon concurrent ?

C O L I N.

Cela n'est pas possible. Et quand ?

N I C O D E M E.

Quand, pour avoir la préférence,
J'ai sçu mettre à propos vingt-cinq louis comptant.

Vous n'en pouviez pas mettre autant,
Vous avez prudemment abandonné la chance.
Et de la ferme enfin je suis maître à présent,
Grace au Tabellion qu'a reçu ma finance.

COLIN.

Gardez-la, que m'importe?

NICODEME.

Eh ! c'est bien mon avis.
ça n'empêchera pas que nous n'foyons amis.

COLIN.

Ce n'est pas là le sujet de ma peine.

NICODEME.

Ah ! ah ! y a donc d'amour sur jeu ?
C'est un rude tourment, j'en ai preuve certaine.

COLIN.

Vous êtes amoureux ?

NICODEME.

Oui ; j'vous en fais l'aveu.
Par bonheur, j'ai de quoi. C'est un grand avantage.
Quand on est, comme moi, riche & bien établi,
On est sûr, quand on veut, de se mettre en ménage.

COLIN.

C'est bien l'entendre.

NICODEME.

Ah ! Dieu merci,
Je sçavons un peu les affaires.

COLIN.

Mais l'amour ne va pas ainsi.
Il y faut bien d'autres mysteres.

NICODEME.

Bon ! bon ! tous ces petits détours,
Ces propos doucereux, ces belles simagrées,
Ces phrases tendres & sucrées,

Que

Que tant de beaux galans employent tous les jours,
Ne font pas, selon moi, le succès des amours.

C O L I N.

Et que faut-il de plus ?

N I C O D E M E.

Joindre à ce doux langage
D'un petit coffre fort l'infaillible secours.
Avec ça l'on ne rend jamais un vain hommage,
On fait parler une Beauté sauvage,
Et l'on fait entendre les sourds.

(D U O.

N I C O D E M E.

C O L I N.

Quand on prend une ferme ...

Ah ! c'est bien différent.

Pas tant, pas tant, pas tant,
On va chez le Notaire,
Où le Propriétaire,
Met son bien à l'enchere.
J'en donne tant ... moi tant.
Cinquante écus ... moi cent.
Toujours en augmentant.
L'argent fait tout l'affaire.
N'y a point là de compere,
D'ami ni de parent.
Sti-là qu'a l'plus d'argent
Reçoit un adjudé,
Et l'autre son congé.

Quand on prend une femme ...

Ah ! c'est bien différent.

Pas tant, pas tant, pas tant,
On va trouver le pere,
Bon jour ... Eh bien ! qu'est qu'est ?
Votre fille me plaît,
Vite baclons l'affaire :
Elle a tant, moi j'ai tant.

Un autre vient doucement ;
 Je demande qu'on m' préfère ;
 Et y a tant de pot d'vin ...
 V'là qu'est fini, compere,
 Dit le Papa soudain ;
 Ma fille, drès demain,
 Vous baillera la main.

Quand on prend une ferme ... Oui, bon : oui, bon.
 Quand on prend une femme Eh ! non : eh ! non.
 C'est même arrangement ; Et c'est le sentiment,
 Tout est au plus offrant. Qui fait l'heureux amant.

C O L I N.

Puisque vous êtes sûr de votre réussite,
 Pourquoi faire les frais d'une vaine poursuite ?
 Vous n'avez qu'à nommer l'objet de votre ardeur,
 Et sur le champ vous en ferez vainqueur.

N I C O D E M E.

Le conseil est fort bon. Si j'avois d'la prudence,
 Je le suivrois certainement.
 Mais le Diable, ou l'Amour, (car c'est tout un, je
 pense,)

En ordonne tout autrement.

J'pourrois choisir, (vous le sçavez vous-même)
 Ou la grande Jacqu'line, elle a bien des écus ;
 Ou la veuve à Grandjean qu'en possède encor plus.
 Tout ça n'me tente pas. Pourquoi ? parce que j'aime.

C O L I N.

Quelque Beauté sans doute ?

N I C O D E M E.

Eh ! oui, pour mon malheur.
 C'est la fille là plus av'nante,
 La mine la plus attrayante ...
 Mais c'est qu'elle n'a rien. V'là ce qui m'tient au cœur.
 .. COLIN.

C O M E D I E.

9

C O L I N.

Et de cette Beauté parfaite,
Peut-on sçavoir le nom?

N I C O D E M E.

Oui-dà. C'est Colinette.

C O L I N.

Hem?

N I C O D E M E.

Plaît-il?

C O L I N.

Quoi?

N I C O D E M E.

Comment?

C O L I N.

Son nom?

N I C O D E M E.

C'est Colinette.

C O L I N.

Cela suffit.

N I C O D E M E.

Qu'est qu'ça veut dire donc ?
Est-ce que mon choix n'est pas bon ?

C O L I N.

A R I E T T E.

Colinette est faite pour plaire,
On ne peut la voir sans l'aimer ;
Il n'est point ici de Bergere,
Il n'en est point plus digne de charmer.
D'un seul regard c'est qu'elle enchante ;
Elle ravit quand elle chante ;
Du Rossignol, dans le bocage,
On croit entendre le ramage.

A 5

Coli-

Colinette est faite pour plaire,
On ne peut la voir sans l'aimer.
Il n'est point ici de Bergere,
Il n'en est point plus digne de charmer.

N I C O D E M E.

Morguenne ! elle est aimable ; il en faut convenir.
Pour celui qui l'aura ...

C O L I N, *vivement.*

C'est un bonheur extrême.

N I C O D E M E.

Oh ! oui. C'est qu'elle est jeune, elle est faite ...

C O L I N.

A ravir.

N I C O D E M E.

Enfin c'est qu'j'en raffolle.

C O L I N.

Eh bien ! moi tout de même.

N I C O D E M E, *surpris.*

Bah !

C O L I N.

Oui.

N I C O D E M E.

Tu veux te divertir ?

C O L I N.

Non ; je te parle vrai. S'il faut qu'à Colinette
Tu dis' un mot d'amour, je te parlerai moi :
Ainsi, tiens ta flamme secrète.

N I C O D E M E.

Qu'est-ce que ça t'fait donc à toi ?
Tu parles là d'un ton qui ne te convient guere.
Est-ce ainsi qu'un ami ? ..

C O L I N.

C O L I N.

Je ne le fus jamais.

N I C O D E M E.

Eh bien ! j'm'en moque, & tout exprès
 Je m'en vas trouver ma bergere,
 Lui conter mon amour ; & puis j'verrons aptès ...
 Si j'ai le bonheur de li plaire,
 Je rirons bien.

C O L I N.

Crois-moi , va-t'en.

N I C O D E M E.

Palsanguenne ! va-t'en toi-même.
 Tu crois me faire peur, mais je suis un vivant ...

C O L I N, *le menaçant.*

Si je voulois, mon pauvre Nicodeme.

N I C O D E M E.

Ah bien ! tien, parlons doucement.
 J'n'aime pas l'bruit.

C O L I N.

Eh bien ! apprend

Que la jeune Beauté dont ton ame est éprise
 Que cette Colinette est l'objet de mes vœux,
 Que je l'aime, en un mot, que sa foi m'est promise,
 Et que j'assommerai le rival odieux
 Qui voudra traverser mes feux.

N I C O D E M E.

Vous l'aimerez ? c'est bien fait : mais que pense la
 Belle ?

Vous aime-t-elle aussi ? car ce n'est pas le tout.

Si par hazard vous n'étiez pas d'fon goût,
 Vous auriez tort ici de me chercher querelle.

C O L I N.

C O L I N.

Je pouvois me flatter de posséder son cœur.
Et c'étoit pour Colin le comble du bonheur.
Mais depuis quinze jours, je ne sçais quel caprice
A fait à son amour succéder la froideur ...

Ah ! pour défarmer sa rigueur,
Il n'est rien dont mon cœur ne fît le sacrifice,
Si je croyois par-là réveiller son ardeur.

N I C O D E M E.

Depuis quinze jours ?

C O L I N.

Oui.

N I C O D E M E.

J'en devine la cause :
C'est justement le tems qu'ici je suis venu.

Elle m'a reluqué, vois-tu ;
Et sans doute à m'aimer v'là qu'elle se dispose.

C O L I N, *à part.*

J'appréçois des moutons là-bas.
Ma bergere peut-être ici porte ses pas.

N I C O D E M E, *à part.*

J'vois un troupeau dans la prairie.

C O L I N, *à part.*

Je voudrois bien lui parler sans témoin.

N I C O D E M E, *à part.*

C'est Colinette : ah ! si ç'drôle étoit loin,
J'irois lui tenir compagnie.

(Haut.)

N'faisons semblant de rien. Adieu, Monsieur Colin.
Sans rancune ; j'irons chacun notre chemin :
Le plus heureux d'nous deux emport'ra la balance.

(Il sort.)

C O L I N.

C O L I N.

Avec mon infidelle est-il d'intelligence ? ...

Non, je ne puis le croire. O Dieux !
Suivons-le; j'en croirai le rapport de mes yeux.

(Il sort.)

S C E N E III.

COLETTE seule, conduisant ses moutons.

A R I E T T E.

Du Printems qui vient de renaître,
Chers moutons, goûtez la douceur.
Tout vous rit dans ce lieu champêtre;
C'est pour vous qu'est fait le bonheur.
A l'abri des cruelles peines,
Dont l'Amour tourmente mon cœur,
L'instant où vous portez ses chaînes,
Est pour vous l'instant du bonheur.

J'aimois Colin dès l'âge le plus tendre;
Son amour & ses soins avoient sçu m'engager.
Au destin le plus doux j'avois droit de prétendre ...

Hélas! Colin a pû changer!

Je n'ai pour toute compagnie,

Que mes moutons, mon chien, & mon agneau.

Petit agneau, seul plaisir de ma vie,

Essaye-toi: rejoins le reste du troupeau.

Va, commence à courir sur l'herbette fleurie:

Mais songe à ne pas t'égarer.

Je mourrois, s'il falloit de toi me séparer.

SCE-

SCENE IV.

COLINETTE, NICODEME.

NICODEME, *à part.*

FORT à propos ici j'apperois Colinette.
 Elle est seule; pargué! profitons de l'instant.
 Il faut, pour l'informer de ma flamme secrette,
 Lui tourner un p'tit compliment.

ARIETTE.

Vous n'me connoissez pas:
 Mais dans l'instant je vas
 En deux mots me faire connoître.
 Nicodeme est mon nom;
 Je suis un bon garçon,
 Amoureux d'vous, tout ç'qu'on peut être.
 Si vous aviez un cœur,
 Sensible à mon ardeur,
 J'en s'rois charmé, ne vous déplaise.
 Et p'têtr' qu'à votre tour,
 Avant la fin du jour,
 Vous en feriez itou bien-aïse.

COLINETTE.

Vous vous appelez Nicodeme?

NICODEME.

Oui Mad'moiselle, d'pere en fils.

COLINETTE.

Vous êtes ce fermier? ...

NICODEME.

Justement, je le suis.
 Fermier de Monseigneur; & par là-d'ffus, j'vous aime.

COLINETTE.

Vous vous expliquez de façon
 A ne me laisser aucun doute.

NICO-

N I C O D E M E.

Dam' voyez-vous, j'suis un luron
 Qui marche à son but, coût' qui coûte.
 J'ny lçais qu'ça, moi ; c'est mon humeur :
 Vous me paroissez fort aimable,
 J'suis pour vous un parti fortable ;
 Et j'vous offre à la fois & mon bien & mon cœur.
 Ce que j'vous offre est chose sûre.
 Mon bien est clair ; & mon cœur, je vous jure,
 A se donner à vous trouve tant de plaisir,
 Que, tant que vous voudrez, vous pourrez l'r'tenir.
 C'est à vous maintenant à décider la chose.

(Colin paroît dans le fond du Théâtre.)

C O L I N E T T E.

Je vois Colin ... Feignons, pour cause.
 Excitons son dépit. Faisons lui ressentir
 Tous les maux qu'il m'a fait souffrir.

N I C O D E M E.

Vous parlez toute seule? ...

C O L I N E T T E.

Eh ! oui ; c'est que je pense ...

N I C O D E M E.

Et vous avez raison ; lorsque l'on fait un choix,
 Il faut y r'garder à deux fois.
 Eh bien ! qu'est qu'vous pensez ? fait' m'en donc
 confidence.

C O L I N E T T E.

Ce que je pense est très-fort de raison.

N I C O D E M E.

Je n'en doute pas. Voyons donc.

COLI-

COLINETTE.

ARIETTE.

L'Amour, trop prompt à naître,
 Ne tarde pas à disparoître :
 Un Rien le fait éclore ;
 D'un Rien il s'évapore :
 C'est un souffle léger
 Que rien ne peut fixer.

NICODEME.

Vous dégoîsez ça joliment,
 C'est un charme que d'vous entendre.
 Mais qu'est qu'ça m'fait à moi tout ç'biau raisonne-
 ment ?

J'suis un amant fidele & tendre,
 D'une amitié solide. Est ç'qu'vous n'aimez pas ça ?

COLINETTE.

C'est tout ce que j'aime, au contraire.

NICODEME.

En ç'cas-là, j'suis ben votre affaire.
 Ce que vous aimez, le voilà.

(*Il montre son cœur.*)

SCÈNE - V.

NICODEME, COLINETTE,
 COLIN.

COLIN, *se montrant tout à coup.*

COLIN.

Non, on te trompe, Nicodeme ;

COLI-

N I C O D E M E.

Voilà l'autre à présent! jarni, quel embarras!

C O L I N E T T E, *à Colin.*

Qui vous demande ici?

C O L I N, *vivement.*

Non, vous ne l'aimez pas.

N I C O D E M E.

Je te dis qu'si, moi, qu'elle m'aime.

C O L I N E T T E, *ironiquement.*

Nenni, je n'oserois; Colin me le défend.

N I C O D E M E.

Lui! patguenne, il n'est pas vot' maitre.

C O L I N.

Me voilà donc certain de votre changement!

C'est un nouveau venu que vous aimez! ...

C O L I N E T T E, *ironiquement.*

Peut-être.

C O L I N.

C'est chaque jour nouveau galant! ...

C O L I N E T T E, *d'un ton plus sérieux.*

Ah! Monsieur Colin doucement.

C O L I N.

A R I E T T E.

Eh! bien, suis donc ton penchant volage;
Mon cœur enfin, mon cœur se dégage.

Le dépit, en ce jour,

Sans retour,

Oui, le dépit succède à l'amour.

Déformais

Je fuirai tes attraits.

B

C'en

C'en est fait, je vais rompre ma chaîne,
 Oui, la haine,
 Dès ce jour,
 Succède à l'amour.

COLINETTE.

Je me le tiens pour dit, Colin. Séparons-nous.

NICODEME.

Allez-vous-en.

COLIN.

Tais-toi. Redoute mon courroux.

COLINETTE, à Colin.

Sortez.

NICODEME.

Vous le voyez; c'est elle qui l'exige.

(A Colinette.)

Ei! qu'c'est laid d'êtr' comm' ça querelleur & jaloux!

COLINETTE.

Laissez-moi tranquille, vous dis-je.

COLIN, avec dépit.

Vous le voulez ... Eh bien! je pars.
 De mon heureux rival récompensez la flamme,
 Etalez à ses yeux les transports de votre ame.
 Il le mérite à tant d'égards!

Adieu.

(Il passe du côté de Nicodème qui fait un mouvement de frayeur. Il lui prend la main qu'il secoue rudement en disant:)

Adieu.

(Il sort.)

SCENE VI.

NICODEME , COLINETTE.

NICODEME , *secouant la main comme si
Colin lui avoit fait mal.*

MORGUE' , pas tant de politesse.

(A Colinette.)

C'est un traître, il n'faut pas s'y fier.
Il cherche en vous faisant caresse,
Les moyens de vous estropier.
Vous faites bien de l'éconduire.
Tenez, n'me parlez pas de ces p'tits freluquets.
Dans l'abord ils peuvent séduire,
Mais ils perdent beaucoup, quand on les voit de près.
N'pensez-vous pas de même.

COLINETTE.

Oh! oui, je vous assure.
La mine est trompeuse à présent.

NICODEME.

En ç'cas-là méfiez-vous-en ;
Ne vous arrêtez pas à la seule figure ;
Et pour être à l'abri des pièges qu'on vous tend,
Terminons sans délai notre petite affaire.

COLINETTE.

Terminer est bien dit. Mais je crois qu'il faudroit
Un peu mieux se connoître.

NICODEME.

Il n'est pas nécessaire.
Moins on choisit, souvent moins on a de regret.

COLINETTE.

Mais enfin ...

NICODEME.

Mais enfin, d'une simple Bergere,
Je veux faire de vous une riche Fermiere;
Voilà ç'qui doit pour moi fixer votre raison.

COLINETTE.

Mais tout cela n'est rien.

NICODEME.

Si, parguè, c'est quelque chose;
On ne trouv pas toujours si bonne occasion.
Et je n'mets au marché qu'une petite clause,
C'est que de votre cœur il faut me faire don.

COLINETTE.

ARIETTE.

Je ne veux plus donner mon cœur
Sans sçavoir à qui je le donne.

Fillette dont l'ame est trop bonne,
Fait elle-même son malheur.

Je ne veux plus donner mon cœur
Sans sçavoir à qui je le donne.

Telle qui cède à son vainqueur
De son amour le prix flatteur,
Dans le Berger qu'elle couronne,
Trouve un ingrat qui l'abandonne.

Je ne veux plus donner mon cœur
Sans sçavoir à qui je le donne.

NICODEME.

C'est fort bien arrangé. Mais qu'est qu'tout ça
veut dire?

COLI-

COLINETTE.

Que je n'ai pour vous nul penchant.
 Que si, pour soulager votre tendre martyre,
 Vous attendez de moi quelque adoucissement,
 Vous perdez votre peine.

NICODEME.

Eh! bien, v'là qui s'entend.
 Vous n'm'aimez pas?

COLINETTE.

C'est la vérité même.

NICODEME.

Tant pis, car je croyois ...

COLINETTE.

Non, Monsieur Nicodeme,
 Vos offres ne me tentent pas.
 Autant que je le dois, j'en suis reconnoissante.
 De vous, de vos écus je fais beaucoup de cas;
 Mais je suis bien votre servante.

(Elle sort.)

SCENE VII.

NICODEME, *seul.*

ELLE est franche, du moins, malgré tous ses mépris.

C'est une qualité qui vaut toujours son prix.

Mais, d'la façon dont ell' s'arrange,
 Je n'ai pas trop d'espoir, à ce qu'il me paroît.
 Seroit-elle si peu sensible à l'intérêt?

Pargué, mon malheur est étrange.

Dans le monde on publie , on s'plaint d'tous les côtés
 Qu'il n'est plus de jeune Beautés
 Qu'on ne puisse adoucir en leur f'sant avantage ;
 Et s'il en est que l'on doive excepter,
 S'il en est que le bien ne puisse pas tenter,
 N'y en a qu'une , peut-être ... ell'me tombe en par-
 tage.

Je n'y renonce pas encore tout-à-fait.

Morguenne ! & puisqu'on me refuse,
 J'veux lui jouer quelque tour, inventer quelque ruse
 Qui l'oblige à m'aimer en dépit qu'elle en ait.

Oh ! j'vais méditer un projet ...

Bon ... Je le tiens ... Eh ! vive Nicodeme,

On verra qu'il n'est pas un sot.

(Il sort.)

SCENE VIII.

COLIN, COLINETTE.

COLIN, *poursuivant Colinette.*

DE grace encor un petit mot.

COLINETTE.

Non, Colin, laissez-moi.

COLIN.

Quelle rigueur extrême!

Qu'est devenu l'amour que vous aviez pour moi ?

COLINETTE.

Cet amour est éteint.

COLIN, *vis & animé.*

Je veux sçavoir pourquoi.

COLI-

C O L I N E T T E.

Il vous sied bien, perfide que vous êtes,
Il vous sied bien d'oser m'interroger !

Après les tours que vous me faites,
Quelles raisons de moi pouvez-vous exiger ?

C O L I N, *d'une colere froide.*

Aucune. Le caprice est dispensé d'en rendre.

C O L I N E T T E, *de même.*

Fort bien. Je suis, à vous entendre,
Une capricieuse, une ingrante ... mais vous,

Que d'un mot je pourrois confondre ...

C O L I N, *plus vif.*

Parlez donc, je m'expose à tout votre courroux :

Parlez, je sçaurai vous répondre.

C O L I N E T T E, *ironiquement.*

Je le crois. Rien de vous ne m'étonne à présent.

C O L I N, *plus radouci.*

D'accord. De mon dépit je ne suis plus le maître,

J'y mêle trop d'aigreur peut-être :

Mais de grace, écoute un moment.

Depuis le jour heureux ... Non, ton ame perfide,

Me préparoit dès-lors tous les maux que je sens.

Depuis ce jour enfin où ta bouche timide

Me fit ce tendre aveu qu'aujourd'hui tu démens,

Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, qui ne tendît encore

À t'assurer d'un cœur où tu regnois trop bien ?

Dans nos champs pour te voir je dévançois l'aurore ;

Pour soigner ton troupeau j'abandonnois le mien ;

Nos travaux, nos loisirs, le plaisir & la peine,

Tout étoit commun entre nous.

Peux-tu te rappeler une si belle chaîne,
Et ne pas regretter des momens aussi doux.

COLINETTE.

Sans doute, je me le rappelle
Ce tems où je croyois Colin tendre & fidele:
Mais je me le rappelle en vain,
Rien ne peut à mes yeux justifier Colin.

COLIN.

Dites plutôt que j'ai sçu vous déplaire,
Que vous vous ennuyez de mes soins assidus;
Sans affecter une fausse colere,
Sans m'imputer des torts que je n'ai jamais eus.

COLINETTE.

Jamais ! je vous croirois peut-être,
Si vous ne m'aviez pas appris à vous connoître,
Mais j'ai vû de mes yeux votre infidélité.
Démentez donc la vérité.

ARIETTE.

A la fête du village,
(Je m'en souviendrai longtems ;)
Au mépris de vos sermens,
Lison reçut votre hommage.
Est-ce ainsi qu'un tendre amant
Sçait prouver qu'il est constant ?

COLIN.

Dès l'instant que Nicodeme,
Ose vous parler d'amour,
Vous , sans user de détour,
Vous lui répondez de même.
Est-ce ainsi qu'à votre amant,
Vous gardez un cœur constant ?

COLINETTE.

Je pouvois très bien entendre,
Vous demandiez un baiser ;

On voulut vous refuser :
 Mais vous sçutes bien le prendre.
 Est-ce ainsi qu'un tendre amant
 Sçait prouver qu'il est constant ?

C O L I N.

Cet aveu qu'à ma tendresse
 Vouz aviez tant refusé,
 Pour lui devient plus aisé ;
 Il l'obtient par sa richesse.
 Est-ce ainsi qu'à votre amant
 Vous gardez un cœur constant ?

E N S E M B L E.

C O L I N E T T E.

Après tant de perfidie,
 Tu ne fais qu'un vain effort ;
 Et le malheur de ma vie
 Seroit de t'aimer encor.

C O L I N.

Et, malgré ta perfidie,
 Mon penchant est le plus fort ;
 Pour le malheur de ma vie,
 Il faut que je t'aime encor.

(Colinette sort.)

S C E N E IX.

COLIN, *un moment seul*, & NI-
 CODEME *ensuite.*

C O L I N.

E L L E ne m'aime plus ! Nicodeme l'emporte.
 Il avoit bien raison, la fortune fait tout.

Auroit-elle si peu de goût ?

Nicodeme !... à ce nom la fureur me transporte.

N I C O D E M E.

Colin rêve toujours.

COLIN.

Oui, je pensois à toi.
J'enviois ton bonheur.

NICODEME.

Il n'est pas grand encore.

COLIN.

Tu veux dissimuler. Je gage qu'on t'adore.

NICODEME.

Pas du tout.

COLIN.

On t'a dit de cacher...

NICODEME.

Non, ma foi.

On m'a dit nettement qu'i gn'y avoit rien à faire,
Que j'avois beau d'mander, que je n'obtiendrois
rien.

Mais je la réduirai, j'en sçais un bon moyen.

COLIN.

Quel est-il ?

NICODEME.

Oh ! c'est mon affaire.

Tous les moutons que garde la Bergere
Lui sont donnés en compte... Il est de son devoir,
D'empêcher qu'i n's'en perde... Et quand ce vient
le soir,

S'il s'en trouve un de moins, elle en est responsable.

CO.

C O L I N.

Sans doute. As-tu fondé tes projets là-dessus,
 Pour rendre Colinette à tes vœux favorable?
 Cela seroit plaisant & nouveau.

N I C O D E M E.

J'ai fait plus.

C O L I N.

Quoi donc ?

N I C O D E M E.

Rien, rien; suffit. Tout à l'heure la Belle
 Avec vous causoit gentiment.
 Quand on cause, le tems s'écoule promptement.
 On croit que l'chien est là pour faire sentinelle :
 La Bergere manque de soin ;
 Mais le loup quelquefois n'est pas loin.
 Le chien s'endort, & la bête cruelle
 Profitant de l'occasion,
 S'élance sur sa proie, enleve quelque mouton,
 Quelqu'brebis, quelque agneau...

C O L I N, *vivement.*

Dieux ! seroit-il possible !

Ah ! ce coup lui sera sensible.
 Son Agneau , son Agneau chéri,
 Une bête l'auroit ravi !

N I C O D E M E.

Une bête ? Oui... non... si fait.

C O L I N.

Mais Colinette
 Ne pourra pas s'en consoler.
 Puisque tu le voyois, butord...

N I C O.

NICODEME, *étonné.*

Comme il me traite !...

COLIN.

Au secours de l'Agneau pourquoi ne pas voler ?

NICODEME.

Vous pensez donc que la Bergere
Pour qui le lui rendroit, auroit quelque retour ?...

COLIN, *à part.*

Je crois voir ici du mystère.

NICODEME.

Que ça f'roit naître son amour ?

COLIN.

(Haut.) (A part.)

Sans doute. Et dans mon cœur je sens l'espoir renaître.

(Haut.) Il en est tems encor, peut-être.

De tous côtés je m'en vais le chercher,

Le délivrer, ou le venger. *(Il sort.)*

SCENE X.

NICODEME, *seul.*

Cherche, cherche ; je suis tranquille ;
S'il le trouve, il s'ra ben habile.

Dans la grange où je l'ai niché,
Le p'tit animal est caché.

J'entends des pleurs... c'est Colinette.

Elle

Elle gémit sûrement d'la perte qu'elle a faite.
 Laissons-la s'affliger encor un p'tit moment.
 Quand j'la consolons, son plaisir s'ra plus grand.
 (*Il se cache.*)

S C E N E X I.

COLINETTE, NICODEME, *caché.*

COLINETTE.

A R I E T T E.

Mon cher agneau, quel triste sort.
 Mon cher agneau sans doute est mort.
 On me l'a pris. Où peut-il être ?
 L'hiver dernier l'avoit vû naître.
 Il ne prenoit que de ma main
 L'herbe des prés, la fleur de thyn.
 On l'aura pris. Où peut-il être ?
 Mon cher agneau, quel triste sort !
 Mon cher agneau sans doute est mort.

Il me suivoit toujours bêlant ;
 D'un coup de tête caressant ,
 Il répondoit à ma tendresse...
 Ah ! quel chagrin ! quelle tristesse !
 Il portoit au cou le ruban
 Dont Colin m'avoit fait présent.
 Colin, Colin n'étoit qu'un traître.
 Mais mon agneau... Où peut-il être ?
 Mon cher agneau, quel triste sort !
 Mon cher agneau sans doute est mort.

SCENE

SCENE XII.

COLINETTE, NICODEME.

NICODEME.

Qu'avez-vous donc ? vous v'la bien éplorée.

COLINETTE.

Mon cher Monsieur, je suis désespérée.
Apprenez-moi ce qu'il est devenu.

NICODEME/

Qui?

COLINETTE.

Par hasard ne l'auriez vous pas vû ?

NICODEME.

Et qui donc ?

COLINETTE.

Mon cher Nicodeme...

NICODEME.

(A part, en s'applaudissant.)

Mou cher ! fort bien. La ruse fait effet.

COLINETTE.

Je l'ai perdu, j'en ai bien du regret.

NICODEME.

Dites donc ce que c'est.

CO.

COLINETTE.

Hélas ! tout ce que j'aime ;
Mon Agneau.

NICODEME.

Ce petit mouton,
Si jeune, si gentil, si doux ? ...

COLINETTE.

Achievez donc.

NICODEME.

Qui porte une sonnette au cou ?

COLINETTE.

C'est cela même.

NICODEME.

Il est perdu ?

COLINETTE.

Perdu.

NICODEME.

Je le retrouverai.

COLINETTE.

Tout de bon ?

NICODEME.

Oui, oui ; je l'espere.

COLINETTE.

Vous sçavez donc ? ...

NICODEME.

Laissez-moi faire.

CO-

COLINETTE, *lui prenant la main.*

Ah! comme je vous aimerai!

NICODEME.

(A part, d'un air satisfait.) (Haut.)

Je l'avois bien. Ne soyez pas en peine.

COLINETTE.

Il ne peut être loin d'ici.

Ne vous rebutez pas.

NICODEME, *affectueusement.*

Non, ma petite Reine.

COLINETTE, *s'en allant.*

De mon côté, je vais chercher aussi.

NICODEME.

C'est comm' si vous l'aviez. Mais si je vous l'ramene...
Ecoutez donc. Voyons. Qu'est ç'que vous m'donne-
rez?

COLINETTE, *vivement.*

Oui, oui. Tout ce que vous voudrez.

(Elle sort.)

SCENE XIII.

NICODEME, *seul.*

V'là qui vâut fait; j'ai sa promesse.

Pargué, Monsieur Colin; je nous moqu'rons bien
d'vous.

Avec son p'tit air aigre-doux,

Il semble devant lui qu'il faut que tout s'abaisse.
 Pour la seconde fois, j'l'emport'rai donc sur lui.
 J'ai la ferme, bientôt je vais avoir la femme :

Il en enragera dans l'ame ;
 Tant mieux. Je rabattrai son caquet étourdi.
 Allons chercher d'abord. . .

S C E N E X I V.

N I C O D E M E , C O L I N .

C O L I N .

Où vas-tu donc si vite ?

N I C O D E M E .

Je vais. . . Toi-même d'où viens-tu ?
 L'as-tu trouvé ?

C O L I N .

Quoi ?

N I C O D E M E .

Le mouton perdu.

C O L I N .

Ma foi, je n'ai tenté qu'une vaine poursuite.
 Dans les champs, dans les bois, j'ai cherché, j'ai
 couru ,
 J'ai demandé par-tout ; personne ne l'a vû.

C

NI-

34 LA CLOCHETTE,

NICODEME, *le raillant.*

Vous êtes mal adroits, vous autres.
Si je m'y mets, je gage le trouver.

COLIN.

Moi je gage que non.

NICODEME.

Moi je veux vous prouver
Que mes secrets valent mieux que les vôtres.

COLIN.

Tant mieux ; c'est ce qu'il faudra voir.

NICODEME.

Adieu, bon jour.

COLIN.

Adieu.

SCENE XV.

COLIN, *seul, le regardant aller.*

LE pauvre sire,
A mes dépens, croit se donner à rire.

*(Il tire de sa poche la clochette de
l'agneau qu'il a détachée.)*

Ce qu'il cherche est en mon pouvoir ;
Et c'est lui qui, dans son espoir,
En croyant me tromper, s'abuse.

(Par réflexion.)

Pour

Pour un cœur bien épris, cruelle extrémité!

Il faut attendre de la ruse

Ce que mon tendre amour a si bien mérité!

Qu'importe, après tout, quand on aime,

A quel prix on obtient un bonheur qui nous fuit?

Profitons du moyen, puisqu'il s'offre lui-même,

D'enlever Colinette au sot qui la poursuit.

Le voici, je crois, qui s'avance.

Il cherche, à droite, à gauche. Il a l'air interdit.

Pour l'entendre jaser & savoir ce qu'il pense,

Écoutons sans faire de bruit.

S C E N E X V I .

N I C O D E M E , C O L I N , *caché.*

N I C O D E M E .

R E C I T A T I F .

Hélas ! tout est perdu,

Ma proie est échappée. O malheur imprévu !

Rien n'li manquoit dans la cachette

Où je l'avois mis prudemment.

Je ne sçais pourquoi ni comment

Il est sorti de sa retraite ;

Ou de l'en détourner , quelqu'un a pris le soin...

(Colin sonne la Clochette dans la coulisse.)

Chut... chut... j'entends la petite clochette,

Le petit mouton n'est pas loin.

(Nicodeme prêtant l'oreille.)

LA CLOCHETTE,

Écoutons... (a) Justement.

Oui; c'est lui... (b) Je l'entend. (c)

(Nicodeme imite avec la voix le son de la clochette.)

Drelin, drelin, drelin.

(Il parcourt le Théâtre.)

Mais je le cherche en vain. (d)

D U O.

N I C O D E M E.

Je l'entends encore.

Où s'est-il fourré?

(Il entre dans la première coulisse à gauche.)

COLIN entre sur le Théâtre par la quatrième à gauche.

Ah! pauvre pecore,

Je t'attraperai.

(Il sort par la quatrième à droite.)

NICODEME, sortant de la première à gauche,

Petit agnelet,

Petit moutonnet.

(Il passe derrière le bosquet.)

COLIN, au milieu du Théâtre.

Pour nous divertir,

Faisons-le courir.

(Il se sauve vers le fond du Théâtre.)

NICODEME, rentrant.

Il s'moque, je pense.

Quelle manigance?

Quand

(a) Colin caché, sonne la clochette.

(b) Colin sonne.

(c) Colin sonne encore.

(d) Colin sonne.

Quand j'crois l'attraper,
Il sçait m'échapper. (a)

(Il sort pour aller derriere la toile, du côté droit.)

COLIN, rentre sur le Théâtre par la gauche.

De ton stratagême,
Mon cher Nicodeme,
Je profiterai,
Ou je ne pourrai.

(Il passe derriere la mesure, & sonne.)

NICODEME, revient au milieu du Théâtre.

C'est pis qu'un lutin.
Je me lasse enfin. (b)
De cette mâsure
Le son paroît v'nir.

COLIN, se montre derriere Nicodeme, & le suit pas à pas.

Vas-y. Je t'assure,
Je sçaurai t'y t'nir.

(Nicodeme entre dans la mesure, Colin l'y enferme.)

D U O.

NICODEME, en dedans.

Qu'est qu'cest donc qu'ça ?

J'suis en prison !
Ouvrez-moi donc.
Veux-tu m'ouvrir ?
Veux-tu finir ?
Monsieur Colin !
Maudit Colin !

COLIN, en dehors.

Il est bien là.

(bis.) Il s'y tiendra.

Demeure coi ;
L'agneau sans toi
Se cherchera,
Se trouvera.
Demeure là
Jusqu'à demain.

NICODEME, dans la mesure.

Monsieur Colin, trève de badinage.

C 3

CO-

(a) Colin sonne.

(b) Colin sonne.

COLIN.

Reposez-vous, mon cher ; vous devez être las.

NICODEME, *se battant contre la porte.*

Morgué, je vais faire tapage,
Et jeter la cahutte en bas.

SCENE XVII. & dernière.

NICODEME, *enfermé*, COLIN.
COLINETTE.

COLINETTE, *se croyant seule.*

J'AI beau chercher, rien ne s'offre à ma vue.
Ah ! je l'ai perdu pour toujours.

COLIN, *à part.*

Colinette paroît. Que mon ame est émue !
De la clochette encor employons le secours.

(*Il se cache dans un petit bosquet qui se trouve à sa gauche sur le Théâtre.*)

COLINETTE.

Helas ! que je suis malheureuse !
Tout s'est uni pour m'affliger.
De cette perte fâcheuse
Qui pourra me dédommager ?
J'ai tant couru ... que je suis hors d'haleine ...
Comme moi, Nicodème, aura perdu sa peine ..,
Il n'ose plus se montrer à mes yeux.
Il craint de m'annoncer cette triste nouvelle,
Il m'abandonne ... eh bien ! tant mieux ;
Tout amant à présent me devient odieux.

NICO-

NICODEME, *en dedans.*

Colinette!

COLINETTE.

Je crois que c'est lui qui m'appelle.

NICODEME, *criant.*

Colinette, délivrez-moi.

COLINETTE, *se relevant.*

Qu'est-ce que cela signifie?

NICODEME.

Délivrez-moi, je vous en prie.

COLINETTE.

Mais où donc êtes vous?

NICODEME, *criant très-haut.*

En prison, jarnigoi!

COLINETTE.

En quel endroit?

NICODEME, *fort haut.*

Ici. *(Il frappe à la porte de la cabutte.)*

COLINETTE, *souriant.*

Quelqu'un a voulu rire.

NICODEME.

Venez donc.

COLINETTE.

vivement.

Je m'en vais ... attendez (a) ... je respire.

Mon agneau, mon ami, c'est lui... suivons les pas.

Il est dans ce bosquet, je vais le saisir... (b) ah!

(très-vif.)

(a) Colin dans le bosquet fait entendre la clochette.

(b) Elle fait un cri de surprise en trouvant Colin au lieu de l'agneau.

40 LA CLOCHETTE,

C'est vous qui l'avez pris ... vous avez la clochette ...
Qu'en avez-vous fait? ..

COLIN.

Calme-toi.

Il est en sûreté, n'en soit point inquiète :

Mais, je t'en prie, écoute moi.

(Il lui prend la main.)

COLINETTE, retire sa main.

Non, non.

COLIN.

Tu ne veux rien entendre!

Tu me réduis au désespoir ...

COLINETTE.

Point de discours, commencez par me rendre ...

COLIN.

Oui, vous l'aurez.

COLINETTE.

Je veux le voir.

COLIN.

Je vous réponds de lui, n'en soyez point en doute.
Asseyez-vous.

COLINETTE, s'assied sur le gazon de
façon qu'elle lui tourne le dos.

Eh bien! parlez, je vous écoute.

COLIN.

Regarde-moi du moins ... ou reçois mes adieux.

Oui, si ton cœur est inflexible,

Si j'ai perdu l'espoir de te rendre sensible,

Pour la dernière fois tu me vois en ces lieux.

Dans les regrets je passerai ma vie;

Mais

Mais tu ne feras pas plus heureuse que moi,
 Quand tu sçauras un jour, malgré ta jalousie,
 Que toujours fidele à sa foi,
 Jamais mon cœur n'aima que toi.

NICODEME, *dans la cabane.*
 Venez-vous ? .. je n'entends personne ;
 Tout le monde ici m'abandonne ...
 Est-c'que je n'pourrois pas trouver quelque moyen ?

COLINETTE.

Vous le dites ... dois-je vous croire ?

COLIN.

Oui, tu le dois, si tu me connois bien ;
 Sur quoi peux-tu fonder tes reproches ? sur rien.

COLINETTE.

Ah ! sur rien ! j'ai bonne mémoire.
 Et Lison ? ..

COLIN.

Quoi ! Lison ? faut-il te dire encor
 Que Lison & Lucas, (peut-être avoit-il tort),
 Prêts à s'unir tous deux par un doux mariage,
 Ont eu querelle ensemble, & pour les accorder,
 Tous leurs amis dans le village
 M'ont prié de les seconder.
 J'ai réussi ; l'Amour & tout ce qui le touche
 A mon cœur, tu le sçais, fut toujours précieux ;
 Et ... j'en ai l'aveu de leur bouche,
 Par mes soins, dans huit jours, ils sont unis tous
 deux.

Cet exemple , ma chere, est un modele à suivre ;
 Pardonnons-nous tous deux, & que tout soit fini :
 Sans toi Colin ne sçauroit vivre,
 Crois-tu pouvoir vivre sans lui ?

COLINETTE, *hésitant.*

Vraiment! ..

COLIN.

Acheve donc, je connois ta franchise.

COLINETTE.

Hélas! que veux-tu que je dise?

Mon silence t'en dit assez :

Ton repentir, s'il est sincere,
En ce moment désarme ma colere,
Et mes soupçons sont effacés.NICODEME, *paroissant par une lu-
carne de la cabane.*Enfin j'en sortirai peut-être,
Quand je devrois, morgué, sauter par la fenêtre.COLIN, *à Colinette.*Quel bonheur! je suis enchanté.
Ne disputons que de tendresse,
D'amour, & de fidélité.NICODEME, *descendant par-dessus
le toit.*Doucement, t'nous-nous bien, un coup de maladresse,
Nous jetteroit sur le côté.

COLINETTE.

Je le veux bien.

COLIN.

Il est donc vrai, ma chere,
Que tu me rends ton cœur?

COLINETTE.

Oui, je te le promets.

NICO-

NICODEME, *descendu.*

Je ne trouve plus ma bergere.

C O L I N.

Et tu ne changeras jamais.

C O L I N E T T E.

Jamais.

NICODEME, *s'approchant du bosquet
& voyant les amans.*

Ah! palfangé, v'là bien une autre histoire!

C O L I N.

Et Nicodeme? ..

C O L I N E T T E.

Qui? cet amant furanné? ..

Quoi! tout de bon, tu t'es imaginé ...

Ah! tu ne m'as pas fait l'injure de le croire ..

NICODEME, *à part, & les espionnant.*

Fort bien, on dit ici de biaux vers à ma gloire.

C O L I N.

Non, & pour effacer ces soupçons odieux,

Pour te faire oublier l'outrage,

Que par son ridicule hommage,

L'imbécille aujourd'hui faisoit à tes beaux yeux,

Donne-moi ...

C O L I N E T T E.

Quoi?

C O L I N.

De grace .. un doux baiser pour gage.

C O L I N E T T E.

Un baiser!

NICO-

NICODEME, *à part.*

Un baiser! sarpedié, voyons ça.

COLIN.

Vous me refusez donc?

COLINETTE.

Sans doute.

NICODEME, *à part.*

Il le prendra,

Sans attendre que l'on lui donne.

(Colin embrasse Colinette.)

COLINETTE.

Colin! ..

NICODEME, *à part.*

... L'y v'là, le malin corps!

COLINETTE.

Modérez un peu vos transports.

COLIN.

Tu boudes, rends le moi.

COLINETTE.

Non, non, je te pardonne.

Mais n'y retourne plus.

COLIN, *transporté.*

Ah! que je suis heureux!

NICODEME, *se montrant.*

C'est vrai, c'est vrai.

COLIN & COLINETTE.

C'est vous!

NICODEME.

La petite commere!

Et le mouton perdu, vous n'y pensez plus guère.

COLIN.

C O L I N.

C'est lui qui l'avoit pris.

N I C O D E M E.

Où, mais t'as ben fait mieux :
Tu l'as trouvé toi ; que t'en semble ?

C O L I N.

Bon ! bon ! je n'ai pas tes secrets.

N I C O D E M E.

Va, va, j'ai ceux d'en voir plus que je ne voudrois.

C O L I N E T T E.

Eh ! qu'avez-vous donc vû ?

N I C O D E M E.

Qu'vous êt' fort ben ensemble,
Et qu'il n'vous manque plus que le tabellion.

C O L I N.

Ma chere amie, il a raison.

N I C O D E M E.

Pour moi, j'n'y prétends rien ; ma flamme est amor-
tie :

Mais la ferme après tout me dédommagera :

Dans quelque tems d'ici chacun de nous verra

Qui fait l'plus de profit d'une femme jolie,

Ou d'une bonne métairie.

C O L I N, à *Colinette*.

Ainsi donc, à demain.

C O L I N E T T E, *hésitant*.

Nous verrons.

C O L I N.

C'est tout vû.

Pen-

46. *LA CLOCHETTE,*

Pendant ces quinze jours, d'un bonheur attendu
J'ai pensé voir frustrer mon esperance,
Et je brûle d'impatience
De reparer le tems perdu.

V A U D E V I L L E.

N I C O D E M E.

IL faut, m'a-t-on dit, quand on aime,
Employer quelque stratagème :
Mais il faut pour ça ben d'esprit.
Colin, plus prompt & plus habile,
A rendu ma ruse inutile,
En la tournant à son profit.
Par le secours de la clochette,
Tout en faisant drelin, drelin, drelin, drelin,
Au piège il a pris Colinette.
Une autrefois je s'rai plus fin,
J'attraperai Monsieur Colin.

C O L I N.

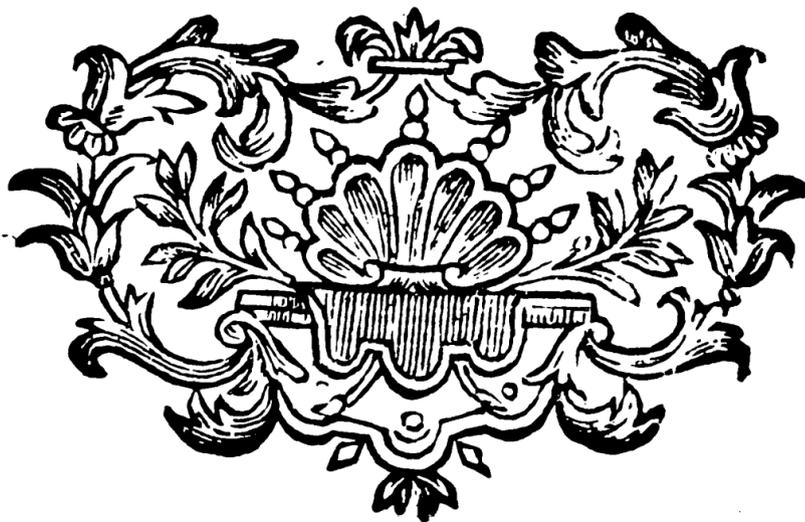
L'amour quelquefois dans une ame,
En langueur voit tomber sa flamme,
Et s'endort au sein du bonheur :
Un petit grain de jalousie,
Le guérit de sa léthargie,
Et lui rend sa premiere ardeur.
C'est pour l'amant une clochette
Qui lui fait din, drelin, drelin, drelin. drelin !
Aussi tôt son cœur s'inquiette ;
Il se ranime & va grand-train,
Avec un tel réveil-matin.

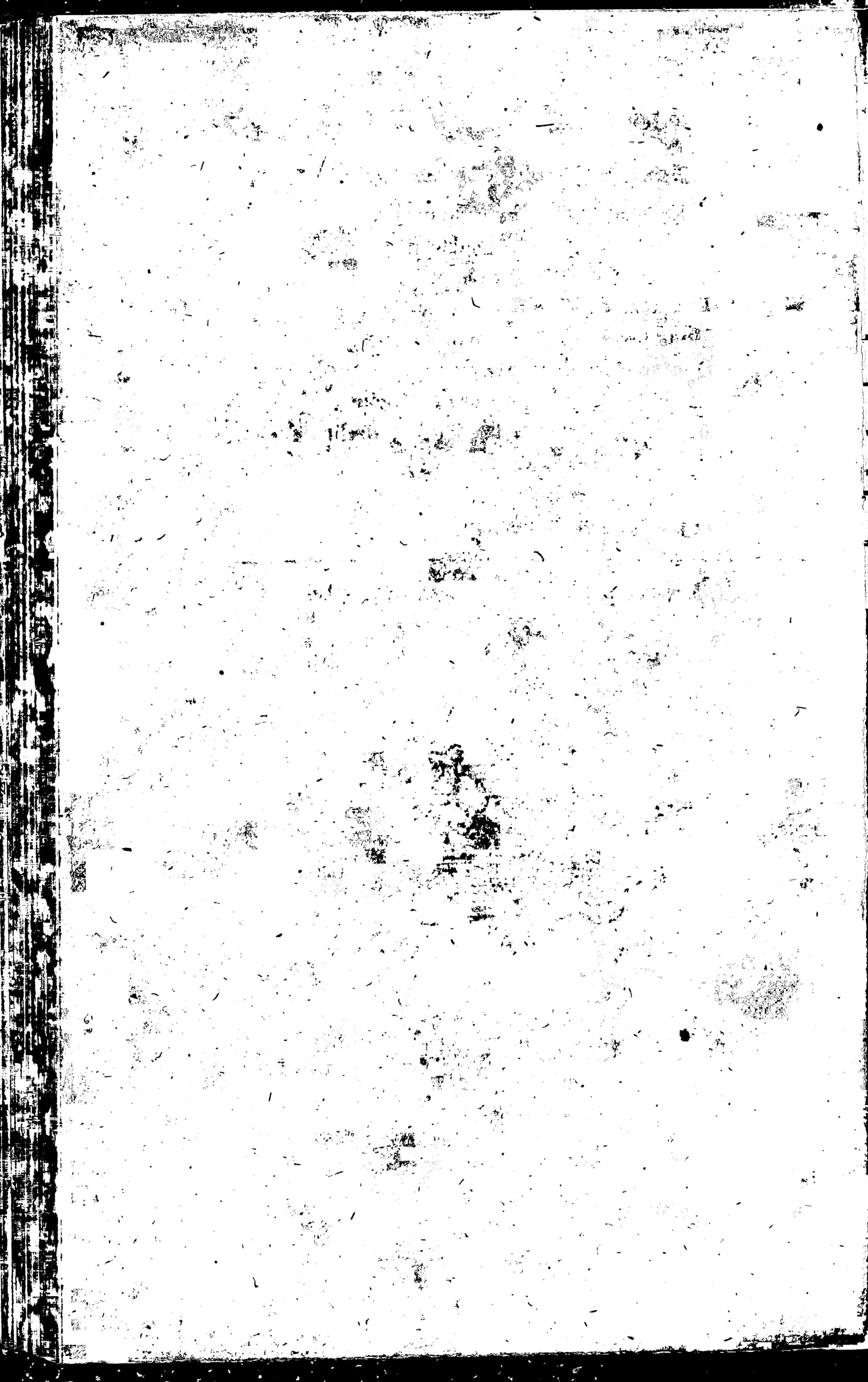
COLI.

C. O L I N E T T E, *au Public.*

Messieurs, cette Pièce nouvelle,
N'est en soi qu'une bagatelle ;
C'est à vous d'y mettre le prix.
Daignez, en cette circonstance,
Nous prouver par votre indulgence,
Que vous nous traitez en amis ;
Et chaque jour, quand la clochette
En ces lieux fait drelin, drelin, drelin, drelin,
Accourez dans cette retraite ;
Et n'en sortez qu'avec dessein
D'y revenir le lendemain.

Approuvée à Paris le 31 Juillet 1766.





LE
PEINTRE AMOUREUX

DE SON MODELE,

COMEDIE

EN DEUX ACTES,

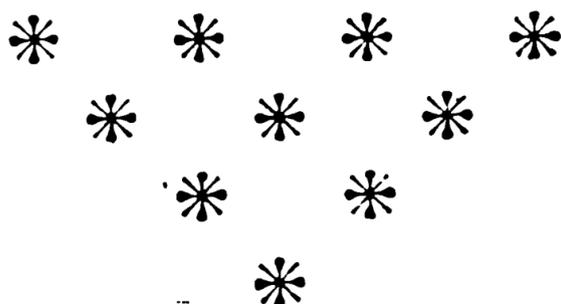
MESLÉE D'ARIETTES,

Parodiée dal Pittore Innamorato, Intermede Italien.

Par Mr. ANSEAUME.

La Musique de Mr. DUNY.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le Nov. 1767.*



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X V I I .

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

ALBERTI, <i>Peintre,</i>	Mr. Casimir.
ZERBIN, <i>Eleve du Peintre,</i>	Mr. De la Tour.
JACINTE, <i>vieille Gouvernante d'Alberti,</i>	Mad. Dartimon.
LAURETTE, <i>jeune fille, ai- mée de Zerbin & d'Alberti,</i>	Mad. Dinesi.

La Scene est dans la Maison d'Alberti.





LE PEINTRE
AMOUREUX
DE SON MODELE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente le Cabinet d'un Peintre.
On y voit deux Tableaux posés sur un che-
valet, l'un plus petit sur lequel Zerbin
travaille.*

SCENE PREMIERE.
ALBERTI, JACINTE, ZERBIN.

ALBERTI, à Zerbin.

ARIETTE.

Oh! pour le coup!
Je perds patience,
Tant de négligence
Me met à bout.

A 2

J'ai

J'ai beau t'instruire,
 J'ai beau te dire
 Soir & matin,
 Zerbin, Zerbin,
 Ce n'est qu'à forcé d'étude,
 Et du travail le plus rude,
 Qu'un Peintre fait son chemin;
 Zerbin, Zerbin,
 Me laisse parler en vain.

Encore ?

Mais ce n'est pas cela :

Pécore ?

Que diable fais-tu là ?

Crois moi, va prendre un rateau,

Et laisse là ton pinceau :

Oui, dans ta main un rateau,

Convien droit mieux qu'un pinceau.

N'est-ce pas une honte à l'âge où je vous voi ?

JACINTE.

Eh ! bien, il fera mieux ; calmez cette colere.

ZERBIN.

Mais ce n'est pas ma faute.

ALBERTI.

Est-ce la mienne à moi ?

JACINTE.

On ne fait pas toujours ce que l'on voudroit faire.

Allez, mon fils, allez à votre affaire.

Vous devriez être déjà parti.

ALBERTI.

A propos, si dans mon absence,

On amenoit ici

Cette

Cette jeune Beauté que j'attends aujourd'hui,
 Pour servir de modèle au Tableau que voici,
 Pour la bien recevoir, qu'on fasse diligence.

JACINTE.

Vous ferez satisfait de mon obéissance.

Alberti sort.

SCENE II.

JACINTE, ZERBIN.

ZERBIN.

Le Seigneur Alberti devient bien déplaisant,
 Il ne parle plus qu'en grondant.

JACINTE.

ARIETTE.

Le moyen de faire autrement !
 Avec un soin extrême,
 Il cultive votre talent,
 Il se donne bien du tourment,
 Et vous êtes toujours le même :
 Indolent ,
 Nonchalant,
 Ricanant ,
 Sans propos, sans ménagement.
 Pour vaincre votre paresse,
 C'est en vain qu'il vous presse ;
 Vos progrès n'en font pas moins lents.
 Ah ! ah ! que la jeunesse,

6 LE PEINTRE AMOUREUX

Connoit bien peu le prix du tems !

Le moyen de faire autrement ! &c.

A quoi pensez-vous donc ?

ZERBIN.

Du mieux qu'il m'est possible,

Je vous écoute.

JACINTE.

Non, vous avez l'air distrait.

Vous soupirez ! je sçais votre secret ,

Oui, vous avez le cœur sensible.

Peut-on sçavoir pour quel objet ?

ZERBIN.

Je ne le connois pas moi-même.

JACINTE.

Vous ne le connoissez pas ?

ZERBIN.

Non.

JACINTE.

Ah ! le pauvre garçon !

Aimer, & ne sçavoir où prendre ce qu'il aime,

C'est avoir du guignon.

ZERBIN.

ARIETTE.

Me promenant près du logis,

Sans y songer ,

Mon cœur fut pris ,

Mon pauvre cœur, mon pauvre cœur,

Sans

Sans y songer,
 Mon cœur fut pris,
 Sans y penser
 Mon cœur fut pris.
 Certaine mine,
 Fine,
 Au déclin du jour,
 Me guettoit à la fourdine
 Pour me jouer ce beau tour!
 Mon pauvre cœur, mon pauvre cœur,
 Sans y songer,
 Mon cœur fut pris;
 Sans y penser,
 Mon cœur fut pris.
 Bouche appétissante,
 Taille élégante,
 Petit pied mignon,
 Petit œil fripon;
 Sans ce qu'elle a,
 Par ci par là,
 Mon pauvre cœur
 Soudain fut pris,
 Ah, ah! mon cœur fut pris.
 Mon pauvre cœur,
 Sans y songer,
 Mon cœur fut pris,
 Sans y penser,
 Mon cœur fut pris.

JACINTE.

AIR. *Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.*

Quoi! pour l'avoir vûe un seul petit moment,
 Vous voilà déjà tout je ne sçais comment.
 C'est comme un coup du fort; mais la chose est croyable,
 Une rare Beauté sans doute est bien capable,
 D'allumer tout à coup les feux les plus ardens.
 Je me souviens encor que dans mon jeune tems...

* * *

A 4

ZER-

8 LE PEINTRE AMOUREUX

ZERBIN, *ironiquement.*

Vous deviez être fort aimable.

JACINTE.

Mais ne pensez pas rire, on a parlé de moi.

A quatorze ans, j'étois, ma foi,

Un morceau digne d'un Roi.

A R I E T T E.

Quand j'étois jeunette,
Fillette,

J'étois assez drolette,
Gentillette,

J'avois plus d'un amant,
Qui m'aimoit tendrement.

L'un me disoit : Jacinte, Jacinte,
N'ayez aucune crainte ;

Je veux faire votre bonheur.

L'autre disoit, ma Reine,

Sois sensible à ma peine ;

Prend pitié de ma langueur ;

Cher petit cœur.

Mais moi toujours fiere,
Severe,

A tous ces beaux Messieurs,
Je repondois sans faire l'innocente,

Je suis votre servante ;

Cherchez fortune ailleurs.

Je ne fais pas comment

Cela se pouvoit faire :

Mais sans effort de ma part,

Sans art,

Sans fard,

J'avois le don de plaire.

ZER-

Z E R B I N.

Vous en avez encor de beaux restes.

J A C I N T E.

Fi donc !

Vous ne voyez rien, mais si j'étois aussi belle,
Que je le fus jadis,

Z E R B I N.

Eh bien ?

J A C I N T E.

Notre patron

Pourroit se dispenser de chercher un modèle
Pour peindre des Venus, des Nymphes....

Z E R B I N.

Le voici.

J A C I N T E.

Comment, sitôt ! (*à Alberti.*) Avez-vous réussi ?

S C E N E III.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN.

A L B E R T I.

AIR. *Réveillez-vous, Belle endormie.*

Près d'ici, j'ai trouvé la Belle
Dont on m'a fait tant de récit ;
Je présume au moins que c'est elle,
Sur mes pas quelqu'un la conduit.

Il ne doit point tarder, je la vois qui s'avance.

A 5

SCE-

SCENE IV.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN,
LAURETTE, *voilée, conduite
par une Duegne.*

ALBERTI, à *Laurette.*

Vous êtes attendue avec impatience,
Venez, ma chere Enfant, venez, ne craignez rien.
à la Duegne.

Vous, sur son sort foyez tranquille,
Comptez qu'elle est ici comme en un sûr azyle,
Jacinte en aura soin, elle fera très-bien.
à la Duegne.

On m'a dit votre nom, c'est Laurette, je pense.

LAURETTE.

Oui, Monsieur.

ALBERTI.

Cet air doux, ce son de voix flatteur,
Tout prévient en votre faveur.
Vous tremblez. . . .

JACINTE.

Nous aurons bientôt fait connoissance :
Oui, vous êtes, ma Fille, avec de bonnes gens.

ALBERTI.

Mais ce voile à nos yeux vous cache trop longtems.
Jacinte ôte le voile de Laurette.

AL-

ALBERTI.

AIR. *Je vous adore.*

Ah ! qu'elle est belle !
Qu'elle a d'appas !

ZERBIN, *reconnoissant sa Maîtresse.*

O Dieux ! c'est elle :
Je ne me trompe pas.
C'est elle-même,
Oui, je revoi
L'objet que j'aime,
Quel plaisir pour moi ?

ALBERTI.

Ah ! qu'elle est belle !
Qu'elle a d'appas !

ZERBIN.

Oui, oui, c'est elle,
Je ne me trompe pas.

ALBERTI, *à part.*

Si cette gentille personne
Pouvoit m'aimer, que je ferois heureux !

JACINTE.

Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'il en est amoureux.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Oui, je vois bien que déjà
Il en tient pour la Belle ;
Mais qu'est-ce qu'il en fera ?
Pauvre cher homme, il en a
Dans l'aîle.

(trois fois.)

AL-

ALBERTI, *à part.*

De ces deux importuns tâchons de me défaire ;
(*Haut.*)

Votre présence ici n'est pas fort nécessaire.

Jacinte, allez vous-en là-haut,
Pour cette belle enfant préparer ce qu'il faut.

JACINTE, *à part.*

Ouais, notre homme déjà demande du mystère!

ALBERTI, *à Zerbin.*

Et vous qui restez là planté comme un piquet,
Allez à votre ouvrage.

ZERBIN, *à part.*

Hélas!

JACINTE, *à Zerbin.*

Laissez-moi faire.

haut.

bas.

Allons, Zerbin. Allons nous mettre au guet.

SCENE V.

ALBERTI, LAURETTE.

ALBERTI.

Enfin nous voici seuls.

LAURETTE.

Avez-vous à me dire

Quelque chose?

AL-

ALBERTI.

Moi... non... *à part*, Je souffre le martyre.

LAURETTE.

Que me voulez-vous donc ?

ALBERTI.

Laurette, vos appas...

LAURETTE.

Sont peut-être au-dessous de ce que l'on en pense.

ALBERTI.

Que dites-vous?... Si je me plains, hélas!

C'est qu'ils passent mon espérance.

Oui, ces appas charmans, pour moi si dangereux ;
Par un pouvoir secret, que moi-même j'admire....

LAURETTE.

Je ne vous entends pas.

ALBERTI.

Il faut s'expliquer mieux ;

ARIETTE.

De l'Amour je bravois l'empire ;
 Mais pour me réduire
 Sous ses loix ,
 C'est de vous qu'il a fait choix.
 Je vous aime, belle Laurette :
 Et loin que je regrette ,
 La liberté que je perds,
 Trop charmé de ma défaite,
 Je vole au devant de mes fers.

AIR : *L'honneur dans un jeune Tendon.*

Vous m'entendez !

LAURETTE.

Oui-da, très-bien.

AL-

A L B E R T I.

Et vous ne me répondez rien !
Expliquez vous avec franchise.

L A U R E T T E.

Je le voudrois ; mais, entre nous,
Que voulez-vous que je vous dise ?
Mon cœur ne me dit rien pour vous.

A L B E R T I.

Si vous voulez l'aider, il parleroit peut-être.
Allons, accordez-moi ce généreux secours.
Il y va du repos, du bonheur de mes jours.

L A U R E T T E.

A R I E T T E.

Un instant a fait naître
L'ardeur que vous faites paroître ;
Un instant peut-être,
La fera mourir.

Semblable aux feux follets qui brillent dans la nue ;
A peine frappent-ils la vue
Qu'on les voit s'évanouir.

Un instant, &c.

A L B E R T I.

Ah ! jugez mieux du tendre sentiment,
Qui pour vous m'intéresse.
Je vous aime, il est vrai, d'aujourd'hui seulement :
Mais je jure à vos pieds de vous aimer sans cesse.

L A U R E T T E.

à part.

Le pauvre homme promet plus qu'il ne peut tenir.

haut.

Ah ! laissez-moi, votre foiblesse,

Pour

Pour vous, me fait rougir.
 Eh ! que fera donc la jeunesse,
 Si l'âge & la raison ne peuvent vous guérir ?

ALBERT I.

AIR : *Quand on a prononcé.*

Cessez de m'opposer une vaine défaite ;
 La raison même veut que j'adore Laurette.
 Quand tous les cœurs soumis brûlent pour vos attraits,
 Le mien seul pourroit-il échapper à leurs traits ?
 Ne diffère donc plus, Laurette, ma chère ame,
 De répondre à ma vive flamme.
 A ce charmant retour mets le prix que tu veux,
 Ton propre sort dépend du succès de mes vœux.

ARIETTE.

La fortune se présente ;
 Hâte toi de la saisir.
 Considère, ma Charmante,
 De quels biens tu vas jouir.
 Tu feras ici Maîtresse,
 On t'obéira sans cesse,
 Tes desirs feront ma loi.
 Une table bien servie,
 Bal, Concerts & Comédie,
 Diamans, argenterie,
 Tout cela fera pour toi.
 Comme une Dame importante,
 En Carosse triomphante,
 Tu rouleras.
 On t'admira,
 On t'applaudira.
 Chacun dira,
 La voilà, la voilà,
 Ah ! quel plaisir ce sera !

AIR :

16 LE PEINTRE AMOUREUX

AIR: *Je suis réveillé par mes peines.*

La belle main! quelle me tente!
Que je voudrois bien la baiser!

LAURETTE.

Fi donc! quelle humeur pétulante!
Rien ne peut vous en imposer.

ALBERTI.

Ah! que ce sont de sûres armes,
Pour mettre un Amant sous ses loix,
De joindre à des yeux pleins de charmes,
Des graces jusqu'au bout des doigts!

Il lui baise la main.

Mais je jure à vos pieds de vous aimer sans cesse.

D U O.

LAURETTE.

Vous m'aimez donc bien tendrement?

Et vous serez toujours constant?

Je plains votre tourment.

Mais j'y fais un remede.

Non, non, non, non.

Du mal qui vous possède,

Je ne puis vous guérir,

L'amour qui vous enflamme,

A fait trop de progrès:

Cette ardeur dans votre ame

Ne durera jamais.

ALBERTI.

Bien tendrement.

Toujours constant.

Quoi! tu plains mon tourment?

Laurette est le remede.

Si, si, si, si.

Veux-tu me voir mourir?

L'amour pour toi m'enflamme,

Il fait trop de progrès:

Cette ardeur dans mon ame

Ne s'éteindra jamais.

SCENE

SCENE VI

ALBERTI, JACINTE, LAURETTE,
ZERBIN.

QUATUOR.

JACINTE.

Courage.

ALBERTI.

J'enrage,
Morbléu, quel embarras!

JACINTE.

Ne vous retenez pas,
Et prenez vos ébats.

ZERBIN.

Ne vous retenez pas,
Et prenez vos ébats.

LAURETTE.

Voici bien du fracas.

JACINTE.

C'est pour vous qu'on la garde.

ALBERTI.

Taisez-vous, babillarde.

JACINTE.

C'est pour vous que l'on garde
Un tendron si charmant.

ZERBIN.

Mais elle me regarde.

LAURETTE.

Mais l'autre me regarde.

B

TOUS

18 LE PEINTRE AMOUREUX

TOUS DEUX.

Bien attentivement.

ALBERTI.

C'est, c'est que j'examine sa main.

JACINTE.

Oui, Monsieur examine.

LAURETTE.

Ma main !

ZERBIN.

Ah ! ah ! le tour est fin.

JACINTE.

Sa main !

LAURETTE.

Ma main !

ALBERTI.

Et oui, sa main,

J'examine sa main.

LES AUTRES.

Ah ! ah ! le tour est fin.

LAURETTE.

Il examine

Ma main !

JACINTE.

Zerbin,

Sa main !

ZERBIN.

Sa main !

ALBERTI.

Et oui, sa main,

J'examine sa main.

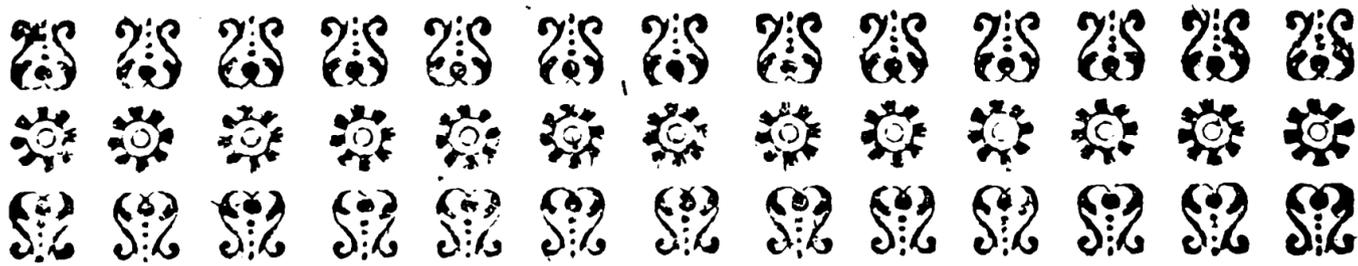
LES AUTRES.

Ah ! ah ! le tour est fin.

Ils sortent.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, *seule.*

A R I E T T E.

De l'Amour je sens la flamme,
Et ses traits percent mon ame;
Mais une crainte m'épouvante,
Dans cette ardeur qui m'enchanté,
Oui, Zerbin est mon affaire,
Il est jeune, il sçait me plaire.
Quel plaisir, s'il m'aime bien !
Quel tourment, s'il n'aime rien !
De l'Amour, &c.

SCENE II.

LAURETTE, JACINTE.

JACINTE, *à part.*

Je n'en puis plus douter, il a perdu l'esprit,
Le démon de l'amour a troublé sa cervelle,
Il ne sçait tantôt plus ce qu'il fait, ce qu'il dit.

Sçachons un peu si cette Belle
N'autoriferoit point l'espoir qui le séduit.
Si dans cette maison elle prenoit racine,
Avec raison j'en serois fort chagrine.

B 2

AIR:

A I R: *Des Pendus.*

Comment ! moi qui depuis trente ans
A mon gré régle tout céans,
Dois-je, du rang de gouvernante,
Descendre à celui de servante ?
Non, pour éviter ce malheur,
Tâchons de lire dans son cœur.

à *Laurette.*

Vos yeux ici font du ravage.

LAURETTE.

En vérité, je n'en sçais rien.

JACINTE.

En vérité, je le sçais bien.

Mais c'est le droit de votre âge.

Le Maître & l'Elève pour vous,

Font éclater les transports les plus doux.

Pour tous les deux êtes-vous insensible ?

Je puis vous obliger, parlez sans vous gêner.

LAURETTE.

Ils m'aiment, dites-vous ?

JACINTE.

Pourquoi tant s'étonner ?

Est-ce donc la chose impossible ?

ç'a, quel sera l'amant heureux ?

L'un est riche, mais il est vieux,

D'un esprit ombrageux, bisarre, infociable :

L'autre n'a rien, mais il est fort aimable,

Jeune, & sur-tout bien amoureux.

LAURETTE.

A R I E T T E.

Dans le badinage,

L'amour se plait,

Comme un enfant qu'il est,

Sous

DE SON MODELE.

21

Sous les loix si jamais il m'engage,
Ce sera par la gaieté,
Je veux trouver dans l'esclavage,
Tous les agrémens de la liberté.

JACINTE.

AIR: *Je ne veux aimer que Colin.*
Ah ! vous aimez l'amour badin ;
C'est fort bien fait, choisissez Zerbin.
Il est joyeux, vif & mutin,
Comme tous les gens de son âge.

De chagrin
Il fuit jusqu'à l'image.
Ah ! vous aimez l'amour badin :
C'est fort bien fait, choisissez Zerbin.

ARIETTE.

Prenez, ma fille,
Prenez Zerbin :
C'est un bon drille,
Un vrai lutin.
Notre vieux maître,
Attend peut-être,
De son amour,
Quelque retour ;
De son martyre,
Vous devez rire ;
D'un tel époux
Que feriez-vous ?
Dans le bel âge,
Quand on s'engage,
C'est le plaisir,
Qu'il faut choisir.
Dans la vieillesse,
La beauté cesse,
Faute de mieux,
On prend un vieux.

Prenez, ma fille, &c.

B 3

LAU.

LAURETTE.

Si j'étois sûre de sa foi.

JACINTE.

Si vous en étiez sûre ! hé ! quoi ?

En êtes-vous encore à sçavoir s'il vous aime ?

Vous allez dans l'instant l'apprendre de lui-même.

SCENE III.

LAURETTE, JACINTE,

ZERBIN.

JACINTE, à Zerbin.

à part.

Approchez ; il a l'air d'un Amoureux transi,

haut.

Venez défendre votre cause.

à Laurette.

Que vois-je ? vous tremblez aussi !

L'amour est une étrange chose !

Est-ce moi qui vous gêne ? Ah ! mes pauvres enfans,
Je voudrois, de bon cœur, vous voir tous deux contents.

ZERBIN.

AIR : *Le fameux Diogene.*

Je voudrois, mais je n'ose,

Vous dire quelque chose.

JACINTE, *bas à Zerbin.*

Parle-donc, ne crains rien :

Tu la feras bien aise.

ZERBIN.

C'est, ne vous en déplaise,

Que je vous aime bien.

AIR :

AIR: *Dites la belle le voulez-vous ?*
 L'Objet de mes vœux les plus doux,
 Dites, la Belle, le voulez-vous ?
 Seroit d'être un jour votre Epoux.
 Que votre cœur prononce,
 Dites la Belle, le voulez-vous ?
 J'attends votre réponse.

LAURETTE.

Ma réponse !

ZERBIN.

Pourquoi faire ainsi la farouche ?
 Les momens nous sont chers, si mon amour vous
 touche,
 Laurette un mot de votre bouche.

LAURETTE.

ARIETTE.

Mon trouble & mon silence
 Vous en disent assez !
 Je vois, sans répugnance,
 Votre Amour, vos soins empressés,
 Je crains même votre inconstance ;
 Mais si votre cœur,
 Est tel que je le pense,
 Expliquez en votre faveur,
 Mon trouble & mon silence.

ZERBIN.

Vous doutez de mes sentimens !

LAURETTE.

Non, je vous crois sincère :
 Mais qui me répondra de votre caractère ?
 On m'a dit que les jeunes gens
 Etoient si trompeurs, si méchans,
 Ne leur ressemblez pas, si vous voulez-me plaire.

Z E R B I N.

A R I E T T E.

Cette crainte délicate,
 Me flatte,
 Elle assure mon bonheur.
 Mais dissipez ces allarmes,
 Vos charmes,
 Vous répondent de mon cœur.

J A C I N T E.

Et moi qui le connois, j'en puis répondre aussi.
 Qu'entends-je ? C'est la voix du Seigneur Alberti.
 Sauvez-vous, laissez-moi l'attendre.
 Il cherche l'Objet de ses vœux :
 Mais il le cherche, en vain, je vais si bien m'y prendre,
 Que même en le perdant, il va se croire heureux.
Laurette & Zerbin sortent. Alberti entre.

S C E N E IV.

A L B E R T I, J A C I N T E.

A L B E R T I, *inquiet.*

E n quels lieux est-il donc ?

J A C I N T E.

Qui, Laurette ?

A L B E R T I.

Non ... Zerbin.

J A C I N T E.

A quoi bon vouloir dissimuler ?
 Croyez-vous me cacher votre flamme secrète ?
 Dans vos soupirs je la vois s'exhaler.

A L B E R T I.

ALBERTI.

Tu te moques de moi.

JACINTE.

Vous vous moquez vous-même,
Malgré vous je découvre, au fond de votre cœur,
Les transports étouffés de votre folle ardeur.

ALBERTI.

Hé! bien, il est trop vrai, Jacinte, oui, je l'aime,
Je l'adore.

JACINTE.

Fort bien. Hé! que prétendez-vous?

ALBERTI.

L'épouser.

JACINTE.

Hem, plaît-il?

ALBERTI.

Devenir son Epoux.

JACINTE.

AIR : *Quel mystere.*

Sans mystère,
S'il m'est permis de vous parler,
Je suis sincère,
Cette affaire,
Pour vous, Monsieur, me fait trembler.
Peut-on songer,
Si vieux à s'engager,
Avec une fille légère,
Qui va se rire de vous,
Quand vous serez son Epoux?
Sans mystère,
S'il m'est permis de vous parler,
Je suis sincère,
Cette affaire,
Pour vous, Monsieur, me fait trembler.

ALBERTI.

Mais pourquoi prétends-tu
 Qu'elle manque de vertu ?
 A son cœur ingénu,
 Tout amour est inconnu.
 Elle m'a su charmer,
 Elle peut m'aimer,
 Du moins je l'espère.

JACINTE.

Croyez moi sans mystère, &c.

ALBERTI.

Tu la connois bien peu pour en parler ainsi.

JACINTE.

La connoissez-vous mieux pour être si hardi ?
 J'ignore, au fond, ce qu'elle pense,
 Mais je mettrois ma main au feu,
 Que vous payerez les frais de votre extravagance.
 Vous m'en direz des nouvelles dans peu.

ARIETTE.

Si c'est une Coquette,
 Pour fournir sa toilette,
 Vos écus danseront,
 Nombre d'amans viendront,
 Chez vous s'établiront,
 Gentils Abbés qui minauderont,
 En fredonnant la chansonnette,
 Petits Commis qui mentiront,
 Gens de finance au ventre rond,
 De toutes parts assiègeront,
 La Poulète.
 Et peut-être la croqueront.
 Et puis gare, gare l'aigrette;
 Pour votre front.
 Si la Belle trop sage,
 Résiste à cet orage,

Et

Et ne fait pas naufrage,
 Comme tant d'autres font.
 Pour peu qu'un rien la blesse,
 Cette vertu diablese,
 Dans votre maison,
 Fera sans cesse
 Grand Carillon.
 Une Coquette,
 Gare l'aigrette, gare l'aigrette,
 Petits Commis qui mentiront,
 Gentils Abbés qui minaude-
 ront,
 Gens de finance au ventre rond,
 De toutes parts assiegeront,
 La poulette,
 Peut-être la croqueront.

A L B E R T I.

Des malheurs que pour moi ta frayeur envisage,
 Je sçaurai bien me garantir.
 Laurette est fort douce, elle est sage;
 Et quand cette vertu voudroit se démentir,
 Je suis bon pour l'y retenir,
 Du matin jusqu'au soir dans sa chambre enfermée.

J A C I N T E.

L'admirable projet ! vous m'en voyez charmée,
 Ma foi, vous me tromperez fort,
 Si vous n'êtes en tout dupe de l'aventure.
 Dans la plus exacte clôture,
 Conservez ce rare trésor,
 Joignez à des barreaux une triple serrure,
 Si ce n'est assez d'un, mettez quatre verroux,
 Vous n'en ferez pas moins ce que sont les jaloux.

A L B E R T I.

A R I E T T E.

Hé ! bien, ton zèle
 Me répondra de la Belle :

Tou-

28 LE PEINTRE AMOUREUX

Toujours en sentinelle
Tu veilleras sur elle.

JACINTE,

Moi !

ALBERTI.

Toi.

JACINTE.

Nenni, ma foi.

ALBERTI.

Pourquoi ?

JACINTE.

Non, non, pour cet emploi,
Ne comptez pas sur moi.

ALBERTI.

Mais si je t'en prie.

JACINTE.

Folie !

Quand vous m'offririez tous vos biens,
Je vous laisserai seul écarter la tempête.
Argus avec des yeux qui valoient bien les miens,
A ce métier perdit la tête.

ALBERTI.

Mais, mais si je le veux ?

JACINTE.

A d'autres.

Vous avez vos vœux, & nous avons les nôtres.

Je ne veux point vous atrapper :

Mais si vous achevez cette entreprise folle,

Je vous le dis, comptez sur ma parole,
J'aiderai moi-même à vous tromper.

Elle sort.

SCE-

SCENE V.

ALBERTI, *seul.*

Si j'en suis quitte pour la peur,
 J'aurai, ma foi bien du bonheur.
 Comme elle me le dit, elle est femme à le faire.
 Hé! bien, après cela, franchirai-je le pas?
 N'est ce point trop risquer? morbleu quel embarras!
 L'Amour & la raison me disent le contraire.

ARIETTE.

Maudit amour, raison severe,
 A qui des deux dois-je céder?
 Montrez-moi donc ce qu'il faut faire,
 Et tâchez de vous accorder.
 L'une me dit arrête,

Arrête.

Le repentir suivra la fête :
 L'autre à son tour me fait la loi,
 Et m'y ramene malgré moi,
 Maudit amour, &c.

J'espere que le tems sera favorable;
 Lui seul peut de mon sort adoucir la rigueur,
 Et me faire oublier un Objet trop aimable,
 Ou bien m'en rendre possesseur.
 En attendant prenons courage,
 Et tâchons, s'il se peut, de finir mon ouvrage.
 Holà, quelqu'un. Approchez ce tableau, (*)
 Faites venir Laurette: avec un tel Modele,
 Mon pinceau va produire un chef-d'œuvre nouveau,
 Jamais Venus n'aura paru plus belle.
 C'est elle.

SCE-

(*) On apporte sur le Théâtre un grand Tableau posé sur un chevalet.

SCENE VI.

ALBERTI, LAURETTE, & ensuite ZERBIN.

ALBERTI, à Laurette.

Venez vous asseoir.

L'air gai, la tête droite, imaginez-vous voir
Votre Amant: il faudroit, ma chère,
Mettre un peu plus de feu, d'amour dans vos regards:
C'est Venus que je peins, recevant le Dieu Mars.
De la Déesse de Cythere,
Prenez le tendre caractère:
Vous l'imitiez si bien par le talent de plaire.

ARIETTE.

Chere Laurette,
Je te le répète,
Rien n'efface tes traits.
Si je pouvois rendre tes attraits,
Comme ils sont gravés dans mon ame,
Jamais tableau,
N'auroit été plus beau.

*Zerbin entre & se tient caché
derriere Alberti.*

à part.

Mais, mais, je crois qu'elle s'enflamme:
Ses yeux se fixent sur moi.

haut.

Quel mouvement t'agite?

*Laurette & Zerbin
font des signes.*

Chere petite,
Ton cœur palpite.

Quel

Quel feu brille dans tes yeux !
Bon, bon, c'est comme je le veux ...
De mieux en mieux ...

Ah ! Friponne,
Tu soupîres, Mignonne.

Tien,
Mon cœur soupîre avec le tien.

à part.

Par ma foi,
Son ame,
S'enflamme,

*Zerbin passe à côté de Laurette der-
rière le Tableau où il reste caché.*

Et je crois que c'est pour moi.

haut.

L'attitude est charmante,
Excellente ;
Encor plus tendrement,
Plus amoureusement,
Lès yeux mourans ... elle m'aime,
Oh, oh , plaisir extrême !
Non, je ne puis tenir en place ;
Il faut que je l'embrasse.

*En se levant il voit Zerbin qui baise
la main de Laurette.*

Ah ! Dieux ! que vois-je là ?

LAURETTE, *en riant.*

Pour rendre le Tableau parfait,
Vous pourriez de Vulcain y placer la figure.

ALBERTI.

Ah ! pour me faire cette injure,
Laurette , que vous ai-je fait ?

à Zerbin.

Toi, tu me le payera. Oui, qu'à l'instant je meure,
Si je ne m'en souviens. Sors d'ici tout à l'heure.

LAU-

LAURETTE.

En ce cas je m'en vais avec lui.

ALBERTI.

Cœurs ingrats !

SCENE VII. & dernière.

ALBERTI, LAURETTE, ZERBIN,
JACINTE.

JACINTE, *accourant.*

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant
de fracas.

ALBERTI.

Jacinte, qui pourroit le croire ?

JACINTE.

Quoi donc ?

LAURETTE.

Vous allez voir ...

ALBERTI.

L'action la plus noire.

J'ai surpris dans l'instant le traître à ses genoux,
Qui lui baifoit la main.

JACINTE.

Non, non, détrompez-vous.

C'est qu'il l'examinait, je gage.

Demandez-lui plutôt.

ALBERTI.

J'enrage.

JACIN.

JACINTE.

Vous avez sçu tantôt lui montrer le chemin.

LAURETTE.

N'est-il permis qu'à vous d'examiner ma main?

Calmez cette colere extrême,

Si j'en crois vos discours, vous m'aimez, lui de même;

Moi ne pouvant en aimer deux,

C'est lui que je préfère.

JACINTE.

Avalez la pilule.

LAURETTE.

Peut-être que mon choix vous paroît ridicule?

Mais je fais comme vous: je juge par les yeux.

JACINTE, à *Alberti*.

Vous ne dites plus mot.

ALBERTI.

Hélas! que puis-je dire?

Leur amour ...

JACINTE.

Je vois bien qu'il ne vous fait pas rire.

ALBERTI.

Leur amour triomphe du mien.

Aimez-vous, j'y consens; soyez unis ensemble.

Puisse l'Amour qui vous assemble,

Toujours cimenter ce lien!

LAURETTE.

Quel bonheur!

ZERBIN.

Quel plaisir!

C

JA.

JACINTE.

Une telle victoire,
Cher maître, vous comble de gloire.
Dans l'admiration que j'en conçois pour vous,
Tenez, il me prend une envie:
Je veux, pour vous sauver un retour de folie,
Vous épouser.

ALBERTI.

Va, tope.

JACINTE.

Allons, embrassons-nous.

QUATUOR.

Que les plaisirs, que l'allegresse,
Regnent sans cesse dans ce séjour,
Livrons nos cœurs à la tendresse,
Chantons, chantons, vive l'Amour.

LAURETTE.

Aimeras-tu bien ta Laurette ?

ZERBIN.

Aimeras-tu bien ton Zerbin ?

LAURETTE.

Oui, toujours d'une ardeur parfaite.

ZERBIN.

Oui, Zerbin t'aimera sans fin.

TOUS QUATRE.

Que les plaisirs, &c.

FIN.

L'Approbation est du 17. Juillet 1757.



*Pieces Dramatiques représentées au Théâtre de la
Cour & imprimées*

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

Rixd. sols lub.

- le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. de Belloy, 8. 1765. — 12
gr. pap.
Hypermnestre, Tragédie, par Mr. Le Mierre, 8. 766. *g.p.* — 12
l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. de Voltaire, corrigée
sur les Manuscrits de la Comédie Française à Paris, suivant
l'Auteur, 8. 767. *gr.p.* — 12
Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même,
8. 767. — 12
Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par Crébillon, 8. 767. — 12

COMEDIES.

- Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr.
de Voltaire, 8. 767. *gr.p.* — 12
le Misantrope, Comédie, par Moliere, 8. 767. *gr.p.* — 12
La Partie de chasse de Henri IV., par M. Collé, 8. 767. *gr.p.* — 12
La Seconde Surprise de l'Amour, par M. De Marivaux,
8. 767. *gr.p.* — 12

OPERA-COMIQUES.

- Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariet-
tes, par Mad. Favart, 8. 766. *pet. pap.* — 8
Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. An-
seume, 8. 767. *p.p.* — 8
Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du
Maître en Droit, 8. 767. *p.p.* — 6
Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée
d'Ariettes, par Mr. Anseume, 8. 767. *p.p.* — 6
La Servante Maîtresse, Comédie en deux actes, mêlée d'A-
riettes, trad. de la *Serva Padrona*, intermède Italien,
8. 767. *p.p.* — 6
Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'A-
riettes, par Mr. Quetant, 8. 767. *p.p.* — 8
Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M.
Sedaine, 8. 767. *p.p.* — 8
Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. *p.p.* — 8
On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. Sedaine
& Moncini, 8. 767. *p.p.* — 8
Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes,
par M. Sedaine, 8. 767. *gr.p.* — 12

Le

OPERA-COMIQUES.

Rixd. sols lubs.

- Le Sorcier**, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par *Poinfinet*,
8. gr. p. 767. — 12
- Sancho Pança** dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes,
par Mr. *Poinfinet*, 8. 767. gr. p. — 12
- Le Maître en droit**, Opera Bouffon, en 2 Actes, par *Le Monnier*
& *Moncigny*, 8. 767 gr. p. — 12
- La Clochette**, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par *An-*
seume, 8. 767. gr. p. — 12
- Le Bucheron**, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par *Gui-*
chard, 8. gr. p. — 12
- Le Caprice Amoureux**, ou *Ninette à la Cour*, Comédie en deux
Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Favart*, 8. gr. p. — 12
- Le Devin de Village**, Intermede, par *J. J. Rousseau*, 8. pp. — 6
- Le Peintre amoureux** de son modèle, Comédie en deux actes,
par Mr. *Anseume*, Musique du Sr. *Duny*, 8. gr. p. — 8
- Le Soldat Magicien**, en un acte, par Mr. *Sedaine*, 8. sous presse,
Isabelle & Gertrude, ou les Sylphes supposés ; Comédie en un
Acte, mêlée d'Ariettes, par M. *Favart*, 8. sous presse.
- Je continuerai à imprimer plusieurs autres pieces, Comédies,*
Tragédies & Opera Comiques.
- J'ai un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne*
sont pas de mon Impression, qu'on représentera aussi sur
le Théâtre de la Cour, savoir
- Adelaide du Guesclin**, Tragédie, par M. de *Voltaire*, 8. Geneve
765. gr. p. — 16
- Le Caffé** ou l'*Ecoffaife*, Comédie, par le même, in 12. &
8. 760. — 16
- Les Scythes**, Tragédie, & *Octave & le jeune Pompée*, ou
le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mélange
de pieces, 8. Geneve 767. gr. p. — 36
- la Bohémienne**, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariet-
tes, par *Favart*, 8. Dresde 764. p. p. — 8
- la Coquette & la fausse Prude**, Comédie en 5 actes, en prose, par
Baron, *ibid.* p. p. — 12
- l'Ecole des Meres**, Comédie, par *Marivaux*, 8. *ibid.* 764. — 8
- la Metromanie**, ou le Poëte, Comédie, en vers & en 5 actes,
par *Piron*, 8. *ibid.* 764. — 12
- Turcaret**, Comédie en cinq actes & en vers, par *Le Sage*,
8. *ibid.* — 12
- Phedre**, Tragédie, par *Racine*, 8. *ibid.* — 12
- Iphigénie en Tauride**, Tragédie, par *de la Touche*, 8. Vienne
758 — 10
- & plusieurs autres. Livres

Liures nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou figures enluminees d'histoire Naturelle, par Mr. le Professeur Ascanius, 1er Cayer, contenant X. planches savoir,

- | | |
|-----------------------------------|----------------------------------|
| I. La Carpe de mer. | VI. L'Orphic. |
| II. L'Anguille de mer. | VII. LaVive,ou Dragon de mer. |
| III. Le Maquereau. | VIII. Le Corbeau blanc de Ferüe. |
| IV. Le Dorsch. | |
| V. Le Tydtling, espece de Dorsch. | IX. Le Vanneau gris de fer. |
| | X. La Tulipe de mer. |

Avec l'Explication des X. planches, petit in fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

- | | |
|---|--------------|
| Bélifaire, par <i>Marmontel</i> , 8. 1767. | 16 sols |
| Dissertations sur l'origine du langage & sur les Runes; & Essais sur divers Sujets, 8. 767. <i>Copenh.</i> | 8 — |
| de Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 767. | Rixd. 1. 8 — |
| Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. <i>Mallet</i> , 8. <i>Geneve</i> , 767. T. I. | 28 — |
| Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 767. | 3 — |
| * Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 767. <i>Florence</i> | 24 — |
| * Memoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. | 6 — |
| * Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jetés par une tempête près de l'Isle déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. <i>P. L. Le Roy</i> , 12. 1766. | 6 — |
| Sermons de Lullin, 8. Tom. 2 ^d . <i>Geneve</i> 767. | 28 — |
| Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767. | 20 — |

*Les Liures avec une * doivent arriver incessamment.*

Choix

Livres nouveaux.

Choix de Coquillages & de Crustacés, gravés par Mr. <i>Regensuff</i> , suivant le Prospectus pour la souscription, en noir, Tom. I. Rixd. 10.	
Abregé de l'histoire Ecclesiastique, par <i>Fleury</i> , 2 vol. 8. 767	1. 24
l'Amitié Scythe, 12. 767	— 20
Anecdotes Françoises, 8. 767. rel.	1. 24
l'Antiquité Justifiée, 12. 766	— 20
Atlas général, par <i>Desnos</i> , 4. 8 vol. <i>Paris</i> 1765—67. R. 48. —	
l'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	— 18
de l'Autorité du Clergé, & du Pouvoir du Magistrat Politique, 8. 2 vol. <i>ibid.</i> 766	1. 24
— — dit, 8. 2 vol. <i>Vienne</i> 767	1. 8
du Bonheur, par <i>De Serres</i> , 8. 767. Rel.	1. —
la Certitude des Preuves du Christianisme, ou refutation de l'Exa- men critique des Apologites de la Religion Chrétienne, par <i>Bergier</i> , 12. 2 part. <i>Paris</i> 767	— 40
le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767	— 32
le Code Matrimonial, 12. 766	— 40
Commentaires sur le Théâtre de <i>P. Corneille</i> , par <i>Voltaire</i> , 12. 2 vol. <i>Geneve</i> 766	2. 24
la Conquête de la Terre promise, Poëme, par l'Abbé B. 12. 2 vol. R. en 1 vol. <i>Paris</i> 766	1. 20
Culte des Dieux fétiches, 12.	— 24
le Déisme refuté par lui même, ou examen des ouvrages de M. <i>J. J. Rousseau</i> , par <i>Bergier</i> , 3 ^e édition, 12. R. 767. 1. —	
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1. 16
— de Cuisine, 8. 767. rel.	1. 32
— des Théâtres, 8. 763. Rel.	2. 24
— du Vieux Langage François; avec le Supplement, par <i>La</i> <i>Combe</i> , 8. 2 vol. <i>Paris</i> 766	3. 16
le Duo interrompu, Conte, suivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	— 32
de l'Eloquence du Bateau, par <i>Gin</i> , 12. <i>Paris</i> 767	— 28
Essai sur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R. 4. —	
— sur l'Eloquence de la Chaire, par l'Abbé <i>Gros de Besplas</i> , 12. <i>Paris</i> 767	— 28
Esprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel.	2. 24
— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766 rel.	3. —
de l'Esprit Prophétique, par <i>de la Boissiere</i> , 12. <i>Paris</i> 767. R.	1. —
* Essai sur les Dissensions de Pologne, 8. 767	— 12
Etudes convenables aux Demoiselles, 12. 2 vol. 762. R. 1. 32	
	Examen

Rixd. fols lubs.

Examen des faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne, 12. 3 vol. <i>Paris</i> 767. R.	2. 24
— & Considerations sur les trois premières <i>Lettres écrites de la Montagne</i> , par <i>Vernes & Claparede</i> , 8. 2 vol. <i>Geneve</i> 766	1. —
la Fête du Château, 8. 766	— 20
Histoire de Bertrand du Guesclin, 8. 2 vol. 767. Rel.	2. —
— d'Henri IV. par <i>Bury</i> , 12. 4 vol. fig. 766. Rel.	4. —
— naturelle & civile de la Californie, trad. de l'Anglois, 12. 3 vol. 767. R.	2. 24
— poétique, tirée des Poètes François, & Dict. poétique, 12. <i>Paris</i> 767	— 32
— de la Prédication, dans tous les siècles, par <i>Joly</i> , 12. <i>ibid.</i> 767. R.	— 40
— Philosophique de l'Homme, 8. <i>Berlin</i> 767	1. 8
Homélies prononcées à Londres, dans une assemblée particulière, 8. 767	— 16
* Le Huron, ou l'Ingenu, histoire véritable, par <i>Voltaire</i> , 8. 767	— 36
Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766	— 36
les Intérêts des Nations de l'Europe développés relativement au Commerce, 12. 4 vol. R. <i>Paris</i> 767	4. —
Joseph, Poëme en 9 Chants, par <i>Bitaubé</i> , 8. fig. 2 vol. 767.	2. —
Leçons de Physique expérimentale, par <i>Figaud Lafond</i> , 12. 2 vol. fig. R. <i>Paris</i> 767	2. —
Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767	— 20
— sur la Danse & les Ballets, par <i>Noverre</i> , 12. <i>Vienne</i> 767.	— 32
— écrites de la Campagne, 8.	— 12
Magazin énigmatique, 12. 767	— 28
* — récréatif, 8. 767	— 20
Manuel des Champs, 8. 765	— 36
Marianne de la forêt des Ardennes, 12. 767	— 28
Memoire sur les Professions Religieuses, en faveur de la raison contre les Préjugés, 12. <i>Avignon</i> 767	— 28
— Justificatif des Conseillers d'Etat de Neufchâtel, &c. 8. 767	— 12
Memoires Geographiques, Physiques, & historiques, sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, 12. 4 vol. <i>Paris</i> 767	2. 24
— de Mademoiselle de Valcourt, 12. 2 vol. <i>ibid.</i> 767	— 40
— Intéressans & curieux, ou abrégé d'histoire naturelle, morale, civile & politique de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & des Terres Polaires, 12. 10 vol. <i>ib.</i> 764—66. R.	7. 24

Meta-

	Rixd. sols lubs.
Metamorphoses d' <i>Ovide</i> , trad. par <i>Fontanelle</i> , 8. 2 vol. avec fig. R. <i>Paris</i> 767	4. —
* Oeuvres de <i>Voltaire</i> , 8. 28 vol. <i>Geneve</i> 765—67.	21. —
* — de <i>P. Corneille</i> , avec les Comm. de <i>Voltaire</i> , 8. fig. 12 vol. <i>ib.</i> 765	15. —
— de <i>Pope</i> , 12. 8 vol. fig. <i>Amst.</i> 767 R.	9. —
<i>Panthée</i> , Tragédie, par <i>Traversier</i> , 8. <i>Paris</i> 766	— 20
Pensées & réflexions de <i>Mr. de Rancé</i> , Abbé de la Trappe, 12. <i>Paris</i> 767	— 18
— Philos. Morales, &c. par <i>D. Hume</i> , 12. <i>ibid.</i> 767. R.	1. —
— de <i>Pope</i> , par <i>Warburton</i> , 12. <i>ibid.</i> 766. R	— 40
la <i>Pharsale</i> de <i>Lucain</i> , trad. par <i>Marmontel</i> , avec de très belles figures, 8. 2 vol. <i>ibid.</i> 766	4. —
la <i>Physique</i> nouvelle, céleste & terrestre, par de la <i>Perriere</i> , avec fig. 12. 3 vol. <i>ibid.</i> 766	2. 24
— de l'Écriture sainte, 12. <i>Amst.</i> 767	— 24
Philosophie de l'histoire (Supplément à la), (<i>ou Critique du Livre</i> <i>sous ce titre</i>), 8. <i>ibid.</i> 767	— 40
Précis de l'histoire universelle, à 1715. 12. <i>Paris</i> 766	— 32
Principes généraux pour l'Intelligence des Prophéties, 12. <i>ibid.</i> 763. R.	— 40
la Pure vérité, Lettres & Mémoires sur le Duc & le Duché de <i>Virtemberg</i> , par <i>Mad. la Baronne Douairiere</i> de <i>W.</i> 12. 765	— 20
Recréations historiques, critiques, morales & d'érudition, avec l'histoire des foux en titre d'office, 12. 2 vol. <i>ibid.</i> 766	1. 12
Recueil d'opuscules concernant les ouvrages & les sentimens de <i>Mr. J. J. Rousseau</i> , &c. 12. <i>la Haye</i> 765	— 20
— de Romances historiques, tendres, burlesques, ancienn. & nouv., avec les airs notés, 8. <i>Paris</i> 767	2. —
de la Sociabilité, par l'Abbé <i>Pluquet</i> , 12. 2 vol. <i>ib.</i> 767. R.	1. 32
Testament politique du Chevalier <i>Walpole</i> , 12. 2 vol. R. <i>ibid.</i> 767	1. 32
<i>Tom Jones</i> , ou l'Enfant trouvé, trad. de l'Anglois de <i>Fielding</i> , fig. 12. 4 vol. R. <i>ibid.</i> 767	3. 16
Traité du Gouvernement de l'Eglise & de la Puissance du Pape, trad. du Latin de <i>Febronius</i> , 12. 3 vol. R. <i>ib.</i> 766.	2. 24
— des maladies du Poumon, par <i>Coste</i> , 12. <i>ib.</i> 767	— 20
Variétés d'un Philosophe Provincial, par <i>M. Ch... le jeune</i> , 12. 2 vol. R. <i>ibid.</i> 767	1. 8
le Vrai Philosophe, 8. <i>Amst.</i> 766	— 32
& autres suivant le Catalogue.	

COPENHAGUE, ce 7 Nov. 1767.



LES
AVEUX INDISCRETS,

OPERA-BOUFFON,
EN UN ACTE ET EN VERS,

Par Mr. DE LA RIBARDIERE.

La Musique est de Mr. MONSIGNY.

*Représenté sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 7^e Avril 1769.*

*Cette Edition est conforme à la maniere dont on
joue cette piece à Paris.*

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X I X.

Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

COLIN, *Berger nouvellement
marié à Toinette,* Mr. De la Tour.

TOINETTE, *Bergere,
femme de Colin,* Mad. Mercier.

LUCAS, *Paysan, Pere de
Toinette,* Mr. Dinezi.

CLAUDINE, *Femme de
Lucas,* Mad. Dartimon.

LE BAILLI *du Village,* Mr. Casimir.

La Scene est dans un Village.





LES
AVEUX INDISCRETS,
OPERA-BOUFFON.

Le Théâtre représente un Village, à droite une
Maison de Paysan.

SCENE PREMIERE.

COLIN, *seul.*

A R I E T T E.

Le jour que l'on prend femme,
On est joyeux :

L'amour brûle notre ame
De tous ses feux ;
De la beauté qu'on aime
Le Cœur est plein :
Est-il toujours de même
Le lendemain ?

(bis)

De mon nouveau Ménage,
Je suis content moi,
Toinette a ma foi,
Sa douceur m'engage.

A 2

Fillette

4 *LES AVEUX INDISCRETS,*

Fillette à son âge
Est de bon aloi :
Elle fera sage,
Je n'ai point d'effroi.

Le jour, &c.

SCENE II.

COLIN, TOINETTE.

COLIN.

Te v'la ; viens, ma Toinette,
Lève donc les yeux.
Quel air férieux !
Mon ardeur est parfaite,
Regarde-moi

TOINETTE.

Je n'oserais ?

COLIN.

Quoi ! ton mari ?

TOINETTE.

Je suis honteuse.

COLIN.

ça n'est pas mal, mais je voudrais
Te voir plus joyeuse.

A I R.

Avant la nôce, ma Toinette,
Ces façons là font bel & bien ;
Mais quand la nôce est faite
ça n'fert de rien.

TOI-

TOINETTE.

Eh bien je m'y hazarde,
Eh bien je vous regarde,
Là, voyez-moi,
Ai-je l'avantage,
Que dans mon visage,
Vous trouviez de quoi
N'être point volage?

COLIN.

ARIETTE.

Va, mon Cœur, va, ma chere femme,
De tes beaux yeux,
S'élançe une flamme,
Qui me rend heureux. *(bis)*

Il faut pourtant que je te le confesse,
Et j'en suis tout honteux.

J'eus autrefois une maîtresse,
Que j'en fus amoureux!
La main la plus belle,
Tous les traits charmans;
Ah! qu'avec elle
J'ai passé d'heureux momens!
Va, mon Cœur, &c.

TOINETTE.

RECITATIF.

Admirez le rapport
Que nous avons ensemble,
Voici mon fort,
Au votre il reffemble.
Croyez pourtant que je vous aime,
Autant qu'on puisse aimer,
Que je ferai toujours la même,
Que mon bonheur dépend de vous charmer.

6 LES AVEUX INDISCRETS,

A R I E T T E.

Un officier passa par ce Village,
Qu'il était beau !
Leste, pimpant, gentil corsage,
Et vif comme un oiseau.
J'eus beau m'en défendre,
Il m'adorait, il soupirait,
Je fus toujours tendre.
Il me priait, il me pressait ;
Mon Cœur palpitait ;
Il fallut se rendre ;
Voilà mon sort.

C O L I N.

Ail ! que viens-je d'entendre ?
Toinette, tire-moi d'un trouble si cruel.
Qu'entendais-tu par il fallut se rendre ?

T O I N E T T E.

Que je l'aimai, rien n'est plus naturel.

D U O.

COLIN, *en fureur.*

Dieux ! quel est ma rage !
Que! affreux discours !
Cet horrible outrage,
De notre ménage
Va rompre le cours.
Je vais à ta Mere
Demander raison ;
Elle & mon beau Pere
Sont à la maison,
De ta trahison.
Dieux, &c.

(Colin sort.)

TOINETTE.

Vous n'êtes pas sage.
Vous criez toujours.
Est par tout d'usage.

Quel est ce langage ?
Que tout ce tapage
Est peu de faison !

SCENE

SCENE III.

TOINETTE, *seule.*

ARIETTE.

Quelle fureur ! & quels propos !
Voilà donc les hommes ?
Sottes que nous sommes !
De les aimer avec de tels défauts.
Mari, Pere, & Mere,
Tout va fondre sur moi ;
J'aurai tort, & pourquoi ?
Ce qu'il a fait n'ai-je donc pu le faire ?

SCENE IV.

LUCAS, CLAUDINE, TOINETTE.

LUCAS.

ARIETTE.

Que veut donc dire tout ceci ?
Qu'a donc notre Gendre ?
J'accours & ta Mere aussi,
Pour de toi l'apprendre.
Faut qu'il soit bien mutin
Pour faire ainsi le train ;
Crier comme un Lutin
Tout drès le matin.
Répond ma Toinette ;
Quel dépit si grand
Entre vous brusquement prend ?
Tu reste muette,
Je juge d'abord,
Que dans son transport,
Ton mari n'a pas tort.

8 *LES AVEUX INDISCRETS,*

RECITATIF.

CLAUDINE.

Un mari dans ses droits
Souvent est peu traitable.

LUCAS.

Les femmes sont par fois
Querelleuses en diable.

CLAUDINE.

En vérité, Lucas.

LUCAS.

Eh non, c'est toi, Claudaine.

CLAUDINE.

Vous faites souvent du fracas,
Lorsque ça n'en vaut pas la peine.

LUCAS.

Combien de fois fuis-tu mes pas
Criant à perdre haleine.

CLAUDINE.

Les Maris sont jaloux.

LUCAS.

La femme est perfide.

CLAUDINE.

Il faudrait les noyer tous.

LUCAS.

Il faut lui tenir la bride.

CLAU-

CLAUDINE.

Ils sont quinteux ,
Fiers , soupconneux ,
Hargneux , fâcheux ,
C'est un martyre .
Ils sont scabreux ,
Calomnieux ,
Injurieux ,
Avantageux ,
Enfin c'est pis qu'on ne peut dire .

LUCAS.

Sachons donc la raison
De tout ce tapage .
L'as-tu querellé ?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Lui fais-tu du dommage ?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Quelque tour ; car que fait-on ?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

C'est donc quelque tripotage .

TOINETTE.

Nenni.

A 5

LU-

10. *LES AVEUX INDISCRETS,*

LUCAS.

Lui fais-tu de l'ombrage ?

TOINETTE.

Oui.

LUCAS.

Diable ! sachons ce que c'est.

CLAUDINE.

Votre Gendre est un Benêt.

Soupçonner ma Toinette !

L'impertinent !

J'en suis garant.

LUCAS.

Elle a toujours été Coquette.

TOINETTE.

ARIETTE.

Ce matin ,

Mon Colin,

Plein de flamme ,

M'a fait approcher ,

Puis m'a dit , ma femme ,

J'aurais beau chercher

Dans tout le village ,

Un plus beau visage ,

Des yeux plus charmans ,

Et plus d'agrémens.

Toinette , je t'aime ,

Moi , j'ai dit de même ,

Je suis pourtant fâché ,

D'avoir été touché

D'une ardeur extrême ,

Pour un autre objet

Qui

OPERA-BUFFON. II

Qui me plaisait tout-à-fait.
A ce discours sincere,
Moi, j'ai répondu,
S'il étoit défendu de plaire
Qu'on verrait de moment perdu !
Un officier d'armée,
Me fit les yeux doux ;
Comme vous aimée,
J'aimai comme vous.

Mais d'abord,
Son transport,
A fait rage ;
Il veut tout casser ;
Jusqu'au mariage ;
J'ai voulu forcer
Son humeur sauvage ;
A devenir sage.
Il est sans raison,
C'est pis qu'un démon.

LUCAS.

Comment ! jarnonbille.
Je n'ai pas scû ça ?

CLAUDINE.

Est-ce qu'une fille
Dit ces choses là ?

LUCAS.

Pourquoi ne les pas taire à son mari ?

TOINETTE.

Dois-je être moins sincere que lui ?

Avant l'officier,
S'il eut scû m'instruire,
De son martyre,
Je l'aurais peut-être aimé le premier.

ARIET.

12 *LES AVEUX INDISCRETS,*

A R I E T T E.

Un jeune Cœur
Nous offre l'image
Du Papillon qui vole autour de chaque fleur,
Dans sa vive ardeur
Chaque objet l'engage.

Sur ses pas
Une rose naissante
Lui présente
Mille appas.
Il s'arrête,
Sa Conquête,
Ne dépend,
Que de l'instant.

Un jeune Cœur, &c.

L U C A S.

Va , va , laisse-moi faire,
Je m'en vas trouver Colin.

T O I N E T T E.

Oui , parlez-lui mon Pere.

L U C A S.

Queu peste de traia !
La bonne querelle !
La pauvre Cervelle.

(Il sort en grondant.)

SCENE

SCENE V.

CLAUDINE, TOINETTE.

CLAUDINE.

AIR.

J'ai vu dans ma vie
Bon nombre de fots.
Dis-moi, je te prie,
Tiens-t'on ces propos?
Fut-il jamais fotte,
Assez idiote,
Pour lâcher ces mots?

TOINETTE.

J'ai cru qu'en ménage
C'était un usage.

CLAUDINE.

C'est coucher trop gros.
Sur cet article là, ma fille,
On ne peut être trop discret,
Sur la moindre peccadille,
Il faut garder le secret.
Nos maris dans cette affaire,
Sont toujours fâcheux;
C'est un crime auprès d'eux,
Que d'être sincère.

SCENE VI.

LUCAS, TOINETTE, CLAUDINE.

LUCAS.

Je courons en vain
Pour trouver Colin:

Mais

14 : *LES AVEUX INDISCRETS,*

Mâis écōutons not' femme ,
Et sachons ce qu'elle a dans l'ame.

CLAU D I N E.

A R I E T T E.

Toujours vers la tendresse,
Vole un jeune Cœur,
Mais avec adresse
On cache son ardeur.
Quand j'époufai ton Pere ,
J'étois dans ton cas :
L'ai-je-dit à Lucas ?
J'aurions eu du tracas ,
De l'embarras.
Que s'ai-je , hélas !
Tout au contraire ,
Ne se doutant de rien ,
J'vivons toujours bien.
S'il me cherche noife
Je crions plus fort.

L U C A S.

Ah ! quelle matoife.

CLAU D I N E.

Il a toujours tort.

L U C A S.

Peste ! queu manigance !

J'ai tout entendu.

CLAU D I N E & TOINETTE, (*en s'enfuyant.*)

Ah ! tout est perdu.

Sortons en diligence.

SCENE

SCÈNE VII.

LUCAS, *seul.*

AIR.

Quand on nous dit que la femme est perfide,
On nous dit bien la pure vérité.
Dans ses devoirs elle est timide,
Pour tromper elle est intrépide,
Ce n'est morgué que fausseté.

Quand on nous dit, &c.

ARIETTE.

De cet affront,
Sur mon front,
Je sçus déjà l'atteinte.
Morgué je vas
Faire fracas,
En porter ma plainte.
Mais hélas!
On rira,
Du pauvre Lucas.

LUCAS, COLIN.

COLIN.

RECITATIF.

Où porter ma peine?

LUCAS.

Où cacher mon chagrin?

COLIN.

16 *LES AVEUX INDISCRETS,*

COLIN.

Toinette ?

LUCAS.

Claudaine ?

COLIN.

Lucas.

LUCAS.

C'est vous Colin ?

D U O.

COLIN.

Je viens pour vous dire
Un événement.
Ma femme.
Eh non c'est moi....
On m'a fait....
Je suis sur mon ame,
Moi j'ai mon paquet.

Comment donc beau Pere.

J'ignorais cela.

LUCAS.

Je viens vous instruire
D'un rude accident.
Ma femme, &c.

Morbleu plantons là
Ces deux friponnes là.

Je sommes votre confrere.

Oui morgué la notre
Est comme la votre.

E N S E M B L E.

Morbleu plantons là
Ces deux friponnes là.

SCÈNE

SCENE IX.

LE BAILLI, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

Comment donc , quel vacarme !
Mes amis , calmez-vous ;
Tout le village est en allarme.

LUCAS & COLIN.

Mr. le Bailli jugez-nous.

LE BAILLI.

AIR.

De vos chagrins je fais la cause.
Vos femmes m'ont tout dit.
Ce n'est pas une chose
Qui doit vous troubler l'esprit.

LUCAS & COLIN.

Comment donc , une offense
De cette espece là ?

LE BAILLI.

Gardez-en le silence.

LUCAS & COLIN.

Non , non , on le fera.

LE BAILLI.

De vous on se rira.

B

LU-

18 *LES AVEUX INDISCRETS,*

LUCAS.

La femme, quand j'y pense,
Est un méchant Bétail.

LE BAILLI.

Mon voisin, mon compere,
Consolez-vous de cette affaire,
Elle n'est pas de votre bail.

LUCAS.

Il a raison, c'est bien l'entendre:
J'avions tort de nous gendarmer.
Defâchons-nous, allons not' Gendre,
Tout comme elle on peut nous blâmer.

LE BAILLI.

AIR.

A la ville,
C'est vetille,
Que cet accident là.
Fillette Gentille
Est sujette à cela.
Que de Messieurs d'importance,
De Robe, ou de Finance,
Ont eu même lot;
Et n'en sonnent mot,

SCENE X. & dernière.

TOINETTE, CLAUDINE,
LUCAS, LE BAILLI &
COLIN.

LE BAILLI.

Allons, Claudaine, & vous Toinette,
Tout est arrangé.

CLAU-

CLAUDINE & TOINETTE.

Quoi, notre paix est faite!

Mr. Le Bailli bien obligé,

(*Le Bailli sort.*)

QUATUOR.

Colin & Lucas.

Oui v'la ton pardon.
Toinette fois sage:
Plus de Carillon
Dans notre ménage.

Toinette & Claudine.

Chassez le soupçon,
Si vous êtes sage.
Plus de Carillon
Dans notre ménage.

FIN.

